

1885

6e ANNÉE

SEPTIÈME LIVRAISON

10 JUILLET

N° 67

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —



PARIS

A. QUANTIN
Imprimeur-Éditeur

Octave UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

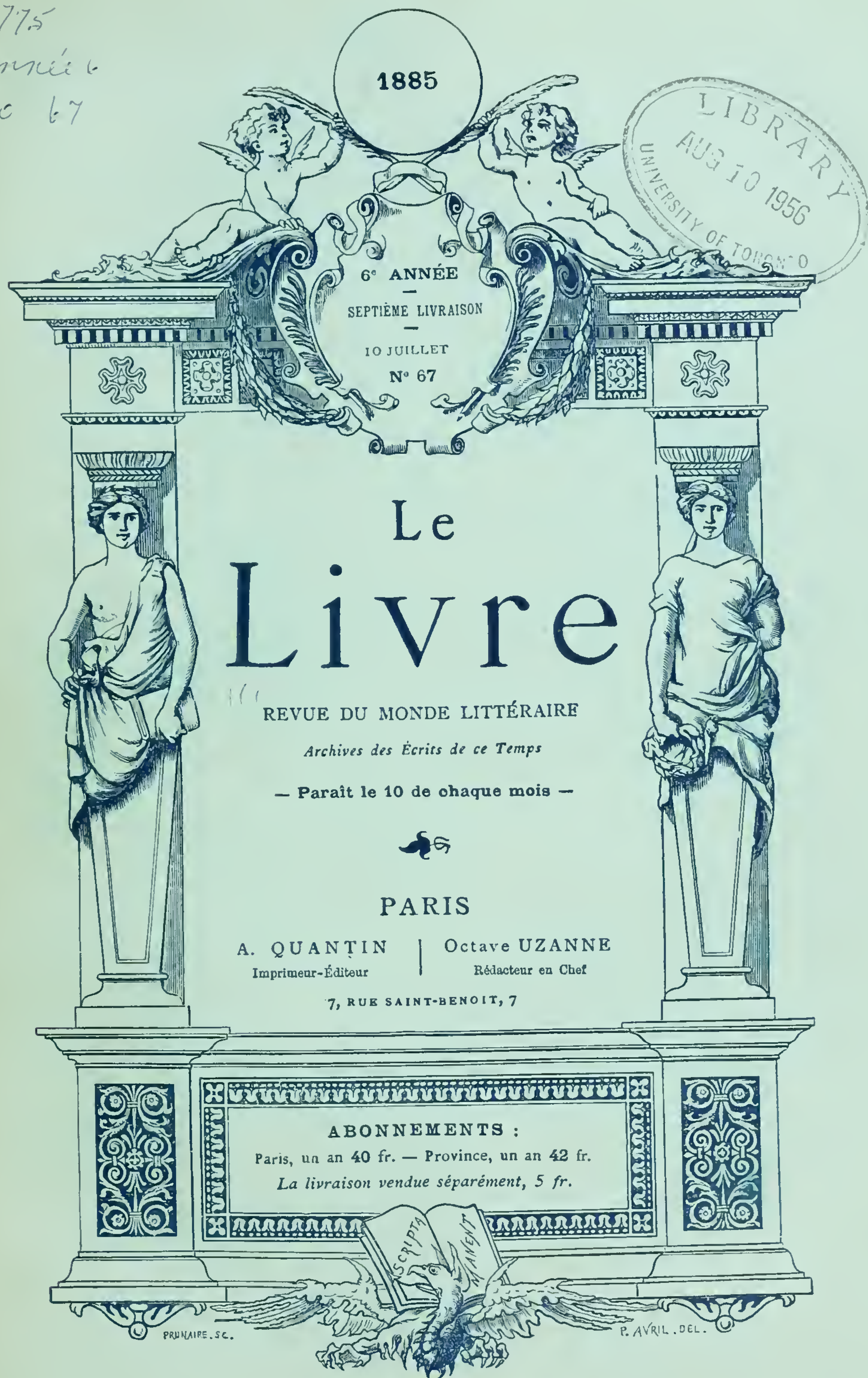
La livraison vendue séparément, 5 fr.

SCRIPTA MANENT

PRUNAIRE. SC.

P. AVRIL. DEL.

L'imprimeur-éditeur-gérant : A. QUANTIN.



1885

6e ANNÉE

SEPTIÈME LIVRAISON

10 JUILLET

No 67

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

A. QUANTIN
Imprimeur-Éditeur

Octave UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.

LE LIVRE

— SIXIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 JUILLET 1885

Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à M. **Octave Uzanne**, Rédacteur-Directeur littéraire.

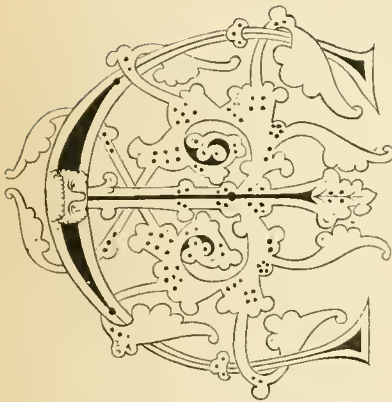
Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Quantin**, éditeur-gérant.

AVIS. — Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent, à titre de prime, les 5 années parues, en volumes brochés, au prix total de 150 fr.



LES

RELIURES ROMANTIQUES



LLE sera longtemps curieuse, la période de 1825 à 1840, au point de vue décoratif. Architecture, poésie, peinture sont sous le coup d'un renouveau très affiché et très proclamé, quoique ce renouveau ait des attaches plus étroites avec l'époque précédente que les initiés ne l'avouent.

Deux mots répondent à ma pensée, et me feront peut-être mieux comprendre : CASTEL, CATHÉDRALE.

Le *castel* serait circonscrit entre 1820 et 1830; la *cathédrale* se profilerait et étendrait ses ombres de 1830 à 1835. D'un côté Clotilde de Surville, de l'autre Chateaubriand formant trait d'union avec les tendances intellectuelles d'alors.

Dans le courant nouveau le castel effondra. Il est vrai de dire qu'il était en carton délabré et que sa façade avait trop servi à l'ornementation des boîtes de confiseur. Où fut remisée la blanche haquenée de la « gente » châtelaine ? A quel porte-manteau, rongé aux vers, furent appendues les toques crénelées, les épées à poignée en croix des chevaliers ?

A cette époque de consternation pour les ménestrels, la cathédrale se dressait lourde, noire, ogivale, flamboyante, avec ses niches, ses gargouilles, ses ombres, ses lumières; solidement fabriquée, elle offrait un carton plus résistant que celui des castels.

Il y eut sans doute excès de cathédrales, et nous en sommes étonnés,

nous qui, à cinquante ans de là, avons été roulés dans les flots quelque peu troubles du matérialisme, d'un athéisme quasi officiel.

Il me complaît pourtant de revenir à la cathédrale de nos pères. Certainement, ni Louis-Philippe ni M. Thiers, ces gouvernants bourgeois et voltairiens, ne croyaient à la cathédrale; par contre, les sacripants du romantisme, les *Jeune-France,* les poètes de l'orgie et de l'adultère, les bouzingots, même les Buchéziens admettaient les basiliques, les chapelles, le son des cloches, etc. : on ne veut pas dire par là que ces sectaires fussent de fervents pratiquants; ils employaient la cathédrale en décor, comme agent antithétique fertile en ressources pour la phrase. De face ou de profil, au premier plan ou dans le lointain, la cathédrale pouvait servir de coulisse au besoin et être manœuvrée « côté cour » ou « côté jardin ».

La cathédrale se dressait comme un vieux chêne autour duquel se pressaient les romanciers, qui en recueillaient précieusement les glands; la cathédrale, en tant que chêne, donnait naturellement naissance au gui; derrière les broussailles de ce gui apparaissait quelque bancroche singulier.

Cette cathédrale, on l'accommodait à toutes sauces; certaines maisons de ville ou de campagne, avec leurs façades de cathédrales, offraient des logements mélancoliques à habiter. On s'assit sur des chaises cathédrales, de même que, sous Louis XVI, la préoccupation du grec avait gagné jusqu'aux dossiers des chaises à lyres. Un chocolatier de la rue Vivienne amassa, un certain temps, les badauds devant la montre, en exposant une cathédrale gothique en chocolat admirablement ouvragée. Ce qui explique comment, par l'exemple, les philosophes de 1830 raisonnaient *ex cathedrâ.*

Les relieurs, eux-mêmes, inséraient des cathédrales dans les nervures de leurs volumes. Je possède les *Œuvres complètes de Racine*[1], reliées en maroquin rouge, signées *Thouvenin* et offrant sur les plats des ornements gaufrés en véritable style-cathédrale. La reliure s'accorde bien avec l'année 1829; elle rappelle les frontispices ornementés des poèmes de M. Ancelot (*Marie de Brabant*, par exemple). Des fers soigneusement gravés représentent le style ogival aux colonnes duquel les poètes de l'époque accrochaient les blasons des « preux », et jusqu'à un certain point cette reliure s'harmonise avec les poésies sacrées de Racine.

Non pas qu'au XVII[e] siècle on fît figurer la cathédrale dans le dictionnaire des descriptions de l'époque. La pensée des écrivains du grand siècle penchait bien plus vers l'homme que vers le côté matériel des choses architecturales ou picturales.

Mieux d'accord avec les ornements romantiques sont *les Poésies*

1. Paris, Furne, de Bure, 1829, in-8°.

de Mme Amable Tastu[1]. La reliure, signée *Martin,* est ornée de palmettes gaufrées en relief et d'autres petits fers imprimés en creux encadrés dans des losanges noirs dont chaque pointe aboutit à un petit clou doré. Cette reliure, avec ses fers et les nervures du dos, est simple et répond à la nature discrète d'une muse qui ne s'afficha jamais.

Théophile Gautier me paraît avoir été le poète qui, plus tard, apporta de vives préoccupations dans les reliures des livres qu'il offrait aux dames. Je signalerai, dans la riche bibliothèque romantique de M. Victor Déséglise, l'édition originale d'*Albertus* (Paris, 1833). La reliure de ce petit volume, signée *Coméléran*, est en maroquin brun foncé avec mosaïque rouge, verte et jaune sur les plats, dont la face supérieure porte une *L* en gothique ; sans doute un prénom, Laure, Lucie ou Louise. Sur le premier feuillet de garde on lit ce galant envoi en caractères microscopiques :

Aimez-moi comme je vous aime.

THÉOPHILE GAUTIER[2].

Mais j'ai vu jadis, dans la bibliothèque de M. Poulet-Malassis, un autre ouvrage de Théophile Gautier, d'une enveloppe encore plus caractéristique.

Ce volume, c'étaient les *Jeune-France,* la première édition des *Jeune-France, romans goguenards*[3] enveloppés dans une reliure de style cathédrale ! ! !

On eût juré que cette reliure avait été commandée par un architecte; mais la provenance du livre était bien connue. De même que le poème d'*Albertus,* le roman les *Jeune-France* fut offert à Mme Dondey-Dupré avec une reliure « soignée » commandée par le poète lui-même.

Certainement, l'ouvrier qui s'était appliqué à ce chef-d'œuvre, devait habiter quelque noire maison du parvis Notre-Dame.

Avec son fronton ogival, ses colonnettes posant sur la base dorée d'une balustrade à jour, cette reliure est la plus significative que je connaisse de l'époque romantique. Si l'enveloppe ne rend, en quoi que ce soit, le sensualisme des *Contes goguenards* qu'elle protège, elle fait comprendre le mot d'un homme d'esprit qui ne craignait pas les images hasardées :

— En 1830 ! disait ce sceptique, ils avaient tous du sang de cathédrale dans les veines.

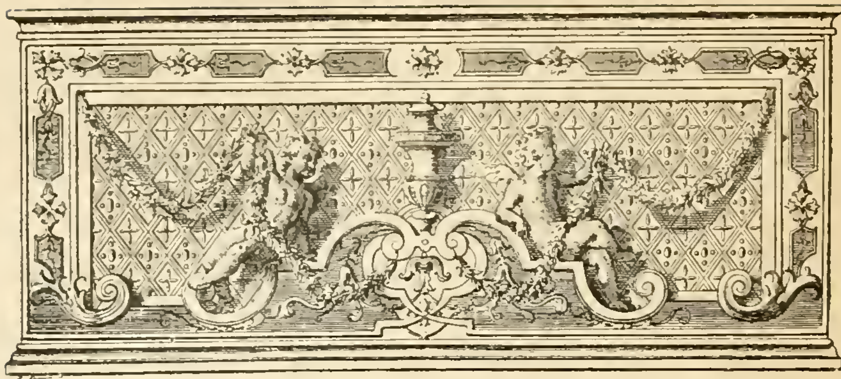
CHAMPFLEURY.

1. Paris, imp. J. Tastu, 1827, in-8°.

2. D'après une tradition des bibliophiles, ce petit poème présenté si galamment aurait été offert à Mme Dondey-Dupré.

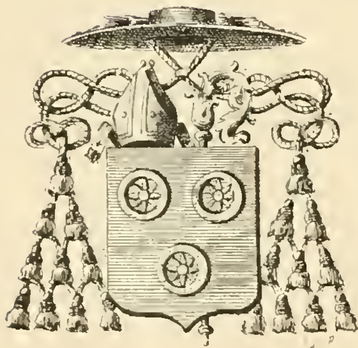
3. Paris, Renduel, 1883, in-8°.





UN

PRÉSENT DE BOSSUET



Certains hommes semblent naitre grands, moralement. Pour eux, non seulement la valeur, mais encore la renommée, n'attend pas le nombre des années.

Témoins de l'importance qui s'attache à leur personne, à leurs travaux, à leurs actions et même à leurs moindres paroles, sans assister à leurs funérailles, comme Charles-Quint, ils peuvent du moins se rendre compte de la place que leur réserve l'histoire, en voyant celle qu'ils occupent dans l'opinion publique.

Assurément, messire Jacques-Bénigne Bossuet était bien du nombre de ces hommes-là.

Appartenant à une famille parlementaire des plus distinguées, prédicateur brillant à l'âge où, d'ordinaire, on sait à peine apprécier le talent des autres, le jeune Bossuet ne comptait guère que seize ans quand, à l'hôtel de Rambouillet, un auditoire d'élite, étonné de sa précoce éloquence, put le couvrir d'applaudissements; ce qui fit dire à Voiture — c'était le soir — qu'il n'avait jamais entendu prêcher ni si tôt, ni si tard.

Du reste, croissant sans cesse, cette réputation qui le devançait par-

tout tenait seulement ses contemporains sous le charme, mais elle ne le préoccupait nullement, tant la dignité, chez lui, était naturelle.

Il ne savait pas plus mal agir qu'il ne savait mal parler, et l'ampleur de ses manières révélait bien le génie dans tout ce qu'il a de plus élevé.

On peut donc aisément se faire une idée du plaisir extrême que dut éprouver *le seigneur de Sancy*[1] lorsque son évêque, arrivé au faîte des grandeurs, lui fit présent de l'*Ovide* que nous avons sous les yeux.

Ne cachant pas une satisfaction si légitime, sans doute, aussitôt après l'avoir reçu, il écrivit sur la garde de papier blanc du premier volume, en regard d'un frontispice représentant le jugement de Pâris : *Ce livre a été donné par monseigneur Jacques-Bénigne Bossuet à moi, Payen de Fercourt, le 7 août 1687.*

Il ajouta, derrière ledit frontispice : *Cet Ovide a appartenu à Bossuet ;* puis encore, au bas du titre : *M. Payen de Fercourt, seigneur de Sancy ;* ce que l'habitude mauvaise qu'on avait alors d'inscrire son nom sur un livre — Racine n'y manquait pas — peut seule expliquer sans l'excuser; surtout à une époque où l'usage des *ex libris* existait déjà.

Pour n'en plus parler, disons tout de suite que *l'Ovide* offert ainsi par l'évêque de Meaux à l'un de ses diocésains les plus marquants parmi les Meldois, est un bel exemplaire de l'édition latine, en trois volumes, publiée à Amsterdam, sur celle de 1670, par Blaviau, en 1683; qu'il est relié en basane rouge, aux armes du grand pontife, frappées sur les plats, au milieu d'un double encadrement à trois filets accompagnés de fleurons aux angles, genre que perfectionna plus tard Du Seuil[2], dont le nom est resté attaché à ce type de dorure et d'ornementation.

La famille de M. Payen de Fercourt, qui portait : *d'azur à trois besants d'or*, était ancienne en Brie.

Robert Payen, l'un de ses membres, avait été nommé lieutenant général civil de Meaux, en 1515, et Nicolas Payen, seigneur de Vrignel, Brinches et autres lieux, père de l'heureux possesseur de l'*Ovide,* exerçait ces honorables fonctions judiciaires en 1665.

C'est à ce magistrat que l'on doit un joli petit volume intitulé : *Les Voyages de Monsieur Payen,* ouvrage qui eut deux éditions in-18; la première publiée à Paris, chez Estienne Loyson, en 1663 ; la seconde, par le même libraire, en 1667.

Cette dernière « *Augmentée de quelques Avantures arrivées à l'Autheur, avec une Table nécessaire pour la commodité des Voyageurs.* »

A cette époque, il fallait presque avoir l'âme triplement trempée pour

1. Petit village des environs de Meaux, dont le château appartient encore à ses descendants.

2. Ce maître relieur, étant né en 1675, ne peut être responsable de toutes les couvertures de livres qu'on lui attribue.

quitter sa ville natale [1], entreprendre une tournée lointaine, se rendre en Angleterre, en Zélande, en Flandre, en Hollande, en Allemagne, en Danemark, en Suède, en Poméranie, en Pologne, en Prusse; de Vienne à Venise, en Italie, en Savoie, et revenir par Lyon, à Paris, avant de regagner Meaux.

Les observations recueillies en route par M. Payen sont intéressantes et les renseignements qu'il offre au public paraissent d'autant plus curieux qu'on y trouve des détails de séjour demeurés toujours à peu près les mêmes, comme usages, mais bien différents, pour les frais, depuis ces deux cents ans passés.

Son journal de voyage est agréablement écrit et donne parfois la note des mœurs du temps.

Par exemple, étant à Venise, il dit : « La liberté est si grande dans tout le domaine de la République qu'un maître n'a pas le droit de battre son valet, quelque mal qu'il aye fait. »

Comme cette réflexion, qui laisse percer un regret, fait bien vite reconnaître l'habitué de la vieille Comédie-Française, à laquelle aurait tant manqué l'intervention si amusante du bâton!



Marque n° 1.

On peut supposer que M. Payen de Fercourt aimait vraiment les livres, à sa manière, tout en les gâtant; car, outre les volumes en question, qu'il aurait pu garder uniquement comme un précieux souvenir, j'ai trouvé un ouvrage de chasse [2] sur lequel, hélas! il avait encore écrit son nom, bien qu'il méritât des égards comme exemplaire relié en maroquin rouge et dédié au président du parlement de Paris (Potier de Novion), dont il porte les armes sur les plats.

La marque n° 1, celle qui se trouve sur l'*Ovide*, a cela d'intéressant, qu'ayant été frappée avec le fer de l'évêque de Meaux, employé de son vivant, nul n'en contestera l'authenticité.

1. Même un siècle plus tard, les moyens de transport n'étaient pas encore très expéditifs.

L'*État ecclésiastique civil et politique du diocèse de Meaux pour l'année 1771* en donne une idée, dans son article intitulé : *Voiture publique.*

On y peut lire, en effet :

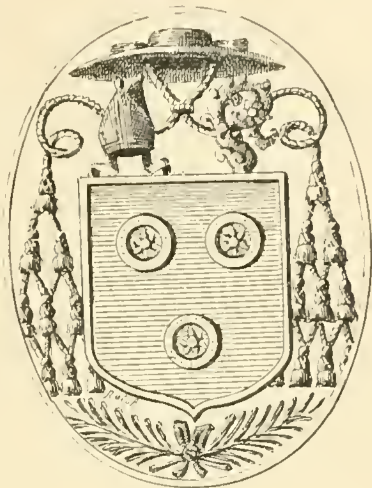
« Le carrosse de Meaux contient douze personnes. Il part tous les lundis et jeudis, à six heures du matin, pour Paris, où il arrive le même jour, à six heures du soir, à l'hôtel de Pomponne, rue de la Verrerie. »

Au bout de douze heures on avait donc fait onze lieues!

2. *La nouvelle jurisprudence sur le fait des chasses, dédiée à Monseigneur le Premier Président.* A Paris, 1685, 2 vol. in-12, maroquin rouge (Bibliothèque du vicomte A. de la Guère).

Le même cachet de vérité existe pour les marques pareilles, mais plus grandes, destinées aux in-4° et aux in-folio.

Le fer n° 2, d'un style qu'on serait tenté de regarder comme antérieur à celui du fer n° 1, bien qu'ils aient dû servir simultanément l'un et l'autre, ne peut davantage inspirer un doute ni faire naître une hésitation.



Marque n° 2.

Il paraît évident qu'en outre des livres qu'il voulait conserver pour lui, Bossuet, à l'instar de l'éminentissime auteur du *Traitté de la Perfection du Chrestien* [2], faisait relier un certain nombre de ses ouvrages, à leur apparition, dans le but de les offrir en cadeau à quelques privilégiés.

Plusieurs exemplaires du même livre, absolument semblables au dedans et au dehors, sortis sans doute des mains d'un même artiste [1], viennent l'attester et donnent l'idée de la manière exceptionnellement courtoise dont l'*Aigle de Meaux* s'y prenait pour *placer* ses immortels écrits.

L'écusson, *d'azur à trois roues d'or*, qui sert d'*en-tête* à cette étude plus longue qu'intéressante, est la reproduction d'une petite gravure que je possède et qui était collée à l'intérieur d'un volume ayant appartenu à Bossuet.

La retrouvant, comme vignette, sur des ouvrages de l'évêque de Meaux, entre autres, sur le titre de l'édition originale de son catéchisme publiée en 1687, il est difficile, mais peu important, de savoir si elle a été faite pour servir spécialement d'*ex libris*.

Je crois que Bossuet, qui avait plusieurs fers à dorer pour indiquer l'origine de ses livres, employait rarement les estampilles de papier destinées au même usage; toutefois, on peut, selon moi, regarder celle-ci comme une marque particulière de sa bibliothèque.

Afin de répondre au vif intérêt que l'on semble attacher maintenant à la question de provenance, pour un livre, intérêt qui vient parfois rehausser le mérite de son habillement, quand il ne le prime pas, relati-

1. Le cardinal de Richelieu.

2. On peut acquérir la preuve de ce que j'avance en visitant les belles bibliothèques de Mgr le duc d'Aumale, de MM. E. Bocher, comte de Lignerolles, comte de Mosbourg, baron Pichon, baron James de Rothschild, G. de Villeneuve; sans oublier celle de M. l'abbé Bossuet, pour lequel c'est un devoir de famille que de réunir les livres ayant appartenu aux évêques de Meaux et de Troyes, dont il porte si dignement le nom.

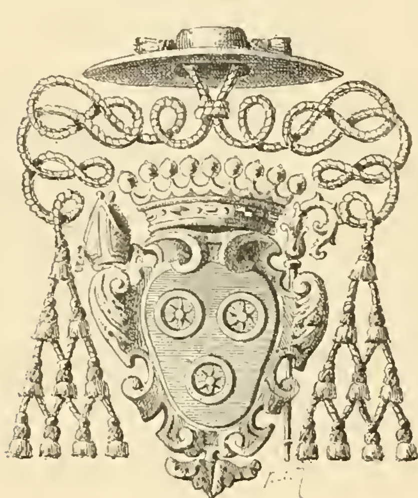
vement aux blasons épiscopaux chargés de trois roues[1], je rappellerai ici que Bossuet avait un neveu[2] qui devint évêque de Troyes.

Comme point de départ, on doit, je le pense, attribuer à ce dernier prélat les fers représentant les écus de forme ovale ou contournée.

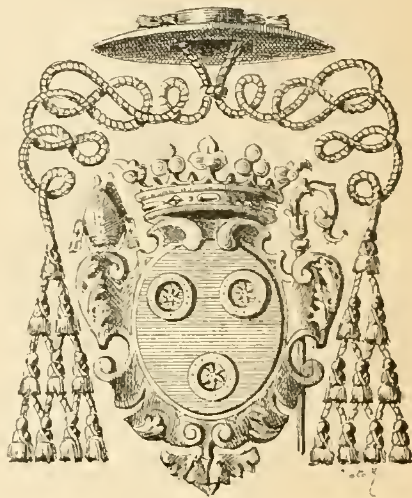
D'abord, je n'en ai jamais vu de semblable sur les reliures exécutées certainement pour l'illustre précepteur du Grand Dauphin, tandis qu'on en trouve assez souvent sur des volumes de ses œuvres posthumes ou des éditions imprimées après sa mort, et que son neveu, seul, pouvait toujours faire relier à ses armes personnelles.

Puis, une preuve décisive à mes yeux subsiste dans les couronnes qui surmontent ces élégants cartouches du XVIII[e] siècle, et dont Bossuet n'a jamais timbré ses armes, pas plus sur le grand sceau orbiculaire que l'on conserve au cabinet des Antiques de la Bibliothèque nationale que sur le petit cachet avec lequel il fermait ses lettres.

Les trois dessins gravés ici, sous les numéros 3, 4 et 5, offrent des types différents, et montrent bien que le successeur de saint Loup, ayant



Marque n° 3.



Marque n° 4.

commencé par porter une couronne de comte, s'est ensuite servi d'une couronne de marquis avant d'adopter celle de duc.

1. Ainsi que je l'ai déjà dit dans ma *Notice héraldique sur les évêques de Meaux* (page 118) :

« Ces roues sont très probablement des *armes parlantes* adoptées en raison du nom de *Rouyer* que portait un des ancêtres de la famille Bossuet; car on lit dans le cartulaire de Seurre, année 1460 : Jacques *Boussuet*, alias *Rouyer*, est créé bourgeois, IV fr. »

« On connaît plusieurs jetons représentant les armes des Bossuet et frappés à Dijon au XVII[e] siècle.

« Le plus ancien est de 1613 et porte le nom de J. (*Jacques*) BOUSSUET, C. (*conseiller*) EN PARL. (*parlement*), VICOMTE MAIEUR DE DIJON, avec cette devise : CADENS RESURGIT MAIOR. Un autre



L: I. ... 2e année. Imp. A. Quantin

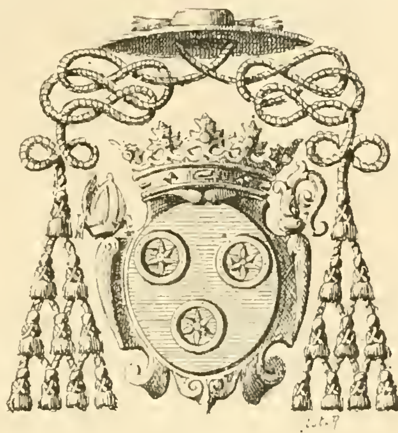
RELIURE A CATHÈDRALE, A MOSAIQUES

Exécutée sur une édition originale des *Jeunes France*

DE LA COLLECTION DE M. EUGÈNE PAILLET.

Je livre ces observations aux habiles, s'ils les jugent dignes de fixer leur attention.

On me pardonnera, je l'espère, de ne pas quitter la Brie sans rappeler une jolie repartie d'un vrai bibliophile Meldois, dont les livres ont été transportés au château de Cernon, en Champagne, par M. le baron de Pinteville, son petit-fils.



Marque n° 5.

Louis-Marie-François Marquelet de la Noue, chevalier, aussi lieutenant général civil du bailliage de Meaux, devenu conseiller d'État, ne manquait pas d'esprit, et du plus fin.

A l'époque de la Terreur, se trouvant dans la rue, il fut apostrophé par un savetier qui lui dit :

— Eh bien ! Marquelet, c'est fini, t'auras beau faire... Nous sommes *égal* à présent, tous les deux...

— Cela n'est pas douteux, lui répondit notre magistrat, cependant, il y a encore une différence...

— Je n'en vois aucune, moi.

— C'est que tu t'en vantes, et que je ne m'en vante pas.

LONGPÉRIER-GRIMOARD.

jeton du même maïeur (1614) a pour devise : REBUS INEST VELUT ORBIS. Un troisième, frappé, en 1617, au nom de C. (CLAUDE) BOSSUET, C. (*conseiller*), EN PARL. (*parlement*), VIC. (*vicomte*) MAIEUR DE DIJON, est chargé de ces mots : CURRUNT EXEMPLO MAIORUM.

« Les allusions aux roues, dont le mouvement est comparé à celui des choses de ce monde, et celles qui ont trait au titre de Maïeur porté par plusieurs membres de la famille Bossuet, sont, ici, offertes en latin, sous forme de jeux de mots toujours très recherchés par les amateurs de légendes et d'emblêmes. »

« Une autre sorte de rébus français sur son nom même subsistait très anciennement, en quelques endroits, à Seurre et jusque dans les églises, où l'on voyait un cep de vigne très rugueux, avec cette devise : BON BOIS BOSSUET (*Bossu est*). »

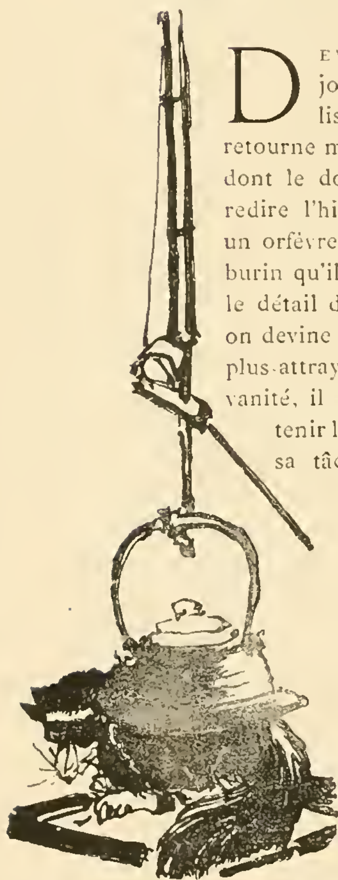
2. Jacques-Bénigne Bossuet, né en 1664, mort à Paris le 12 juillet 1743, d'abord abbé de Saint-Lucien de Beauvais, puis évêque de Troyes, en 1716.





VOYAGE

A TRAVERS L'ŒUVRE DE DICKENS

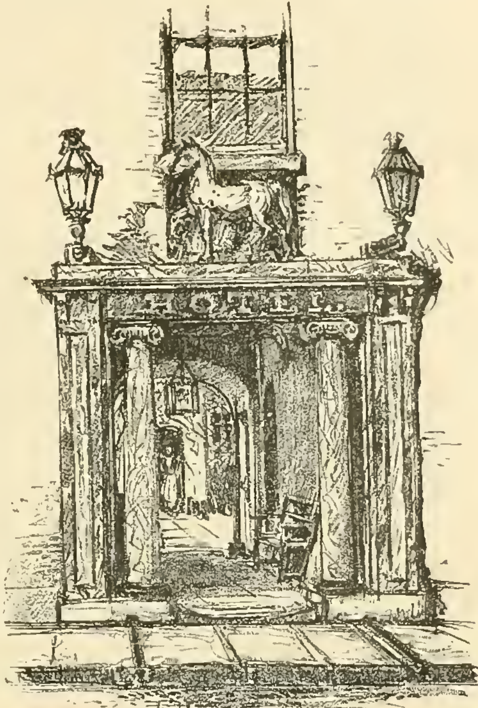


Devant cette cohue de *documents humains* qui envahit de jour en jour, devant cette rage qui pousse l'école naturaliste à garantir l'authenticité de la moindre ligne, on se retourne malgré soi vers les grands maîtres du réalisme, vers ceux dont le dossier offrirait tant de charme, mais qui dédaignent de redire l'histoire de leur vie ou l'histoire de leurs livres, comme un orfèvre dédaignerait de mettre près d'une œuvre de ciselure le burin qu'il employa. Si avec ceux-là on apprend, bon gré mal gré, le détail des miettes de la panade, avec ceux-ci, c'est à peine si on devine la réalité de leur réalisme, et, parmi ces derniers, un des plus attrayants mais des plus silencieux, c'est Dickens. Réserve ou vanité, il a toujours désarmé ses historiographes, promettant de tenir lui-même plus tard ce rôle. Il est mort sans avoir accompli sa tâche et sans révéler le comment ou le pourquoi de ses œuvres, mettant de la coquetterie, sinon de la fierté, à être cru sur parole.

Néanmoins, comme les tableaux, les romans peints d'imagination ne possèdent pas l'air ambiant de la vérité : trop accentués, ils nous heurtent ; trop effacés, ils nous échappent ; seule, la reproduction du réel possède cet équilibre qui semble si simple, parce que seule la nature renferme l'inévitable désordre de la perfection et du spontané.

Qui n'a compris en lisant Dickens que rien ou quasi rien n'y est artificiel ? Venu après des imaginatifs, il a inauguré l'ère des descriptifs. Dans ses romans, la scène joue un rôle égal au personnage ; rarement l'une marche sans l'autre. Comme tous les peintres anglais, il est passé maître dans l'art du détail ; il décrit avec une netteté qui relève tout, qui note tout, en évitant le

futile. Le passé de Dickens lui fournissait à plaisir contours, teintes et silhouettes; car il est un roman que Dickens a vécu plus que tout autre, mais sans l'avoir narré, c'est celui de sa jeunesse. Peut-être, dans *David Copperfield*, a-t-il évoqué au sujet de Davy, déchu du rang de petit monsieur au métier de laveur de bouteilles, son enfance; mais, en général, il a été discret et muet sur lui-même, bien qu'aucuns débuts n'aient été plus aventureux. Enfant gâté d'abord, puis petit commis, écolier, saute-ruisseau, tour à tour reporter ou journaliste, il courait bride abattue, sténographiant procès et discours, voyageant dans toutes sortes de véhicules, frôlant toutes catégories d'individus, explorant toutes sortes d'auberges fantastiques, dont il a, d'ailleurs, laissé dans ses œuvres une série ultra grotesque de tavernes aux enseignes cocasses, aux dénominations baroques. Elles existent, le croirait-on? Presque toutes ont été retrouvées; et voici, une entre cent, à Ipswick, l'auberge où l'impayable M. Picwick partit à la recherche de Job Trotter, fit connaissance avec Peter Magnus : « Auberge célèbre sous le nom du *Grand Cheval blanc*. Audessus de la principale porte, dit Dickens, on remarque une énorme statue représentant un cheval bondissant, avec une queue et une crinière ondoyantes, et qui ressemble à un cheval qui aurait perdu l'esprit. L'auberge du *Cheval blanc* est fameuse dans tout le voisinage, au même titre qu'un bœuf gras... pour sa taille gigantesque. Jamais on ne vit tel labyrinthe de couloirs, tel amas de chambres humides, enfin, un aussi grand nombre de tanières. »



LA TAVERNE DU CHEVAL BLANC
à Ipswick.

Il y a quarante-six ans que ces lignes furent écrites, et, grâce à l'imperturbable stabilité anglaise, telle se trouve encore l'auberge sur la porte de laquelle se dresse cette bizarre monture ayant une vive similitude avec celle du cavalier de l'Apocalypse. Si l'on y pénètre, il faut franchir « un passage sombre et étroit qui mène à cette salle commune où M. Picwick oublia sa montre. Tel aussi se trouve toujours l'escalier où « plus M. Picwick descendait... plus il lui semblait qu'il restait à descendre; et, dans toutes les directions possibles, s'entre-croisaient des rangées de portes garnies de souliers ». Dédale où le philosophique Picwick se débrouilla en allant échouer dans la chambre de la fiancée de Peter Magnus, chez la dame aux papillotes de papier brouillard.

Toutes les scènes d'auberges ne sont pas aussi désopilantes. Dickens est un moraliste; de plus, en qualité d'homme du Nord, malgré son *humour*, il a dans l'imagination une teinte sombre; en outre, romancier protestant et puritain, il élimine la passion et la montre de dos, sous l'unique aspect du remords, laissant au lecteur le soin de reconstruire *a piacere* le prologue, qu'il biffe d'emblée. Dickens manie adroitement ce trémolo dramatique, et dans ce genre. *Olivier Twist* renferme de belles pages, surtout la fuite échevelée de Sikes



L'AUBERGE (OLIVIER TWIST).

après le meurtre de Nancy, errant de Hendon à Hatfield, où il s'arrête sur la place du marché. « Il descendit la colline près de l'église du village et, traversant le long d'une ruelle, se glissa dans un petit cabaret que l'on peut voir à gauche, reconnaissable à une enseigne chevaline d'une race quelque peu apocalyptique. Les paysans firent place au nouveau venu, mais il alla s'asseoir au fond de la salle... Il allait s'endormir quand il fut tiré de son demi-sommeil par l'arrivée d'un homme, sorte de roulier, à la fois colporteur et charlatan. »

A coup sûr, Dickens a dû entendre débiter par quelque marchand d'orviétan l'apologétique prospectus, fatigant et persistant, interminable et intarissable, qui fut déroulé dans la salle obscure pour lancer la vente de cette merveilleuse poudre supprimant toutes les taches « et les taches de sang, que je m'en vais faire disparaître avant qu'on ait eu le temps de me faire venir une pinte de bière ». Ceci est une allégorie de charlatan anglais qui sent son

buveur d'une lieue, Dickens étant, comme dit un auteur, l'Homère des ivrognes, et, l'on peut ajouter, le Saint-Simon des vieilles Anglaises, dont son œuvre entière renferme la plus grotesque collection, et dont l'une d'elles, mistress Lirriper, enterra son mari sous les ombrages verdoyants qui entourent le clocher de la petite église de Natfield : « non qu'il fût natif de là, mais il avait une préférence pour l'auberge où nous passâmes, lors de notre voyage de noce, la plus heureuse quinzaine qu'il fut jamais. » Le souvenir de cette quinzaine était, il faut le croire, d'impérissable mémoire, car Mme Lirriper jura par sa main droite de débrouiller les dettes de son mari. « J'y mis le temps, mais cela fut fait. » Alors elle voulut, toujours en mémoire de la quinzaine matrimoniale, se rendre à la tombe de M. Lirriper, et mettant dans son éternel panier « un sandwich et une goutte de sherry », humoristiques préparatifs d'anniversaire funèbre, il alla à Hartfield[1], « et, baisant ma main avec un tendre orgueil, je la mis sur la tombe de mon mari : il m'avait fallu tant de temps pour laver son nom que mon anneau de mariage était tout aminci quand je posai ma main parmi les herbes vertes. »

Dickens affectionnait les cimetières de village; celui de Cooling, près de Chatam, était une de ses promenades favorites; il aimait à y rêver; l'horizon



LE CIMETIÈRE DE COOLING.

gris et monotone enlargeait son imagination sans la détourner, et il a fait à ce petit cimetière l'honneur d'une reproduction fidèle dans *les Grandes Espé-*

1. Ce roman, *Miss Lirriper Lodgius*, n'a pas été traduit et cependant a soulevé en Angleterre un rire universel.

rances, au sujet des premières impressions du petit Phip Pirrip. « N'ayant jamais connu ni mon père ni ma mère, la première idée que j'ai formée de leur personne fut tirée avec assez de raison du reste de leur pierre tumulaire. La forme des lettres tracées sur celle de mon père me donna l'idée bizarre que c'était un homme brun, fort, carré, ayant les cheveux noirs et frisés. De la tournure et du caractère de cette inscription : *et aussi Georgina, épouse du ci-dessus,* je tirai la conviction enfantine que ma mère avait été une femme faible et maladive ; les cinq petits losanges de pierre d'environ un pied et demi de largeur et qui étaient rangés avec soin à côté de leurs tombes et dédiées à la mémoire de cinq petits frères qui avaient quitté ce monde après y être à peine entrés, firent naître en moi une pensée que j'ai conservée depuis, c'est qu'ils étaient venus au monde couchés sur le dos, les mains dans les poches de leurs pantalons, et qu'ils n'étaient jamais sortis de cet état d'immobilité... La première impression que j'éprouvai de l'existence des choses extérieures semble m'être venue par une après-midi... Je devinais que ce lieu glacé était le cimetière, que Philip Pirrip, *décédé dans la paroisse,* et Georgina sa femme y étaient enterrés, que Alexander, Bartholomeo, Abraham, Tobias et Roger, fils desdits, y étaient également enterrés... que ce désert plat au delà du cimetière, entrecoupé de murailles et de fossés, avec des bestiaux qui paissaient çà et là, se composait de marais, que cette ligne de plomb était la rivière et que cette vaste étendue d'où venait le vent était la mer. »

C'est ainsi que çà et là on exhume dans chaque recoin de l'Angleterre des traces de Dickens, et, hasard assez inexplicable, ce sont parfois les scènes, les plus originales, les descriptions les plus fantaisistes, celles qu'on pourrait croire de pure invention, qu'on ressaisit, frappantes d'intégrité.

Il y a deux ou trois ans, en démolissant un pâté de bicoques vermoulues, à Yarmouth, le hasard mit à jour la maison-bateau de Pegotty, si admirablement intercalée dans la perle des romans de Dickens, *David Copperfield.* Sans doute, à l'époque où Dickens l'a vue, elle se dressait « en face de la grande étendue », car Davy regardait « de tous côtés aussi loin que les yeux pouvaient voir dans ce désert, sans découvrir la moindre maison ; il n'y avait là qu'une baraque noire, espèce de bateau échoué sur le sable... un tuyau de tôle, qui remplaçait la cheminée, fumait tout tranquillement... on voyait dans le flanc du bateau une porte et des petites fenêtres... » C'était un vrai bateau qui avait certes vogué des centaines de fois sur la mer « et que, sans doute, rongé et vermoulu, le vieux Pegotty n'avait pas eu le courage de détruire ; d'ailleurs, une autre demeure peut-elle remplacer pour le marin son foyer flottant ?... Philarète Chasles raconte qu'étant à Londres il fit la connaissance de Porden, l'architecte de Georges IV. Porden, un excentrique qui se mêlait de collectionner des documents sur l'excentricité humaine,



LA MAISON DE PEGOTTY.

le mena visiter une de ses maisons de campagne qu'il avait achetée aux bords de la Tamise Construite par un amiral en retraite, le logis avait la forme d'un bateau de haut bord, avec des canons sur leurs affûts, des cabines fort propres, des hamacs en guise de lit, un fond de cale servant de cave, et un pont remplaçant la terrasse.

Quel adorable roman Dickens eût placé dans cette maison-là! Comment lui a-t-elle échappé?

II

Si certains romanciers trahissent la fatigue de leur érudition psychologique ou technique, certains autres, Dickens par exemple, trahissent le papillotage des longues flâneries rêveuses, et autant les premiers accablent malgré leurs mérites, autant les seconds entraînent malgré leurs écarts. Nul mieux que Dickens n'a dépeint Londres. Comme les champs, les rues ont leurs amoureux; à vrai dire, ce sont rarement les misanthropes; il faut, pour se coudoyer ici-bas, pas mal d'indulgence, de politesse; sans parler d'une foule de concessions et de sacrifices méconnus. Aussi, plus d'un grincheux appelle souillure le contact de son prochain, ou amour de l'indépendance la certitude qu'il est intraitable. Par bonheur, les grincheux ne s'avisent guère de décrire, mais dussent-ils esquisser une moue, il leur faut avouer qu'un intègre romancier de mœurs est un brin badaud. Dickens, rôdeur de race, avouait lui-même qu'il pouvait travailler dans la solitude, mais qu'au bout d'une quinzaine il lui fallait Londres. « La fatigue d'écrire sous cette lanterne magique m'est *immense,* » souligne-t-il[1]. Ce sentiment, applicable pour beaucoup, est inséparable de Dickens; nul plus que lui, en raison de son talent d'obser-



LE LOGIS DE SAREY GAMP.

1. *Life of Charles Dickens,* by John Forster.

vateur, n'a animé l'inanimé qui parle, raisonne et accapare : l'immobile s'agite, le vide s'emplit, ses descriptions sont des photographies et ses phrases des reflets.

Les vieux quartiers du Temple, de Holborn, de la Cité reviennent plus d'une fois dans les romans de Dickens, et dans la ruelle de Kingaste, il y a peu d'années, une recherche attentive fit découvrir la boutique de Poll Swedlepipe décrite dans la *Vie et Aventures de Martin Chuzlewitt*, et où perche cette cocasse Sarey Gamp, cet immuable type de la garde-malade grognonne, bourrue et buveuse qui « n'ira pas s'éreinter à toutes sortes de besognes pour une demi-couronne par jour! » Quand on veut « être dorloté, il faut payer en conséquence » ; aussi, n'étant pas payée en conséquence, elle débarbouillait ses malades en leur fourrant du savon dans la bouche. Sarey Gamp, qui réunissait les multiples cordes de couseuse de morts et de garde-malade, « logeait dans une petite maison qui n'en valait que mieux, Sarey Gamp étant au plus haut degré de l'art des garde-malades, comme l'indiquait son tableau : une sage-femme... logeant au premier sur la rue. On pouvait aisément l'avertir de nuit en jetant dans sa fenêtre des cailloux ou une canne, moyen plus efficace que le marteau de la porte, lequel était fait de façon à réveiller tout Holborn, sans produire la moindre impression à l'intérieur. »

La boutique de Poll Swedlepipe n'est pas la seule que Dickens ait peinte



L'ENSEIGNE DU PETIT ASPIRANT DE MARINE.

d'après nature. *Le Petit Aspirant de marine*, dans *Dombey et Fils*, se dresse encore, naïf et bonhomme, non où Dickens l'a pompeusement placé, aux environs de la compagnie des Indes, mais à Minories Street; il se découpe là, « en

bois, tout ce qu'il y a de plus en bois, suspendu au-dessus du trottoir, la jambe droite dans la pose la plus péniblement gracieuse, portant à ses souliers des boucles incroyables et, sur sa poitrine, des revers tout à fait incroyables. » Comme jadis, il y a trente-six ans, « le fonds de commerce se compose de chronomètres, de baromètres, de télescopes, de compas, de cartes, de mappemondes, de quadrants, de sextants..., d'instruments compliqués, tout cela si bien enveloppé, si bien maintenu, si bien rangé, que la boutique semblait un petit navire, n'attendant qu'une bonne brise pour se mettre à la mer. » Le capitaine Cuttle, avec son croc en guise de main, son chapeau de toile cirée, son col de chemise si grand qu'il avait l'air d'une petite voile, et réglant les moindres actes de la vie d'après son chronomètre, aurait-il pu, ailleurs que dans cette boutique, continuer sa vie maritime, tenant un livre de bord, et allant au grenier pour prendre connaissance du temps ?...

Le nom et l'œuvre de Dickens est si populaire de l'autre côté de la Manche que le choix qu'il fit jadis, il y a quarante-quatre ans, d'une pauvre maison de



LE MAGASIN D'ANTIQUITÉS.

Portsmouth Street, pour la calquer dans *le Magasin d'antiquités*, a suffi pour entourer d'une légende de gloriole le misérable taudis ; et pas un des brocanteurs qui s'y sont succédé n'a osé changer l'enseigne tortueuse et difforme. Ni même « une partie de la porte qui était vitrée sans aucun contrevent pour la protéger. » L'intérieur, ainsi qu'au temps passé, est toujours obscur, et on croit voir « dans un coin de ce réceptacle d'objets curieux et ambigus » la silhouette exquise de Nelly Trent. En face, à gauche, un cabaret célèbre cinq milles à la

ronde, le *Black Jack*, et où, toujours suivant la légende, Dickens s'attabla plus d'une fois pour écrire une page prise sur le vif.

La Petite Dorrit, elle, a eu, dans sa préface, l'honneur d'un état civil d'authenticité par Dickens lui-même : « ... Quelques-uns de mes lecteurs ne seront pas fâchés de savoir s'il reste encore debout quelques pierres de la prison de la Maréchaussée ; moi, je n'en savais rien[1] avant le 6 du mois (mai 1857), jour où j'ai entrepris un voyage d'exploration vers l'endroit où s'élevait autrefois cet édifice. J'ai retrouvé la cour extérieure, si souvent mentionnée dans ce récit, transformée en un marché au beurre, et en faisant cette découverte, je commençais à croire que la dernière brique de la vieille prison avait disparu... Cependant, ayant erré jusqu'à un endroit qui se donnait pour *Angel-Court*, conduisant à Bermondsey, j'arrivai sur la place de la Maréchaussée, dans les maisons de laquelle je reconnus, non seulement la masse des bâtiments de l'ancienne geôle, mais la chambre où est née la petite Dorrit et que le père de mon héroïne a si longtemps habitée. Quiconque voudra se donner la peine de pénétrer dans la place de la Maréchaussée aura sous ses pieds le pavé de l'ancienne prison et verra à droite et à gauche la cour intérieure très peu changée. On peut se l'imaginer, cette cour n'était pas un lieu folâtre ; cependant il servait de jeu de quilles aux prisonniers et, à l'occasion, de scène théâtrale, car un jour « on profita d'un temps favorable pour y danser un *menuet de la cour*... Cette représentation eut lieu en plein air, au milieu de la cour, à six heures du matin..., aucune des chambres n'ayant la dimension voulue », menuet dansé entre un maître de chorégraphie qui, de pirouette en pirouette, était venu échouer dans la prison, et Fanny, la sœur de la petite Dorrit[2].

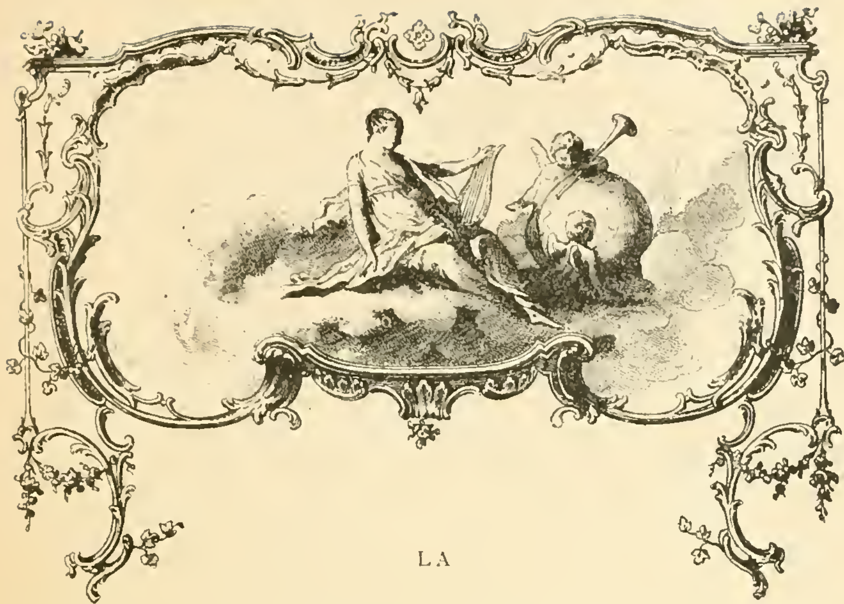
Dickens pourrait être illustré pour ainsi dire presque sur le vif. Sa vie et sa correspondance, recueillie par Forster et par Marie Dickens démontrent à quel point Dickens moulait ses personnages d'après nature ; les lignes précédentes permettent de juger que les scènes ne sont pas moins fidèlement peintes d'après nature. Une édition illustrée de Dickens rendrait plus populaire qu'elle ne l'est parmi nous son œuvre, qui pourrait prendre entre nos romans une place encore innoccupée, celle d'un écrivain de talent honnête, et cependant ultra humoristique. S'il est vrai, suivant Taine, que le plus vif plaisir d'un esprit qui travaille est dans la pensée du travail que les autres feront, il est à souhaiter qu'un tribut d'admiration française répande et acclimate son œuvre dans nos bibliothèques ; tribut bien juste envers Dickens, qui n'a jamais tracé une ligne avec cette acrimonie railleuse dont nos voisins ne se font pas défaut envers nous dans leurs ouvrages ; enfin, puisque la mode est au réalisme, il n'est pas non plus superflu de montrer, preuves en main, à cette intransigeante école que Dickens copia la nature sans déguisement, mais sans crudités, la développant dans ses beautés et l'estompant dans ses outrances.

Arsène Aruss.

1. Le père de Dickens, honnête avoué de province, tomba de faillite en faillite dans la prison pour dettes de la Maréchaussée, que Dickens, enfant, fréquenta souvent ; c'est à l'aide de ses souvenirs qu'il écrivit *la Petite Dorrit*.

2. Autrefois, en Angleterre, la loi sur les débiteurs permettait à ceux-ci d'amener à la prison leur famille, qui, elle, restait libre d'entrer et de sortir.





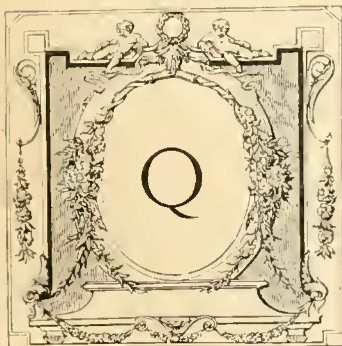
LA

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

SOUS

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Coup d'œil historique. — La Bibliothèque royale. — 1789. — La Bibliothèque nationale. — Le personnel. — Admission du public. — Acquisitions de la Révolution. — Création du « dépôt. » — Budgets révolutionnaires. — La Terreur. — Dénonciations. — Mort tragique des deux directeurs nommés par la Révolution. — Les anciens employés replacés. — 1795.



Quand le savant, ou simplement le chercheur modeste, se trouve dans la grande salle de travail de notre admirable Bibliothèque nationale, — trésor unique au monde, — quand il songe qu'il peut se servir des livres les plus recherchés, consulter les ouvrages les plus précieux, manier les éditions les plus rares, il se sent pris d'un véritable sentiment de reconnaissance pour les hommes disparus ayant organisé, augmenté ou enrichi les merveilleuses collections dont nous avons le droit d'être fiers.

Certes, il n'est guère difficile de trouver à l'étranger, en Allemagne, à Londres et à Vienne des bibliothèques où le lecteur bénéficie d'une installation plus luxueuse et plus confortable, où les services sont plus prompts,

moins administratifs et, disons le mot, moins paperassiers; mais nulle part il ne rencontrera une collection aussi riche, aussi bien cataloguée et plus facilement à sa portée.

Cette richesse qui fait l'envie de tous les étrangers et sur laquelle la Prusse, en 1871, songea, dit-on, à porter ses convoitises, est l'accumulation du travail et des soins de plusieurs siècles, de plusieurs générations, peut-on dire. L'origine de la Bibliothèque se perd, suivant la vieille expression, dans la nuit des temps, et je n'apprendrai rien à personne en disant qu'on peut en faire remonter le vrai commencement à Charlemagne; mais le premier catalogue conservé date de 1373, il est signé Gilles Malet, valet de chambre de Charles V et « garde de la librairie du Louvre ». Ce catalogue comprend plus de neuf cents ouvrages fournis surtout par la théologie, l'astrologie, la géomancie et la chiromancie. Mais la Bibliothèque ne mérita vraiment ce nom qu'à partir de la découverte de l'imprimerie, et c'est à Richelieu que nous devons les bases de la Bibliothèque aujourd'hui digne en tous points du nom majestueux de « nationale » qui lui a été donné.

N'ayant point ici à faire l'historique de la Bibliothèque et voulant nous renfermer dans une courte monographie des temps révolutionnaires, il nous suffira de jeter un rapide coup d'œil sur l'époque précédant immédiatement 1789 pour nous rendre compte de l'importance de cet établissement au moment de l'ouverture des états généraux.

Avant 1789, « le bibliothécaire, personnage considérable dans l'État par le crédit de sa famille et l'étendue de ses connaissances littéraires, avait le privilège de travailler directement avec le prince et il ne devait à nul autre le compte de ses plans et de ses dépenses pour l'entretien de la Bibliothèque [1] ».

La Révolution trouva en fonction l'ancien lieutenant de police Lenoir, qui occupait le poste de directeur depuis 1783 et le conserva jusqu'en 1790.

Voici, pour mémoire, les noms des successeurs de Lenoir durant la période qui nous occupe :

1790 à 1792. Lefèvre d'Ormesson de Noyseau, avec le titre de bibliothécaire du roi.
1792 à 1793. Champfort, avec le titre de bibliothécaire national.
— — Carra, — —
1793 à 1795. Lefèvre de Villebrune, avec le titre de bibliothécaire national.

Lefèvre d'Ormesson, député du côté droit de l'Assemblée nationale, fut nommé quand Lenoir donna sa démission, « en récompense des services que sa famille rend depuis très longtemps tant dans les principales charges de la magistrature que dans les conseils du roi [2] ». Lefèvre d'Ormesson resta à la tête de la Bibliothèque jusqu'au 19 août 1792, date à laquelle Roland, président du conseil exécutif provisoire, le remplaça en créant deux places de bibliothécaires nationaux qui furent données l'une à Champfort « pour reconnaître ses talents littéraires et son civisme éprouvé », l'autre à Carra. Tous deux tombè-

1. *Notice sur Van Praët,* par Paul Pâris.
2. Arrêt pris en conseil privé du roi.

rent avec les Girondins, et c'est le célèbre orientaliste Lefèvre de Villebrune qui fut nommé à leur place le 15 brumaire an II.

Carra fut décapité et il ne fit que précéder sur la planche sinistre son prédécesseur à la Bibliothèque, Lefèvre d'Ormesson, qui fut aussi guillotiné dès les premiers jours de 1794. Quant à Champfort, tout le monde sait comment il mourut dans d'épouvantables souffrances, le 13 avril 1794, des suites des blessures qu'il s'était faites pour ne pas tomber vivant au pouvoir de ses ennemis.

En 1795, le ministre de l'intérieur Paré offrit la direction de la Bibliothèque à un ancien conservateur du département des médailles, à l'abbé Barthélemy, le célèbre auteur du *Voyage du jeune Anacharsis*. Le ministre écrivit de sa propre main à Barthélemy la lettre suivante :

« En rentrant dans la Bibliothèque nationale d'où quelques circonstances rigoureuses vous ont momentanément enlevé, dites comme Anacharsis, lorsqu'il contemplait avec saisissement la bibliothèque d'Euclide : C'en est fait, je ne sors plus d'ici. Non, citoyen, vous n'en sortirez plus, et je me fonde sur la justice d'un peuple qui se fera toujours une loi de récompenser l'auteur d'un ouvrage où sont rappelés avec tant de séduction les beaux jours de la Grèce et les mœurs républicaines qui produisaient tant de grands hommes et tant de grandes choses. Je confie à vos soins la Bibliothèque nationale ; je me flatte que vous accepterez ce dépôt honorable et je me félicite de pouvoir vous l'offrir. En lisant pour la première fois le *Voyage d'Anacharsis*, j'admirais cette production où le génie sait donner à l'érudition tant de charme, mais j'étais loin de penser qu'un jour je serais l'organe dont un peuple équitable se servirait pour donner à son auteur un témoignage d'estime. »

Barthélemy était vieux, il tenait à ses médailles; il refusa le poste de directeur qui lui était offert et revint à sa place de conservateur des médailles, qu'il avait longtemps occupé jusqu'en 1793.

Avant, pendant et depuis la Révolution, la Bibliothèque a toujours été divisée en quatre départements : médailles, estampes, manuscrits et imprimés. A la tête de chaque département se trouvait un conservateur ayant deux ou trois gardes sous ses ordres.

Avant la Révolution, il y avait un cinquième département, celui des *titres et généalogies*, dont l'importance était considérable sous la royauté, mais qui, depuis 1790, n'est plus devenu qu'une division secondaire du département des imprimés. L'abbé Coupé fut le dernier conservateur des titres et généalogies, de 1785 à 1790.

Comme nous l'avons fait pour le directeur, nous allons donner la composition de chaque département, conservateur et gardes, en indiquant les noms de tous ceux qui ont occupé ces fonctions durant une partie de la Révolution et qui, presque tous, ont rendu d'immenses services dans les divisions dont ils étaient chargés.

MÉDAILLES

1754 à 1785. Abbé Barthélemy.
1795 à 1799. Barthélemy de Courçay (son neveu).
1795 à 1818. Millin.

ESTAMPES

1759 à 1792. Joly.
1792 à 1795. Boumieux.
1795 à 1829. Joly fils.

MANUSCRITS

1787 à 1792. Caussin de Perceval.
1795 à 1800. Legrand d'Aussy (*pour les manuscrits modernes*).
1795 à 1815. La Porte du Theil (*pour les manuscrits grecs et latins*).
1795 à 1824. Langlès (*pour les manuscrits orientaux*).

IMPRIMÉS

1775 à 1790. L'abbé des Aulnays.
1790 à 1795. (*Supprimé*).
1795 à 1820. Caperonnier.
1795 à 1838. Van Praët.

Bien que les collections ne fussent encore ouvertes que deux fois la semaine au public, comme nous allons le voir, tous les employés dont nous venons de reproduire la liste subissaient en entrant la condition rigoureuse de consacrer tout leur temps et leurs travaux à la Bibliothèque [1].

Le public ne fut admis qu'après de longues années à venir travailler dans la Bibliothèque, et en quelque sorte après de nombreuses étapes entre le huis clos et la publicité. Néanmoins, Louvois fils, qui en était le directeur, en facilitait l'entrée aux savants qui avaient besoin d'y travailler; ce fut lui qui, pour la première fois, en 1692, l'ouvrit au public.

« L'abbé de Louvois, voulant rendre la Bibliothèque utile au public, a résolu de l'ouvrir deux jours de chaque semaine à tous ceux qui voudraient venir y étudier ; il a déjà commencé et il régala d'un magnifique repas plusieurs sçavants le jour de cette ouverture [2] ».

Ce premier essai ne fut malheureusement pas continué, mais le principe était posé pour l'avenir; on revint au système des autorisations jusqu'en 1720, époque à laquelle, sur la demande du directeur Paul Bignon, le successeur de l'abbé de Louvois, qui mourut tout jeune, le roi rendit l'arrêt suivant :

« La Bibliothèque du roi sera ouverte à tous les sçavants de toutes les nations, en tout temps, aux jours et heures qui seront reglez par le bibliothécaire de Sa Majesté, et il sera préparé des endroits convenables pour y recevoir lesdits sçavants, et les mettre en l'état d'y vacquer à leurs études et recherches avec toute commodité. Outre lesdites entrées accordées aux sçavants, la Bibliothèque sera ouverte au public une fois la semaine depuis onze heures du matin jusqu'à une heure de l'après-midi ; et seront alors toutes les personnes que Sa Majesté a déjà attachées à ladite Bibliothèque ainsi que les autres qu'Elle se propose d'y attacher encore, sous les ordres dudit sieur bibliothé-

1. *Notice sur Van Praët*, par Paul Pâris.
2. *Mercure de France*, novembre 1692.

caire, obligées de se trouver durant ledit temps ès salles, cabinets et galerie d'icelle, pour satisfaire la curiosité de tous ceux que l'envie de s'instruire y attirera[1] ».

L'ouverture publique fut interrompue à différentes reprises par les travaux de nouvelles installations, mais elle ne fut jamais plus arrêtée, et, en 1789, on admettait le public deux fois par semaine, de dix heures du matin à deux heures de l'après-midi; souvent on recevait plusieurs centaines de personnes par jour.

C'est la Révolution qui, par un décret du 25 fructidor an IV, ouvrit la Bibliothèque tous les jours aux mêmes heures.

Mais c'est surtout la Révolution qui enrichit les collections des quatre départements de la Bibliothèque en y entassant les trésors arrachés aux châteaux et aux couvents à la suite des décrets de l'Assemblée nationale, décrets mettant les biens ecclésiastiques à la disposition de la nation et décrets confisquant les biens des émigrés. On avait commencé tout d'abord par ordonner (lettres patentes du 17 novembre 1789) que les catalogues des bibliothèques et archives, des chapitres et des monastères seraient déposés aux greffes. Les bibliothécaires firent un choix dans les collections des religieux; mais quand la vente des biens ecclésiastiques, des couvents et des abbayes eut lieu, on n'eut pas le temps de continuer ce choix, les bibliothèques furent déménagées et, en attendant que les employés de l'État pussent faire un triage, on jeta pêle-mêle tous les livres provenant des maisons religieuses et des châteaux dans des magasins loués dans Paris et dans les principales villes de France, magasins qu'on appela *dépôts littéraires,* dans lesquels une commission dite des beaux-arts choisit les volumes et les éditions qui manquaient à la Bibliothèque; de là un accroissement considérable et d'une richesse incomparable, tant en imprimés, en chartes qu'en manuscrits.

On transporta au cabinet des médailles les pierres gravées, au nombre de plus de huit cents, qui précédemment étaient renfermées dans les tiroirs des bureaux de la chambre du conseil à Versailles, et qui ont été décrites dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions* et dans le *Recueil des antiques de Caylus.*

Après la sanction par Louis XVI du décret qui déclarait les biens ecclésiastiques domaines nationaux, les « trésors » des églises furent mis à la disposition du Gouvernement et on apporta notamment du trésor du chapitre de Saint-Denis[2] : 1° Une agate représentant Auguste; 2° le calice de Suger; 3° une aigue-marine, gravée en creux par Évodus; 4° un vase de sardoine, représentant les cérémonies relatives au culte de Bacchus; 5° une grande soucoupe d'or ornée d'émaux avec un roi parthe gravé en creux; 6° un buste d'Auguste; 7° une agate onyx représentant Auguste; 8° deux gondoles montées en or et enrichies de pierreries; 9° une sardoine onyx représentant la tête de Germanicus; 10° une urne de porphyre ayant servi de tombeau; 11° enfin le fauteuil de Dagobert, de celui-là même qui est accusé par la chanson d'avoir mis sa culotte à l'envers.

On apporta aussi de la Sainte-Chapelle la célèbre sardoine onyx repré-

1. Arrêt du Conseil du Roi du 1er octobre 1720.

2. *Essai historique sur la Bibliothèque du roi, aujourd'hui Bibliothèque impériale*, p. 401.

sentant l'apothéose d'Auguste, vulgairement appelée l'agate de la Sainte-Chapelle, où elle avait été déposée venant directement de Rome, en 1383, sous le règne de Charles V.

L'étranger fut mis à contribution; à la suite des conquêtes des armées françaises, des commissaires du gouvernement furent nommés et chargés d'envoyer à Paris les livres, manuscrits et médailles précieux qui furent distribués dans les collections de la Bibliothèque; ainsi Keil, Neveu, Joubert, Budler, Denon, furent nommés commissaires en Allemagne, Cubière, Monge, Daunou, en Italie. Dans les deux seules années 1795-1796 on enleva à la Hollande et à la Belgique deux mille volumes rares, neuf cent quarante-deux manuscrits, et, parmi ces derniers, le célèbre Virgile ayant appartenu à Pétrarque. En 1815, quand les alliés entrèrent dans Paris, ils remportèrent tous ces trésors incomparables que les armes avaient donnés et que les armes reprenaient.

La Révolution songea aussi à utiliser les productions sortant des presses françaises et eut, la première, l'idée d'organiser le dépôt légal.

Jusque-là les éditeurs se refusaient, malgré les demandes des bibliothécaires, à donner les ouvrages de prix. Beaumarchais notamment n'avait jamais voulu donner les *Œuvres de Voltaire* dont il s'était fait l'éditeur; ce ne fut qu'au moment de la translation des cendres de Voltaire à Paris, juillet 1791, que l'auteur du *Mariage de Figaro* consentit à offrir cet ouvrage.

La loi du 19 juillet 1793, qui organise la propriété littéraire, portait en son article 6 : « Tout citoyen qui mettra au jour un ouvrage soit de littérature ou de gravure, dans quelque genre que ce soit, sera obligé d'en déposer deux exemplaires à la Bibliothèque nationale ou au Cabinet des estampes de la République, dont il recevra un reçu *signé* du *bibliothécaire*, faute de quoi il ne pourra être admis en justice pour la poursuite des contrefacteurs. »

Le dépôt était ordonné dans l'intérêt de l'auteur, il était facultatif, et s'il plaisait à un écrivain de laisser tomber son ouvrage dans le domaine public, la Bibliothèque se trouvait privée des exemplaires; un décret du 5 février 1810 et diverses ordonnances royales des 21 et 24 octobre 1814 rendirent ce dépôt obligatoire; depuis, il ne se publie pas en France une seule feuille d'impression sans qu'un exemplaire ne parvienne dans les collections de la rue Richelieu. Si la publication a lieu à Paris, le dépôt s'effectue au ministère de l'intérieur, si elle a lieu en province le dépôt se fait au secrétariat de la préfecture; la Bibliothèque nationale reçoit chaque année une moyenne de dix mille volumes en dépôt.

Ces dispositions assurent à la Bibliothèque la possession de tous les livres qui se publient en France et dans les colonies, mais elle achète tous les ans de nombreux livres publiés soit antérieurement au décret de 1810, soit publiés à l'étranger, et elle consacre un budget considérable à ces acquisitions. Du reste, de tout temps, la bibliothèque a pu faire de fortes dépenses pour les achats de livres, mais c'est encore la Révolution française qui a vraiment établi le budget de la bibliothèque.

Sous Louis XV, ce budget était de 68,000 livres par an, dont 46,469 pour le personnel et 21,531 pour les acquisitions; on accordait en outre toujours des fonds spéciaux; ainsi on accorda en 1765 un supplément de 129,047 livres. Sous Louis XVI, malgré l'état déplorable des finances, on n'en fit pas moins de grandes dépenses pour les achats, et le *registre des comptes de la bibliothèque*

de 1785 à 1789 prouve que jusqu'au dernier moment et tant que la royauté eut la libre disposition des fonds publics on fit d'importantes acquisitions dans les diverses ventes particulières et même à l'étranger [1].

Le budget de 1789 fut de 169,220 livres dont 63,000 pour les acquisitions, ce qui, toutes proportions gardées et étant donnée la valeur comparative de l'argent, donne un budget à peu près égal à celui d'aujourd'hui.

Divers décrets de l'Assemblée nationale, en 1791, réduisirent les dépenses à 110,000 livres, mais en même temps toutes les dettes arriérées furent payées. De plus, un décret du 23 octobre 1791 mit à la disposition du ministre de l'intérieur une somme de cent mille francs pour achats de livres et manuscrits.

L'Assemblée législative ne s'occupa guère de la Bibliothèque que pour décréter (6 février 1792) que les comités de l'Assemblée pourraient emprunter tous les livres utiles à leurs travaux.

La Convention autorisa le payement de diverses sommes dues aux ouvriers et fournisseurs et elle augmenta le budget qu'elle porta à 192,000 livres; elle ordonna en outre que la Bibliothèque contiendrait la collection complète de tous les travaux de toutes les assemblées nationales. Remarquons, en passant, que la Convention accorda une somme de beaucoup plus forte à toutes celles données depuis par les divers gouvernements qui se sont succédé et qui n'a été dépassée et quintuplée que par le gouvernement actuel. En effet, le premier Empire réduisit le budget, la Restauration ne l'augmenta pas et se contenta de temps à autre d'accorder des allocations extraordinaires. Sous Louis-Philippe, le budget était de 174,000 francs, et en 1837 les Chambres votaient une allocation de 1,344,000 francs pour être consacrée aux reliures et à différents achats importants. La République de 1848 conserva le budget du gouvernement précédent, mais le deuxième Empire le ramena, en 1853, à 102,000 francs et le réduisit encore, en 1858, à 73,000. Pourtant ce chiffre fut peu à peu augmenté et il était de 114,350 francs en 1870. La République a donné largement à la Bibliothèque, et son budget actuel est supérieur à six cent mille francs. Ce chiffre est le seul qui dépasse celui qui avait été voté par la Convention en 1793.

Après avoir examiné, comme nous venons de le faire, l'état de la Bibliothèque nationale avant 1789 et durant les diverses phases de la Révolution, après avoir vu quelle était la composition du personnel, comment la Révolution avait ouvert les portes de la Bibliothèque au public, quelles acquisitions elle avait faites, comment elle avait acquis le dépôt et quels budgets elle avait votés, il ne nous reste plus, en terminant, qu'à jeter un coup d'œil rapide sur les divers incidents qui se produisirent dans le fonctionnement intérieur de la Bibliothèque durant les journées de cette période enfiévrée, qu'à voir le contre-coup des événements publics dans cette silencieuse république, qui fut troublée un moment dans son régulier fonctionnement sans que, néanmoins, elle eût à souffrir en quoi que ce soit des drames terribles qui se déroulaient autour d'elle et à ses côtés.

Durant les premiers jours de la Révolution on ne s'occupa guère de la Bibliothèque; le peuple, pendant ces journées de luttes et de misère, de famine et de combat, avait des soucis trop graves pour s'inquiéter de cet établissement, où il n'avait pas été habitué à aller et dont la plupart ignoraient même l'existence.

1. *La Bibliothèque nationale*, par Mortreuil.

La première fois que les journaux s'occupent de la Bibliothéque, c'est pour se plaindre, le 7 mai 1791, que la bibliothèque s'appelle encore du *roi* et non pas *nationale* et qu'elle ne soit ouverte au public que deux heures par semaine[1].

Le titre ne fut changé que l'année suivante, par une loi du 16 mai qui excepte en même temps de l'abolition des titres et parchemins nobiliaires et autres déposés aux Augustins, les pièces qui pourraient intéresser les sciences et les arts; cette sage mesure fut due surtout à l'intelligente et dévouée intervention de Mercier de Saint-Léger, membre de la commission des monuments, qui s'appliqua à sauver les bibliothèques des couvents et des châteaux, et adressa aux bibliothécaires des départements des instructions sur le mode de classement des ouvrages provenant des biens ecclésiastiques et des biens des émigrés, et dont un catalogue général fut dressé conformément à l'article 1er de la loi du 4 janvier 1792.

Pendant la Terreur, des dénonciations lancées par des employés inférieurs arrivèrent au comité de sûreté générale qui, le 16 août 1793, prit l'arrêté suivant :

LE COMITÉ DE SURETÉ GÉNÉRALE,

Après avoir entendu la lecture des dénonciations faites contre les citoyens employés de la Bibliothèque nationale,

CONSIDÉRANT

Que les relations des savants étrangers avec la Bibliothèque nationale commandent impérieusement de n'y placer que des patriotes prononcés, qui ne laissent plus de doute, dans l'esprit des étrangers, sur le véritable esprit national,

ARRÊTE,

Que le ministre de l'intérieur sera invité à nommer aux places de la Bibliothèque notionale des citoyens dont le patriotisme soit éprouvé et les sentiments conformes à la Révolution du 31 mai dernier, qu'il ne laissera en place que le citoyen Tobiesen Duby de tous ceux qui sont employés à la Bibliothèque nationale,

ARRÊTE,

En outre, que les citoyens Laviconterie, Laignelot et Chabot sont nommés commissaires pour présenter au ministre de l'intérieur des savants dont le civisme soit connu et capables de remplir les places de la Bibliothèque nationale.

Ce citoyen Tobiesen Duby était le dénonciateur qui avait espéré trouver dans cette action honteuse un avancement qu'il obtint, en effet, mais pour quelque temps seulement.

A ce moment Champfort et Carra étaient à la tête de la Bibliothèque; ils furent révoqués et jetés en prison. Carra monta sur l'échafaud. Quant à Champfort, il fut remis quelque temps en liberté; on voulut l'arrêter une seconde fois, mais il s'était barricadé dans son cabinet de travail et, pendant qu'on essayait d'enfoncer la porte, il se tira un coup de pistolet dans la bouche et ne réussit qu'à se fracasser le nez et à s'enfoncer l'œil droit. Il saisit alors un rasoir et essaye de se couper la gorge sans y parvenir; il se porta plusieurs coups au cœur et se coupe les nerfs des jarrets; les soldats entrèrent en ce

1. *Les Révolutions de Paris*, n° 96, p. 260.

moment et le trouvèrent baignant dans son sang; il eut encore la force, pendant qu'on le pansait, de dicter aux officiers municipaux les lignes suivantes :

« J'ai voulu mourir en homme libre plutôt que d'être reconduit en esclave dans une maison d'arrêt; je déclare que si, par violence, on essayait de m'y conduire dans l'état où je suis, il me reste assez de force pour achever ce que j'ai commencé. Je suis un homme libre, jamais on ne me fera rentrer vivant dans une prison. »

On le laissa dans sa maison sous bonne surveillance, et ce charmant esprit mourut quelques jours après, 13 avril 1794, dans d'horribles douleurs.

Les conservateurs furent arrêtés en même temps que les directeurs; Van Praët parvint à s'échapper et trouva un refuge chez son ami, le libraire Barias. Barthélemy, l'auteur du *Voyage du jeune Anacharsis,* et son neveu furent enfermés aux Madelonnettes, puis remis en liberté; le ministre de l'intérieur, Paré, proposa, par la lettre que nous avons plus haut reproduite, la place de bibliothécaire que celui-ci refusa, se contentant de reprendre sa place en même temps que les autres employés qui furent replacés à leur poste en 1795.

Comme on le voit, la Révolution, qui bouleversa toutes les anciennes institutions de la monarchie, fut loin d'être préjudiciable à la Bibliothèque nationale, qu'elle fit au contraire entrer dans une ère extraordinaire de prospérité, enrichissant ses collections des dépouilles de toutes les bibliothèques du royaume, augmentant son budget, assurant ses acquisitions par la création du *dépôt,* et enfin en ouvrant ses portes au public qui, depuis, vient tous les jours, représenté par les savants, les chercheurs et les travailleurs, puiser là cette « moelle des lions » dont parle le poète et qui rend une nation forte et invincible, forte par le cœur, invincible par l'intelligence, servie par cet unique trésor avec lequel seule la bibliothèque Vaticane peut lutter sans pouvoir l'égaler ni l'atteindre.

JEAN-BERNARD.





CHRONIQUE DU LIVRE

RENSEIGNEMENTS ET MISCELLANÉES.

LIVRES AUX ENCHÈRES. — Nous n'avons ce mois-ci qu'une vente vraiment importante à signaler : celle de la bibliothèque du feu comte de la Béraudière. Elle a eu lieu les 18 et 19 mai par les soins de M. Porquet. En voici les numéros les plus intéressants :

Almanach de Versailles, années 1777, 1782 et 1784, Versailles, chez Blaizot, s. d., 3 vol. in-18 exempl. aux armes de Louis XVI : 105 fr.; — Androuet du Cerceau : *le premier et le second volume des plus excellens bastimens de France,* Paris, 1576-1579, 2 vol. in-f° : 455 fr.; — *Les Après Soupers de la société,* Paris, chez l'auteur, 1783, 6 vol. in-24 : 260 fr.; — Boileau : *Œuvres,* La Haye, Isaac Vaillant, 1722, 4 vol. in-12, vign. de Picart, rel. de Derôme : 120 fr.; — Brantôme : *Œuvres,* La Haye, 1740, 15 vol. in-12 : 260 fr.; — Brunet : *Manuel du libraire*, dernière édition avec le supplément : 275 fr.; — Demoustier : *Lettres à Émilie,* Paris, Renouard, 1809, fig. ajoutées : eaux-fortes avant et avec la lettre ; rel. de Thibaron-Joly : 505 fr.; — *Description générale et particulière de la France*, Paris, Ph. D. Pierres, 1781-1796, 12 vol. in-f°, exempl. avec les épreuves avant toute lettre : 1,040 fr.; *Étrennes du jour de l'an,* Paris. Le Vacher, 1790 ; curieuse reliure en satin blanc : 122 fr.; — Fénelon : *les Aventures de Télémaque,* Amsterdam. Wetstein et Smith, 1734, in-4°; exempl. tiré de format in-f° portant sur le dos et sur les plats les armes du président Bernard de Rieux; rel. de Padeloup : 1,010 fr.; — Pierre Germain : *Éléments d'orfèvrerie,* Paris, l'auteur, 1748, 2 parties en 1 vol. in-4° : 675 fr. ; — La Borde : *Chansons,* Paris, de Lormel, 1773, 4 vol. gr. in-8° demi-rel., exempl. non rogné : 1,300 fr.; — *Le Parc au cerf,* Paris, l'an II de la liberté, 1790, exempl. broché : 31 fr.; — *Les Règles du jeu de Reversy,* Dijon, chez l'imprimeur du Roy, 1723. in-12, exempl. aux armes du prince de Condé : 110 fr.; — Lescarbot : *Histoire de la Nouvelle France,* Paris, Millot, 1609, pet. in-8°. exempl. incomplet d'une carte : 160 fr.; — *Livre d'écrans et de paravents* dessinés par François Boucher, gravés par Le Prince et Huquier ; — *Livre de*

bordures d'écrans à la Chinoise, inventés et gravés par Huquier, ensemble 36 pl. en 1 vol. in-f° : 505 fr.; — Molière : *Œuvres* (p.-bl. par Ant. Joly avec la vie de Molière par La Serre), Paris, 1734, 6 vol. in-4° ; exempl. de premier tirage : 900 fr.; — Montesquieu : *le Temple de Gnide*, Paris, Le Mire, 1772, exempl. en papier de Hollande dans une reliure aux armes de Du Barry avec la devise : *Boutez en avant* : 390 fr.; — *Paraphrase en forme de prières sur les psaumes de David* ; s. l., 1741, in-8° riche rel. de Padeloup. Cette édition non citée a été imprimée pour l'usage particulier de Mme de Bruc ; l'exemplaire paraît être unique : 1.205 fr.; — Pinard : *Chronologie historique militaire*, Paris, Claude Hérissant, 1760-1778, 8 vol. in-4° : 760 fr.; — Recueil contenant 309 frises d'ornements, arabesques à divers usages, dessinées et gravées par Huquier, Paris, Huquier, s. d., 2 parties en 1 vol. in-f° : 520 fr.; — de Roussel : *Essais historiques sur les régiments*, Paris, Guillyn, 1765-1767, 10 vol. in-12 : 295 fr.

En même temps que se dispersaient les collections de M. de la Béraudière, le libraire Durel mettait en vente l'importante bibliothèque de M. Antoine de Latour, le poète délicat, le traducteur de Silvio Pellico, l'auteur des *Mémoires d'un bibliophile*. Nous avons remarqué dans cette bibliothèque les ouvrages suivants : *Instructions sur la version du Nouveau Testament*, Paris, Anisson, 1702, in-12, envoi autographe de Bossuet à Sauvin : 350 fr.; — *De Imitatione Christi libri IV*, Parisiis, Lemercier, 1751, in-18 ; exempl. ayant appartenu à J.-J. Rousseau : 780 fr. (Consulter sur cet exemplaire : *Mémoires d'un bibliophile*, lettre III.) *Cornelii Nepotis... excellentium imperatorum vitæ*, 1705, in-8°, exempl. de Mirabeau : 69 fr.; — *Collection des anciens poètes françoys*, Paris, Coustelier, 1723, 10 vol. in-8° : 67 fr.; — *Recueil des œuvres poétiques de J. Bertaut*, Paris, Breyel, 1605, in-8°, rel. de Lortic : 100 fr.; — *Œuvres choisies de Mme Deshoulières*, Paris, Didot, 1795, gr. in-18, rel. de Hardy ; don autographe signé d'Antoine d'Orléans : 299 fr.; — *La Henriade*, 1730, in-8°, exempl. portant un *ex dono* de Voltaire et trois pages de vers autographes intercalées dans le volume : 32 fr.; — Florian, *Fables*, Paris, Didot l'aîné, 1792, in-18 ; exempl. avec une pièce manuscrite aut. de l'auteur : 50 fr.; — Rouget de Lisle : *Essais en vers et en prose*, Paris, Didot l'aîné, 1796, in-12, envoi d'auteur : 11 fr.; — Chénier : *Charles IX, Henri VIII*, Paris, Laran, an VII, pet. in-12 ; exempl. portant un envoi d'auteur à Daunou, et annoté par V. Sardou : 50 fr.; — Voltaire : *Éléments de la philosophie de Newton*, Londres, 1738 ; in-8° ; envoi d'auteur à l'abbé de Sade ; exempl. de la bibl. de la duchesse de Montpensier : 79 fr.; — Legouvé : *le Mérite des femmes*, Didot, an IX, in-12, fig., envoi aut.: 13 fr.; — *La Muse française*, Paris, Tardieu, 1823, 2 vol. in-8°, 1re éd. Cet ouvrage contient des pièces de V. Hugo. Il a été acheté 51 fr. par M. Paul Meurice ; — Victor Hugo : *les Destins de la Vendée*, ode, Paris, 1819 ; — *Le Télégraphe*, satire, Paris, 1819 ; — *Ode sur la naissance de S. A. R. Mgr le duc de Bordeaux*, 2e éd.; ensemble 1 vol. in-8°, envoi d'auteur signé : 506 fr.; — V. Hugo : *les Voix intérieures*, Paris, Renduel, 1837, éd. orig., envoi d'auteur : 60 fr.; — V. Hugo : *le Retour de l'Empereur*, Paris, Delloye, 1840, éd. orig. envoi d'auteur, pièce de vers aut. ajoutée : 49 fr.; — de Lamartine : *Méditations poétiques*, Paris, 1820, éd. orig. 65 fr. ; — *Harmonies poé-*

tiques et religieuses, Paris, Gosselin, 1830, éd. orig. envoi d'auteur : 78 fr.; — *Jocelyn,* Paris, Gosselin et Furne, 1836, 2 vol. in-8°, éd. orig.; belle lettre d'envoi aut. à M. de Latour : 52 fr.; — A. de Vigny : *Eloa,* Paris, Boulland, 1824, in-8°, éd. orig. : 32 fr.; — *Poèmes antiques et modernes,* Paris, Urb. Canel, 1826, éd. orig. : 40 fr.; — Sainte-Beuve : *Vie, poésies et pensées de J. Delorme,* Paris, Poulet-Malassis, 1861 ; — *Les Consolations ; Pensées d'août ; — Notes et Sonnets. — Un dernier rêve,* Paris, M. Lévy, 1863, exempl. avec pièces autog. de Sainte-Beuve et de M. de Latour ajoutées : 52 fr.; — Dovalle : *le Sylphe,* Paris, Ladvocat, 1830, éd. orig. : 50 fr.; — Brizeux : *Marie,* Paris, Auffray et Urb. Canel, 1832, in-18, envoi d'auteur : 27 fr.; — Alex. Dumas : *Péchés de jeunesse,* Paris, Tellens et Dufour, 1847, in-8°, envoi d'auteur : 29 fr.; — *Les Poésies de Th. de Banville,* 1841-1854, Paris, Poulet-Malassis, 1857, in-12, pièce de vers aut. de M. de Banville à M. de Latour : 43 fr.; — Th. de Banville : *le Parnasse contemporain,* 1869, Paris, Lemerre, s. d., éd. orig. avec envoi autog. en vers : 30 fr.; — A. Chénier : *Œuvres complètes,* Paris, Baudoin frères, Foulon et Cie, 1819, in-8°, éd. orig : 39 fr.; — *Chants et chansons populaires de la France,* Paris, Delloye, 1843-44, 3 vol. gr. in-8°, fig. exempl. de premier tirage avec les couvertures : 319 fr.; — C. Delavigne : *Marino Faliero,* Paris, Ladvocat, 1829, éd. orig. avec un envoi aut. de l'auteur à Mlle d'Orléans, et au-dessous : « Souvenirs d heureux jours : Ant. d'Orléans » : 30 fr.; — V. Hugo : *Marion Delorme,* Paris, Renduel, 1831, éd. orig., envoi d'auteur à M. Ch. Méril : 426 fr.; — V. Hugo : *les Burgraves,* Paris, Michaud, 1843, éd. orig.; envoi d'auteur au comte Philippe de Ségur : 35 fr.; — de Vigny : *le More de Venise,* Paris, Levavasseur et Urb. Canel, 1830, in-8°, envoi d'auteur à Alex. Dumas ; 30 fr.; — de Vigny : *Théâtre complet,* Paris, Charpentier, 1840, in-12, envoi aut. à l'impératrice Eugénie ; exempl. aux armes de l'impératrice : 51 fr.; — A. de Musset : *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée,* Paris, Charpentier, 1848, in-12, éd., orig. exempl. avec envoi aut. à Mme Tattet : 60 fr.; — *Las Papillotos de Jasmin,* coiffeur, 1825-1835, Agen, Noubel ; envoi aut. en vers à M. de Latour : 37 fr.; — Eugénie de Guérin : *Reliquiæ,* Caen, Hardel, 1855, exempl. sur papier de Hollande : 119 fr.; — Louis Bertrand : *Gaspard de la nuit,* Angers et Paris, Labitte, 1842, gr. in-8°. Exempl. de l'édition orig. auquel on a ajouté le billet de sortie de l'auteur à l'hôpital Saint-Antoine et un sonnet aut. à la reine Marie-Amélie : 245 fr.; — Ch. Nodier : *Journal de l'expédition des portes de fer,* Paris, Imp. royale, 1844, gr. in-8° ; envoi aut. : 599 fr.; — de Latour : *Mémoires d'un bibliophile,* Paris, Dentu, 1861, in-12, exempl. sur papier jaune : 31 fr.

— La place nous fait défaut pour parler, comme nous l'aurions voulu, des ventes des bibliothèques de MM. Lenormant et Ruggieri. Nous conseillons aux bibliophiles de garder ces deux catalogues. Ils y trouveront, dans le premier, une excellente notice sur l'érudit que nous avons perdu, et, dans le second, une précieuse bibliographie des ouvrages relatifs aux différents cérémonials.

Autographes. — Indépendamment de sa bibliothèque, M. Antoine de Latour possédait une assez belle collection d'autographes qui s'est vendue à des prix véritablement dérisoires.

Voici quelques-unes des adjudications :

Une importante lettre d'Arago, 7 fr. 50.

Une missive d'Augereau, où il annonce que dès qu'il fera beau il marchera contre le fameux O'Donnell, 4 francs. Une lettre de Balzac, 16 francs. Une de Béranger à Sainte-Beuve, dans laquelle il lui dit : « Je viens d'écrire à Hugo. S'il vous montre ma lettre, vous verrez jusqu'où va ma franchise. » 19 francs! Une page entière du compositeur Berlioz, 2 francs. Deux lettres de Joseph Bonaparte, roi de Naples, adjugées la première 2 francs et la seconde 1 franc. Une missive de Charles X, 1 franc.

Une charmante épître de Chateaubriand, 3 francs. Neuf pages in-folio d'Alexandre Dumas, 10 francs. Quatre lettres de Victor Hugo n'ont pas été appréciées à leur réelle valeur. La première, où le grand poète félicitait M. Antoine de Latour de ses beaux vers, n'a été payée que 8 francs ; la seconde, adressée au même, a été vendue 10 francs ; la troisième, très longue lettre de trois pages, 46 francs, et enfin la quatrième, qui était une très intéressante lettre où Victor Hugo mandait à M. de Latour qu'il avait fui Paris au moment de l'anniversaire de juillet : « J'aime mieux le spectacle de la mer que le spectacle des Chambres et je trouve les vagues de l'Océan plus belles que les vagues des événements, » a été adjugée 57 francs.

A 4 francs, on s'est rendu acquéreur d'une lettre d'Isabelle, reine d'Espagne.

On a payé 7 francs une importante pièce historique de Kléber, adressée au général Reynier, datée du Caire, 4 brumaire, an VII.

Une missive de La Fayette, adressée à Guizot, a été vendue 4 fr. 50 !

De très curieuses lettres de Lamartine n'ont trouvé acheteur qu'à 5, 7 et 10 francs.

Six pages de Ferdinand de Lesseps ont été payées 20 francs, un peu plus de 3 fr. 25 la page! Une lettre de Manuel, 1 fr. ; de Meyerbeer, 4 fr. ; de Millevoye, 1 fr. ; de Mirabeau, 10 fr. ; de Gustave Nadaud, 4 fr. ; de Napoléon Ier, 5 fr. ; trois pages de Napoléon III, 10 fr. ; une missive de Parny, 4 fr. ; de Silvio Pellico, 4 fr. ; deux lettres de Piron, la première, 9 fr., la seconde 1 fr. ; de Rachel, 10 fr. ; de Rouget de Lisle, 36 fr. ; de Tourgueneff, 20 fr. ; de Victoria, reine d'Angleterre, 14 fr. ! deux intéressantes lettres d'Henri Rivière, adressées à M. Latour, vendues, la première 13 fr., la seconde 7 fr.

A la fin il a fallu rassembler des lettres pour trouver amateur. C'est ainsi qu'on a vendu 19 lettres d'académiciens, 5 francs. 11 lettres d'acteurs, 5 fr. 50 (voilà qui est flatteur pour les académiciens). 19 lettres d'auteurs dramatiques, 8 francs. 18 lettres de compositeurs de musique, 7 francs. 24 lettres de généraux célèbres, 7 francs. 44 lettres d'hommes politiques, 3 francs. 88 lettres de littérateurs, 5 francs.

Le total de la vente n'a produit que 2,607 francs.

Dans une autre vente, on a adjugé pour 50 francs un autographe de Xaintrailles, le compagnon d'armes de Jeanne Darc. La missive de l'adversaire de Talbot était sur papier vélin et datée du 28 septembre 1445.

Pour 200 francs, un amateur a pu avoir une curieuse lettre du célèbre baron de Trenck, adressée au prince Henri de Prusse, frère de Frédéric II. Cette lettre est d'une grande importance historique, car elle prouve que Trenck a été

l'ennemi de la Révolution et le correspondant de la Prusse, alors que les biographes avancent le contraire : « Mirabeau a trouvé son maître : il est flétri et « je l'ai humilié personnellement à Versailles... J'ai gagné l'approbation générale de la nation française et prouvé mon patriotisme prussien. »

Pour 150 francs, une lettre de saint Vincent de Paul, et à 270 francs une magnifique lettre de Washington.

Une lettre de Louis XIII au cardinal de Richelieu, datée de Paris, 13 mars 1628. Il a eu connaissance du jugement qu'il vient de rendre contre La Meilleraye (parent de Richelieu), mestre de camp : « Je ne puis que je ne loue le soin que vous prenés de la discipline de mon armée, n'espargnant pas mesme ceux qui vous appartiennent, et suys bien ayse de cet exemple. » Adjugée 125 francs.

Une lettre de Mme de Sévigné, adressée au marquis de La Garde, a trouvé acquéreur à 300 francs.

ÉTRANGER

— **Angleterre.** — *Vente de la bibliothèque de Osterley-Park.* — Le grand événement du mois a été la vente aux enchères de la magnifique bibliothèque de Osterley-Park. Elle s'est faite du 6 au 15 mai, et a produit plus de 325,000 francs.

Cette collection, une des plus belles de l'Angleterre, comprenait nombre d'ouvrages rares et, parmi ceux-ci, pas moins de dix ouvrages sortant des presses de Caxton.

Parmi les ouvrages qui ont atteint les prix les plus élevés, nous citerons : *Le Fèvre (Raoul), Recuyell of the historyes of Troye*, traduit par W. Caxton, caract. goth. magnifique in-fol. en parfait état de conservation, relié en maroquin. Ce livre passe pour être le premier qui ait été imprimé en langue anglaise. On n'en connaît que trois exemplaires complets ; celui du duc de Devonshire a été payé 26,500 francs. M. Quaritch, auquel il a été adjugé, l'a payé 45,500 francs. En 1756, ce même Caxton n'avait produit que 250 francs.

La Romance du roi Arthur, in-folio. Caxton, 1485, seul exemplaire complet existant, a été vendu plus cher encore : 48,750 francs.

Voici quelques autres prix atteints :

Caxton, Chronycles of Englande, caract. goth., petit in-fol., 1482 (défectueux), 1,000 francs.

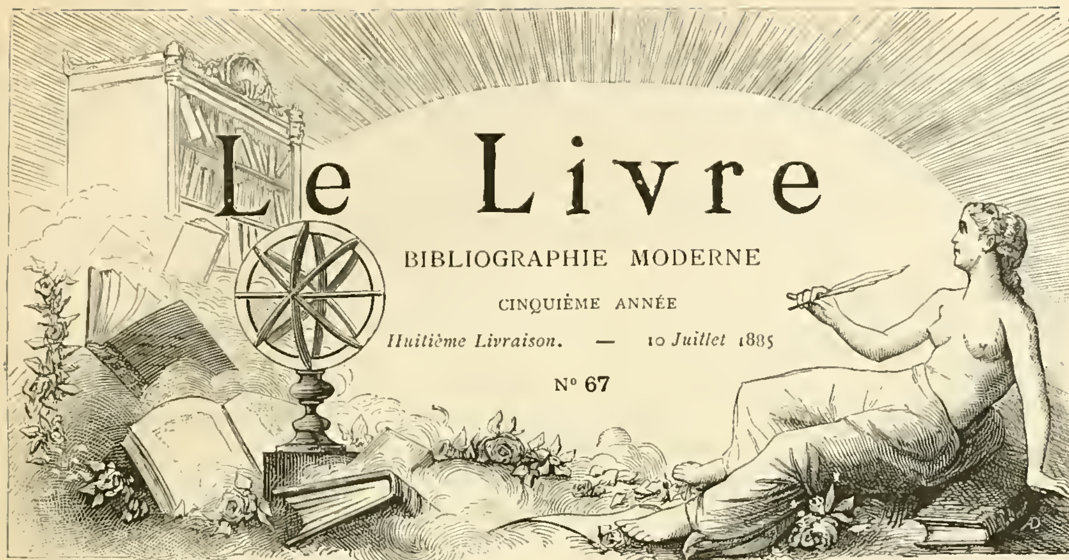
Ciceron Tullyces, de Senectute, traduit par Caxton, in-fol., 1481, 8,750 fr.

Gower, Confessio Amantis (Caxton, 1493), 20,250 francs.

Vyrgyle, Boke of Eneydos (Caxton, 1490), 5,875 francs.

Mirrors of the world, première édition, petit in-fol. (Caxton, 1481), 4,870 francs.

Ovide, la bible des poètes métamorphose, trad. par Colard Mansion, Paris, Vérard, 1493. — Imprimé sur papier vélin en caract. goth., avec 14 superbes miniatures, 643 lettres initiales et ornées et 205 peintures ; adjugé pour 12,750 francs à M. Quaritch.



L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE.

SOMMAIRE GÉNÉRAL

LES PUBLICATIONS DE LUXE MODERNES

La multiplicité des livres et la Babel des styles. — L'édition nationale de Victor Hugo. — La récapitulation littéraire du siècle. — Les bibliothèques modernes de luxe. — M. A. Quantin et ses Chefs-d'œuvre contemporains. — Monsieur de Camors *et* le Père Goriot. — *La Librairie des Bibliophiles et ses publications récentes.* — Une Page d'amour *et* Servitude et Grandeur militaires. — *Une publication des* Amis des livres, *chez M. Conquet.* — Le Violon de faïence, *de Champfleury, et* Fromont jeune, *de Daudet. — L'illustrateur Bayard.*

Paris, 8 juillet 1885.



Mon Dieu! protégez-nous, car il pleut des volumes! Ils arrivent en masses serrées, issant de toutes parts, œilladant à la vitrine des libraires, quêtant un regard, un sourire satisfait; nous suivant au logis, encombrant nos tables, nos sièges, nos étagères, parés à qui mieux mieux des attraits de la nouveauté, de la fraîcheur de l'inédit, du fard artistique de la réimpression et des grâces du renouveau. On croirait que les mots de l'Ecclésiaste ont été écrits d'aujourd'hui, tant ils apparaissent lumineusement prophétiques : *faciendi plures libros nullus est finis, frequens que meditatio carnis afflictio est.*

Jamais on n'a confié aux presses plus d'essence d'humanité et moins d'esprit littéraire; jamais on n'a improvisé avec plus d'insouciance ce qu'on nommait jadis respectueusement un volume. Les moindres grimauds entrent dans la danse des caractères typographiques. Les gens du sire quart de monde se mêlent de trousser un ouvrage; de tous côtés on recueille les plus minces déjections pseudo-littéraires de certain journalisme sous le format de l'in-18 ou de l'in-8°; la librairie enfin est devenue une Babel des styles innomés où l'esprit public a peine à se reconnaître.

Chaque semaine voit paraître plus de cent

romans qui se dispersent Dieu sait où; les éditeurs même se multiplient, avides de prose hâtive à distribuer sous couverture engageante. Il ne s'agit plus de belles-lettres, il s'agit de métier, et, dans le monde des écrivains, on argumente de préférence sur le taux proportionnel des éditions et sur le revenu à tirer de tel genre spécial opposé à tel autre.

La critique ne saurait exister dans cette foire aux livres ; elle ne voit plus, elle n'entend plus : son règne est passé; l'écœurement lui monte aux lèvres, le flot débordant a violé son temple; elle fait place aux hommes-sandwich, à la réclame grossière, aux boniments, elle ne peut que se réfugier dans la littérature rétrospective, elle abandonne, sans plus lutter, à la foule des nouveaux venus, le grand et le petit trottoir.

*
* *

L'heureux lecteur qui vit doucement dans sa bibliothèque, donnant aux livres qu'il aime un regard bienveillant, lisant et relisant ses pages favorites, accueillant de temps à autre, sur une bonne lettre de crédit ou une sérieuse présentation, quelque nouvel auteur dans sa thébaïde, ne saura jamais à quel degré la lassitude et le découragement peuvent envahir le journaliste bibliographe amoureux des lettres, forcé d'accueillir et de passer en revue tous les produits de la librairie française qui, sans répit, franchissent sa porte. On dirait d'une déroute : chefs, soldats et maraudeurs arrivent sans ordre. Les piètres fantassins du roman coudoient les archers d'Apollon; les graves historiens se mêlent aux conteurs graveleux, les monographies d'art bousculent les mélanges littéraires; il faut classer tout cela avec un soupir d'accablement, parcourir, parcourir sans cesse, ne jamais s'attarder, rester le Juif errant de la critique hâtive, tout en songeant au bonheur inapprécié de ceux qui peuvent encore flâner dans notre grand domaine littéraire, séjournant là où il leur convient, mettant de la rêverie entre les lignes des ouvrages qu'ils dégustent peu à peu, sans souci de l'heure brève. Incomparablement fortunés sont-ils, ces bibliophiles qui ont fait graver en lettres d'or sur leur ex libris le *fallitur hora legendo.*

C'est pour avoir cédé à cette tant douce flânerie que me voici, pauvre victime du *Livre* et des livres, très en retard vis-à-vis de ceux qui daignent m'accorder audience et me pardonner d'être un irrégulier; je parlerai donc aujourd'hui de quelques beaux et bons livres, honnêtement imprimés sur solides papiers, à la forme enrichis d'eaux-fortes et de vignettes, munis de tous les sacrements de la Bibliophilie.

L'Édition nationale complète des œuvres de Victor Hugo, publiée par MM. Richard et J. Lemonnier et annoncée à grand fracas depuis de longs mois, a épuisé les boniments ordinaires et extraordinaires du journalisme ; toutes les plumes complaisantes et toutes les plumes à vendre ont versé l'encre polychrome des éloges sur ce monument élevé à l'homme du siècle. Nous avons voulu, avant de parler de cette publication si hautement vantée, attendre que plusieurs livraisons aient vu le jour et juger de l'élégance et des formes de cet « Édifice national » qui sera composé de plus de 40 volumes in-4° carré, comprenant quatre portraits à l'eau-forte et au burin, 250 grandes eaux-fortes hors texte et 2,500 vignettes en taille-douce imprimées à mi-page dans le texte, puis enfin, de très nombreux ornements typographiques spécialement gravés pour ce Panthéon artistique.

Huit livraisons sont déjà en vente; après les avoir vues avec soin, je constate, non sans regret, qu'après tant de tam-tam et de grosse caisse, il me faut avouer que la publication se présente comme déplorablement manquée, tant au point de vue du bon goût et du sens artistique qu'à celui du papier et de l'ensemble. Une œuvre qui coûtera plus de quatre mille francs aux souscripteurs sur Japon et environ trois cents écus aux modestes acheteurs sur vélin ordinaire, méritait plus d'originalité et plus de splendeur à coup sûr.

Jusqu'ici l'illustration se traîne dans le poncif et la vulgarité; les en-têtes de chapitre, bien que tirés en taille-douce, sont gris, sans valeur, d'une conception lourde et commune, d'une exécution absolument défectueuse. On jurerait de mauvais zincs, imprimés sans mise en train; il n'y a là ni reliefs ni accents, rien qui dénote l'eau-forte ni le burin. Ce sont des cartouches d'art décoratif sortis des vieux cartons et qui n'expriment point le moderne dans sa force et sa réelle valeur. A cette œuvre dite nationale, il fallait des artistes nationaux, depuis Meissonier jusqu'à Detaille, depuis Baudry jusqu'à Chaplin : toute la palette française, comme on dit, toute la lyre, devait se trouver au rendez-vous des éditeurs; il fallait ne point ménager l'or pour ne point épargner les talents; ce monument ne pouvait être rapetissé; il l'est, hélas! dans le médiocre et dans le laid. La montagne vient d'accoucher d'une horrible souris grise.

Les eaux-fortes hors texte, sans harmonie entre elles, dénotant un plan arrêté, ne sortent point des vignettes courantes; quelques-unes même ont choquantes de dessin et d'inhabileté de gravure. Encore, les éditeurs n'ont-ils abordé jusqu'ici que les *Odes et Ballades* et les *Orientales*, œuvres de rêve et de quintessence poétique,

merveilleux canevas d'illustration fait pour tenter le génie. Lorsque viendront drames et romans, *Cromwell*, *l'Homme qui rit* et *les Travailleurs de la mer*, *William Shakespeare* et *le Rhin*, il est permis de se demander avec inquiétude ce qu'ils pourront mettre en lumière et si la lassitude n'aura pas peu à peu invinciblement saisi les souscripteurs d'ici là. Je n'apporte ici aucune animosité vis-à-vis des entrepreneurs de cette publication considérable; je ne puis que peindre en franchise l'expression de ma désillusion, partagée par la majorité des bibliophiles parisiens, et, lorsque je lis, en tête du prospectus, l'espérance manifestée par les éditeurs de présenter aux grandes assises de l'Exposition universelle de 1889 un incomparable monument du génie artistique et industriel français au XIXe siècle, je demeure sceptique et pense, en conscience, que mon pays peut produire de meilleures choses avec moins de vanité d'appel à la badauderie et sous un plus petit format.

***

Nous voici parvenus sur la fin du siècle, aussi l'on sent déjà le besoin de la récapitulation; un tri se fait dans l'esprit public pour toutes les gloires littéraires des deux dernières générations, et depuis plus d'un an la librairie de luxe en fournit un signe certain, en donnant aux principaux auteurs du temps la consécration de somptueuses éditions plus ou moins définitives, soigneusement illustrées et d'un prix relativement élevé. — MM. Quantin, Jouaust et Conquet ont mis en coupe réglée la littérature du XIXe siècle, à cette différence que le premier a su fonder, par droit de traités habilement acquis, une véritable bibliothèque française des chefs-d'œuvre du siècle, où tous les grands écrivains, du romantisme à nos jours, se trouvent représentés. Cette remarquable collection romancière inaugurée par *Madame Bovary*, dont nous avons parlé au début de cette année, compte aujourd'hui deux œuvres nouvelles, *Monsieur de Camors*, d'Octave Feuillet, et l'impérissable chef-d'œuvre de Balzac, *le Père Goriot*.

La Bibliothèque de luxe de M. Quantin contiendra, en cinquante volumes, l'élite des romans du temps: Balzac, de Vigny, Mérimée, Alexandre Dumas père et fils, Charles de Bernard, Théophile Gautier, Flaubert, Feydeau, de Goncourt, Victor Hugo, Alphonse Karr, Murger, Nodier, Alfred de Musset, George Sand, Souvestre, Méry, Claretie, Daudet, Zola y paraîtront tour à tour; puis, si le succès encourage cette entreprise considérable, Lamartine, Stendhal, les grands et moyens oubliés seront admis dans cette collection, qui ne saurait guère être terminée qu'à l'aurore du XXe siècle, alors que l'on résumera d'un coup d'œil admiratif les gloires incomparables en tous genres qu'a produites le XIXe.

Le format adopté par M. Quantin est un bel in-8° carré, de papier vélin blanc, spécialement fabriqué par les usines françaises du Marais, d'un joli grain, bien encollé, fait pour défier le temps. Le caractère d'impression est du plus pur Didot, d'un bel œil, qui ne fatigue point la vue; l'illustration ne comprend pas moins de dix ou douze eaux-fortes par volume, et le prix général est de 25 francs l'exemplaire. C'est là réellement une innovation dans la librairie de luxe, aussi tous ceux qui peuvent calculer le prix de revient de ces sortes d'ouvrages demeureront étonnés d'un prix relativement si minime, qui mériterait de faire sensation dans le monde de l'impression.

Pour les bibliophiles *di primo cartello*, il a été tiré, à cent exemplaires numérotés, une édition spéciale, réimposée sur grand papier jésus du Japon, avec une double suite d'épreuves avant et avec lettre, au prix de 100 francs. Ce sont là des livres de toute beauté, qui peuvent, si on le désire, accueillir dans la splendeur de leurs marges tous les dessins originaux que certains amateurs du jour ont la fantaisie de demander parfois à des artistes en renom.

Examinons *Monsieur de Camors*, le maître roman d'Octave Feuillet, illustré ici pour la première fois. Onze scènes principales de l'ouvrage ont été interprétées par M. S. Rezchan, avec talent et un réel sentiment dramatique. — Cinq figurent dans la première partie du livre, six dans la seconde. L'artiste a mis dans ses compositions, sans rien emprunter aux disgracieux costumes du second Empire, ce je ne sais quoi de spécial qui entre dans l'atmosphère d'une époque et forme comme la couleur locale d'un règne; — ses personnages ont un type bien accusé, qui ne se dément pas dans la série des divers dessins; c'est ainsi que *Monsieur de Camors* évoque l'image d'un duc de Morny jeune, auquel l'auteur aurait songé, si l'on en croit certaines indiscrétions mondaines. Les gravures de Mme Rouveyre et de MM. Daumont et Duvivier ne sont peut-être pas aussi égales qu'on le voudrait, mais elles donnent l'expression exacte des compositions et sont redevables au burin et à la pointe sèche de leur allure calme et un peu froide.

Le seul petit reproche que je ferai à l'éditeur, c'est de s'être montré, de parti pris, un peu trop sévère pour l'ornementation typographique de son texte; *Monsieur de Camors* se divise en deux parties et en treize chapitres; j'aurais aimé à voir, en tête et à la fin de chacun d'eux, des fleurons et

des culs-de-lampe finement gravés sur bois, dans le genre des livres de 1845-1850 ; je sais bien que ce sont là des frais importants, et que, d'autre part, beaucoup d'amis des livres, et des plus judicieux, apprécient comme une suprême correction la sobriété qu'a laissé voir ici M. Quantin ; mais je n'en persiste pas moins dans ma manière de sentir un beau volume ; je le veux vivant et gai, relevé de vignettes le plus possible, considérablement fourni d'arabesques. Il y a en moi un ennemi irréconciliable des grands blancs, où l'œil s'abime comme en un désert ; je réclame une caravane typographiée, si minime ou lointaine soit-elle. Il manque une oasis dans l'aridité polaire de la page.

***

Le Père Goriot, le dernier ouvrage paru de cette collection de chefs-d'œuvre, ne réclame rien de ce genre ; le texte se suit d'un bout à l'autre sans arrêt, et il faut tout le génie de Balzac pour que le lecteur, enlevé par la magie de l'écrivain, ne songe point à s'en apercevoir. M. Quantin a fait de ce livre un ouvrage impeccable ; je suis ravi de le constater, et je voudrais que tous les bibliophiles de France et de l'étranger fissent à cette édition le succès qu'elle mérite. On sait toute la discrétion apportée dans cette revue, lorsqu'il s'est agi de faire l'éloge des ouvrages publiés par notre éditeur ; cette discrétion a été poussée parfois jusqu'au mutisme, ou tout au moins jusqu'à l'annonce banale et sans commentaires ; je ne serai donc assurément pas susceptible de montrer ici plus d'amitié que de sincérité en parlant de la perfection de cette édition du *Père Goriot*, et en particulier des compositions hors ligne d'un jeune artiste de grand avenir, M. A. Lynch.

***

Le Père Goriot ne compte que dix eaux-fortes gravées par Abot, d'après les tableaux de M. Lynch, car ce sont dix peintures très étudiées qui ont été confiées à la gravure, dix scènes posées, vues, senties qui restent en harmonie avec le roman : « La table d'hôte de la Maman Vauquer » est particulièrement bien traitée ; chaque personnage y est à sa place, chaque physionomie cherchée et heureusement trouvée. Les types de Vautrin, ce géant shakespearien, de l'élégant Rastignac et du brave papa Goriot sont vivants sous le crayon de M. Lynch. La dernière composition, « la mort de Goriot », est saisissante dans sa grandiose simplicité. Le jeune peintre a restitué avec une exactitude extrême le caractère, l'architecture mobilière, les modes, l'esprit même de cette période de la Restauration, où Balzac s'est plu à mettre son drame en action. Rien ne choque l'œil, aucun détail n'est oublié ; on jurerait voir l'œuvre d'un contemporain grandement préoccupé de réalisme. M. Abot, dans la gravure de ces dix planches, a fait preuve d'une grande habileté ; il a rendu avec une belle conscience les ingénieuses compositions du jeune illustrateur ; peut-être demeure-t-il néanmoins un peu trop maître de lui dans le maniement de la pointe : c'est un méticuleux qui a peur des audaces du burin et des morsures trop franches de l'eau-forte ; c'est pourquoi, de volonté, il reste dans les tonalités grises et les petites tailles léchées ; c'est presque un aciériste comme on les comprenait en 1850 ; mais ici cette correction de gravure n'est pas un défaut condamnable, elle entre en communion avec l'époque et la nature des sujets reproduits, et je ne pourrais que complimenter M. Abot du soin tout particulier qu'il a apporté dans l'interprétation de ces aimables chefs-d'œuvre de composition.

Il faut souhaiter aussi que M. Quantin nous offre de nombreux ouvrages aussi parfaits que ce *Père Goriot ;* il a devant lui le champ littéraire le plus vaste et le plus pittoresque à exploiter. Avec Dumas, avec Flaubert, Mme Sand, Sandeau, Gautier, Souvestre et de Vigny, il possède en main les canevas les plus riches et les plus fantaisistes pour y broder de mirifiques illustrations ; mais je ne saurais trop lui conseiller de ne pas s'en tenir uniquement au procédé de l'eau-forte et des compositions hors texte ; je ne vois pas bien *les Trois Mousquetaires, la Reine Margot, Colomba, la Fée aux Miettes* et *Cinq-Mars* imagés de planches sur cuivre ; il faut du nouveau aux amateurs de cette fin de siècle ; qu'on nous ramène un peu à ces bois splendides qui se mariaient si bien au texte dans les beaux livres de Curmer et de Bourdin, justement recherchés aujourd'hui, et lors même que les artistes graveurs en relief feraient défaut, il restera toujours les procédés de zincographie qui progressent chaque jour et dont on peut tirer des effets exquis, tant dans le noir que dans le repérage en couleur. Au reste, point ne m'est besoin de pousser notre éditeur ami dans la voie de l'actualité, du progrès et des routines brisées ; il est de ceux qui marchent de l'avant avec ardeur et il a fourni assez de preuves de sa prodigieuse activité et de son intelligence de créateur et d'innovateur, pour que les amoureux du livre soient assurés de toujours trouver son nom lorsqu'il y aura un beau volume franchement artistique et de forme nouvelle à admirer.

***

MM. Jouaust et Sigaux, eux aussi, ont voulu enrichir la *Librairie des Bibliophiles* d'une *Bibliothèque artistique moderne*, d'un format plus petit et d'un prix plus élevé. Déjà ils ont publié les *Contes d'Alphonse Daudet, le Roi des montagnes* d'Edmond About, *le Capitaine Fracasse* et *Une page d'amour* d'Émile Zola. Nous avons déjà parlé de ces diverses publications de grand luxe, qui ont un tirage sur vélin de Hollande à la forme, avec exemplaires sur papier de chine et sur Whatman, et qui possèdent une édition de luxe sur grand papier à très petit nombre. Je m'étendrai cependant sur les deux derniers ouvrages parus : *Une page d'amour* et *Servitude et Grandeur militaires*, d'Alfred de Vigny.

La belle œuvre psychologique de Zola est éditée en deux volumes in-8° écu (au prix de 45 francs), avec une préface de l'auteur, dix dessins d'Édouard Dantan et un portrait gravés par Duvivier. Le texte est d'une belle typographie, d'un tirage un peu gris et pas assez suivi de couleur, ce qui est le défaut général des livres de l'imprimerie Jouaust; le caractère adopté, très sympathique à l'œil, fort et d'un type original est bien mis en pages et laisse une marge suffisante; le papier est irréprochable; l'aspect extérieur du volume est tout à fait séduisant. Si l'on pouvait autrefois élever quelques réserves au sujet des gravures faites pour les *Contes de Daudet* et *le Capitaine Fracasse*, il faut ici louer en toute sincérité la très intéressante suite d'illustrations que le peintre Dantan a mises au jour, après lecture d'*Une page d'amour*.

Ce roman, simple jusqu'à la monotonie et d'une modernité si accusée, n'était point aisé à illustrer; il avait contre lui le costume moderne et aussi le manque de pittoresque dans le décor et dans le dramatique. Or rien ne m'apparaît aussi difficile à rendre vivant, pour un dessinateur qui n'a pour moyen d'interprétation que le noir et le blanc. M. Dantan qui, avec M. Dagnau-Bouveret, est un des peintres qui sentent le mieux le côté intime des intérieurs modernes, a tiré d'*Une page d'amour* tout le parti qu'un Yan d'Argent eût pu tirer d'un roman de cape et d'épée. Ses dix compositions, alors même qu'inégales, ont une expression de vérité, une perfection de dessin qui séduisent; toutes sont d'un art élevé. *L'Enfant malade*, qui ouvre la première partie du roman, la scène de l'*Évanouissement dans l'église* sont des tableaux de maître. Si d'autres dessins nous laissent plus froids, c'est que la gravure n'était pas de nature à en donner toute la saveur. Non pas que je veuille blâmer les eaux-fortes de M. Duvivier, qui sont fines, séduisantes et d'une exécution très finie, mais parce que je pense que dans un cadre aussi étroit que celui du livre, la gravure ne sera jamais d'une finesse assez enveloppante pour indiquer les demi-teintes qui viennent mourir dans les oppositions de lumière et d'ombre.

* * *

Le dernier ouvrage publié par MM. Jouaust et Sigaux dans leur *Bibliothèque moderne* est la *Servitude et Grandeur militaires*, d'Alfred de Vigny, que, par un singulier hasard, la Société des *Amis des Livres* vient également d'éditer pour ses membres fondateurs et correspondants. Ces deux livres sont curieux à comparer. L'édition de la *Librairie des Bibliophiles* a pour illustrateur le peintre des chouans, Julien Le Blant; celle des *Amis des Livres*, imprimée sous la direction artistique de M. Henry Houssaye, est entièrement vignettée par le peintre militaire Henri Dupray. L'ouvrage des *Cinquante* est de format grand in-8°, entièrement tiré sur Japon et superbement imprimé en caractères Didot par Lahure. C'est, à mon sentiment, la plus belle publication de la Société, celle qui exprime une note d'art franchement caractéristique et dont l'ensemble est le mieux réussi. Les quelques exemplaires mis en vente valent aujourd'hui 220 francs, et cet ouvrage atteindra un prix beaucoup plus élevé. L'illustration se compose de onze dessins que Dupray a habilement distribués en planches hors texte et en-têtes de chapitre, tous gravés par Mordant. Dupray, qui est un lettré et un fanatique des légendes impériales, a enlevé ses compositions comme Charlet l'eût seul pu faire, non pas avec une correction absolue si l'on veut, mais avec une conviction et une ardeur guerrière qui valent infiniment mieux. Les gravures de Mordant sont brillantes, très *eau-fortées* et sans excès de burin ou de pointe sèche. Ce livre se développe dans une splendeur de haut goût et fait grand honneur à son directeur Henry Houssaye. Je ne fais ici que le saluer en passant et j'y reviendrai peut-être par la suite.

L'édition de M. Jouaust, sans présenter l'ampleur magistrale qu'ont donnée à leur œuvre d'élection les *Amis des Livres*, offre un intérêt absolu. Le conte de *Laurette* est illustré de deux dessins, ainsi que *la Veillée de Vincennes* et *la Canne de Jonc*, soit six compositions d'une grande originalité et qui doivent à la gravure de M. Champollion un relief surprenant. M. Le Blant, dans cette œuvre, a montré une grande simplicité; il n'a point cherché le dramatique tapageur et il a su trouver des scènes émues, toutes contenues dans l'expression parfois admirable de ses personnages. Il a mis moins de passion que Dupray et aussi plus de sentiment poétique. Au demeurant, les deux illustrations sont dignes d'être

réunies, et je sais quelques amis des livres qui joindront les deux suites dans leur exemplaire, sans oublier les deux portraits d'Alfred de Vigny, à ses débuts et sur la fin de sa vie, que M. Jouaust a eu l'heureuse inspiration de faire graver pour ses souscripteurs sur grand et petit papier.

*
* *

Un troisième éditeur d'œuvres modernes en éditions luxueuses se présente, c'est M. Conquet, dont j'ai eu ici souvent l'occasion de constater le bon goût et l'intelligence artistique, lors de ses précédentes publications. Cet éditeur n'a point fondé, à proprement parler, de collection ou plutôt de « Bibliothèque moderne. » Il se refuse à adopter un format uniforme, et ainsi il reste indépendant d'allures, sans gêner la constance de ses fidèles amateurs. Il pense, non sans raison, que chaque ouvrage appelle un genre d'illustrations à part, un type de caractères et par conséquent un format spécial, et ainsi va-t-il du petit au grand in-8°, de l'in-16 à l'in-18, sans souci des collectionneurs méthodiques. Ses derniers livres sont : une édition du *Violon de faïence*, de Champfleury, avec 36 eaux-fortes de Jules Adeline, dans le format in-8° écu carré, d'un tirage à 500 exemplaires numérotés (35 francs sur vélin du Marais), et le célèbre roman de Daudet : *Fromont jeune et Risler aîné*, illustré de douze grandes compositions hors texte d'Émile Bayard, gravées à l'eau-forte par F. Massard, publication en 2 volumes in-8° cavalier, tirés à 500, dont 350 exemplaires sur vélin à 50 francs.

L'avantage de M. Conquet est de publier ses livres à un prix élevé, en limitant son tirage pour un très petit nombre de bibliophiles; il peut ainsi, sans prétendre à de forts bénéfices, les épuiser rapidement, les suivre, les racheter au besoin, en un mot, veiller sur ses livres comme un libraire-amateur qui aime à ne pas abandonner ses enfants aux hasards de la foule.

Le Violon de faïence, de Champfleury, parut primitivement dans la *Presse* en 1861 et y obtint un succès relatif; il y a quelques années, Dentu en publia une édition illustrée de chromolithographies remarquables, qui fut vite enlevée par un public de délicats. La publication de M. Conquet vient donc bien à son heure et ne fait pas double emploi. Les eaux-fortes d'Adeline, dans le texte, sont d'une disposition et d'un effet très heureux et donnent à ce délicieux roman un cachet exquis et tout à fait nouveau. Ce sont des paysages, des natures mortes, des amoncellements de vieilles faïences de Rouen ou de Nevers, qui viennent sous l'inspiration de l'aquafortiste se contourner en débuts de pages ou former de charmants culs-de-lampe.

Livre charmant d'esprit, de format, d'impression, qui mérite une place d'honneur dans les bibliothèques d'archéologues.

*
* *

Quant à *Fromont jeune et Risler aîné*, le roman de Daudet, le plus lu et le moins contesté, M. Conquet en a fait un bijou d'impression et d'élégance. Je voudrais également pouvoir m'extasier sur les eaux-fortes d'après les dessins de M. Bayard; et je serai, cela est probable, taxé de barbare, après la déclaration que je vais faire. Elles séduiront, en effet, le plus grand nombre, mais j'avoue toute l'antipathie qu'elles m'inspirent. M. Émile Bayard est le plus poncif, le plus banal illustrateur que je connaisse; c'est un vignettiste mou, sans nerf et, ce qui est pire, sans défaut. C'est bien le dessinateur idéal de l'ancien *Journal pour tous;* déjà il marque une époque et *fait date;* son talent incolore a eu son heure et ne l'a jamais dépassée sur le cadran de la renommée; c'est l'homme de la mine de plomb : un *gris* par excellence, mais qui ne grisera jamais les contemplateurs de ses plats crayonnages. Son dessin sent le renfermé, le vieillot, le suranné, les mauvais clichés des œuvres morales de M. de Ségur. J'avoue que cela m'exaspère et je le dis sans façon; c'est à tel point que le graveur, M. Massard, qui cependant ne manque point de talent, après s'être évertué à donner à ses cuivres des reliefs d'eau-forte, n'est arrivé à produire que des apparences de bois très chipotés, selon la formule Bayard et Cie. Cela nous rappelle un peu trop les honnêtes vignettes de la *Bibliothèque rose* et les fines images du *Plus beau jour de la vie*. C'est un peu jeune... n'est-il pas vrai ?

Avoir gâché ainsi les types de Delobelle, de la petite Désirée, du père Planus, c'est réellement dommage! Je suis assuré qu'en son for intérieur, Daudet, qui n'est guère bibliophile cependant, mais qui est très artiste, sera de mon avis. M. Conquet s'est trompé dans le choix de son dessinateur; il a frappé à la porte d'un illustrateur pour livraisons populaires, mais non point pour livres d'amateurs éclairés et difficiles.

Heureusement qu'il prépare des *Contes à Ninon* qui lui permettront de prendre, avec M. Rudaux, une fameuse revanche!

Octave Uzanne.





— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

Le Sang bleu, par Hector Malot. Paris, G. Charpentier et Cie, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le quarante-troisième roman de M. Hector Malot porte ce titre bien significatif : *le Sang bleu*. On devine aussitôt une partie du sujet qu'il va traiter, ou tout au moins la partie principale de ce sujet, c'est-à-dire la question de la noblesse héréditaire, la mise aux prises de l'aristocratie et de la bourgeoisie, la lutte des préjugés féodaux et du progrès. C'est du *Sang bleu* qui coule dans les veines de la vieille marquise de Colbosc, et elle n'admet pas qu'on puisse introduire dans ce bleu réservé à l'aristocratie le moindre globule rouge ; aussi, pour elle, en dehors des nobles, ses égaux, il n'existe rien, ni argent, ni travail, ni intelligence. Mais il n'en est pas de même de sa fille, Hériberte de Colbosc, qui, lassée de sa solitude et de son célibat, voyant que personne de son rang ne veut l'épouser, accepte les millions et la main d'un honnête bourgeois du nom prosaïque de Guillaumanche, député et riche propriétaire, resté veuf avec une fille, le type du parfait honnête homme ; à défaut de titre et de sang bleu, il possède toutes les qualités de cœur et d'esprit nécessaires pour rendre une femme heureuse. A la grande stupéfaction, à la coléreuse jalousie de sa mère, Hériberte fait ce mariage, trouve le bonheur parfait dans cette union et aime, comme si elle était sa propre fille, Nicole, la fille de Guillaumanche. Ayant vainement tenté de semer la discorde dans ce ménage, la vieille marquise sait si bien manœuvrer que certain comte de la Sénevière, homme perdu de réputation, mais noble, courtise Hériberte malgré elle, assassine son mari, et, après avoir voulu épouser cette veuve, devenue veuve de son fait, se tue au moment où la fille de la victime est parvenue à découvrir que l'assassin, c'est lui.

Tel est, en quelques lignes, le sujet de ce roman, un des plus émouvants d'Hector Malot. Le personnage qui domine ce livre et le rend d'une émotion poignante, c'est Nicole, une délicieuse figure d'enfant, adorant son père et ne vivant plus, après la mort de Guillaumanche, que pour le venger. Ce caractère d'enfant est fort heureusement trouvé, d'une couleur douce et tendre, qui va droit au cœur et le remue de la manière la plus profonde. Rien n'est plus touchant que les différents passages où cette petite se trouve en scène, d'abord avec son père, lui racontant ses joies et ses peurs, le couvrant de son adoration d'enfant, une adoration de petite fille qui a des élans maternels, ensuite avec sa belle-mère. Tout le livre repose sur cette enfant et il lui devra son succès mérité, un succès de larmes et de battements de cœur.

Une Vie d'artiste, par Roger Ballu. Paris, Ludovic Baschet, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Correctement et simplement écrit, le livre intitulé par M. Roger Ballu *Une Vie d'artiste* est plutôt une sorte de rapide étude consacrée à la glorification de l'Art, un procès-verbal un peu sec et concentré des principaux points d'une existence d'artiste, qu'un roman dans la réelle acception du mot. Cela semble tenir à ce que tout ce qui a trait aux discussions artistiques, aux querelles d'art prend une très grande importance sous la plume alerte de l'écrivain, et que l'étude si capitale des personnages et de leur caractère paraît avoir été volontairement sacrifiée. Il en résulte un plaidoyer consciencieux en faveur de la question Art, mais un simple plaidoyer et nullement un roman. Nous trouvons, en effet, dans ce volume de fort longs passages consacrés aux chefs-d'œuvre du Louvre, aux qualités et aux défauts de la peinture ; mais nous ignorons totalement ce qui concerne la psychologie et la physiologie des héros, c'est-à-dire

les vrais points à mettre en lumière dans le roman. Les figures sont simplement indiquées d'un crayon léger, mais ne prennent pas le relief nécessaire sur le fond général. Cependant ce livre a un but, qui se dégage assez clairement, c'est de guerroyer contre les marchands de tableaux, qui accaparent les artistes, les exploitent et les jettent de côté comme un citron vide, quand ils en ont tiré tout ce qu'ils voulaient. A ce titre spécial, l'ouvrage de M. Roger Ballu lui attirera et lui méritera la reconnaissance de tous les artistes.

Mon petit Homme, par Émile Bonnetain. Bruxelles, Henry Kistemaeckers, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

C'est l'exacte et minutieuse histoire d'une liaison entre un employé de ministère et une fille entretenue par un vieux. On sent que tous les détails de ces amours sont peints avec une réelle conscience de faire vrai, et cependant l'auteur n'a pas cherché avec une insistance volontaire le plus épais de la bourbe humaine. Beaucoup de sincérité, de vécu, de senti dans cette étude, dont les brutalités répandues çà et là sont les indispensables piments et les compléments voulus du sujet choisi.

La pudique Albion. — *Les Nuits de Londres,* par Hector France. Charpentier et Cie, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Sous ce titre, l'auteur connu des *Va-nu-pieds de Londres* vient d'écrire une œuvre d'une sanglante énergie contre l'hypocrite Angleterre. Rarement nos *pudiques* voisins d'outre-Manche ont été flagellés d'une manière aussi vigoureuse et aussi juste. Bien que ce livre ne fasse que raconter certains épisodes de la vie anglaise, il prend des allures de pamphlet vengeur et fouaille impitoyablement la luxure, la dépravation et tous les autres vices qui pullulent à Londres. Ce sont d'amusantes et instructives histoires que celles qu'il intitule : *la Fillette qui a manqué le train ; Religious meeting ; Traite de blanches ; Miss Dalila* et tant d'autres, qui édifieront complètement les Français sur les mœurs secrètes et les plaies gangreneuses de la Cité. C'est une œuvre de véritable Français qu'a accomplie Hector France en dévoilant ces monstruosités, mais en même temps il a fait œuvre de littérateur et d'artiste, et, à tous les points de vue, son livre trouvera parmi nous le succès qu'il mérite.

Ce brigand d'Amour, par Joseph Gayda. Paris, Ed. Monnier et Cie, 1885. Un vol. in-8° cavalier illustré. — Prix : 5 francs.

Beaucoup d'esprit, de couleur et de lettres dans le curieux volume que M. Joseph Gayda intitule *Ce brigand d'Amour*, et que M. Louis Legrand a illustré d'affriolantes eaux-fortes. L'histoire du brave capitaine Plumard, qui ouvre la série d'historiettes contenues dans le livre, est une des plus amusantes et des plus brillamment troussées que nous ayons lues. Mais il faudrait citer également *Idylles, l'Armée de la Vertu, Pour leur apprendre... les deux Timides, Caprices, les Rouées, Remember*, etc., etc., pour ne pas nous trouver en reste avec l'auteur de ces nouvelles ciselées par un véritable écrivain, avec une bonne humeur, une gauloiserie de bon aloi et un brio étourdissant. On sent chez l'auteur de ces récits colorés la préoccupation de l'art et l'ardent désir de compter parmi ceux qui mettent avant tout le style et l'observation vraie. Le public et les lettrés feront également bon accueil à *Ce brigand d'Amour*.

La petite Dufresnoy, par Henri Demesse. Paris, Frinzine et Cie, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Une œuvre assez intéressante, mais que gâte une perpétuelle allure de mélodrame encore accentuée par des phrases courtes, hachées, jetées à la ligne. L'auteur procède continuellement par sauts et saccades, ce qui enlève de l'homogénéité à l'observation. Çà et là, au milieu des interjections et des exclamations qui emplissent le volume, on retrouve une page bien faite, une pensée habilement déduite ; c'est un livre très incomplet, dont le principal défaut est d'avoir été trop vite fait.

Les Récits de Jean Féru, par Guillaume Livet. Paris, Marpon et Flammarion, 1885. Un vol. grand in-16. — Prix : 5 francs.

Après nous avoir raconté dans un avant-propos fort joliment enlevé l'histoire héroïque du patriote martyr Jean Féru, un chevalier d'Assas de la campagne de 1870-1871, M. Guillaume Livet place sous son invocation une vingtaine de récits d'une vive allure, amoureusement colorés de rose, teintés de gris, soulignés de noir, dans lesquels il révèle son souple talent de conteur. Il y a de tout dans ces nouvelles : des ballades, des fantaisies, de fins crayonnages et des aquarelles charmantes ; l'observation s'y allie dans une juste mesure à l'imagination, de manière que jamais la fatigue ne vienne s'attaquer au lecteur. Les historiettes goguenardes et gauloises y font pendant aux études sentimentales ; mais ce qui domine, c'est la gaieté, une exubérance de fête parisienne sentant bon la jeunesse et fleurant doux l'amour.

Ouida. *Wanda*, roman anglais traduit avec l'autorisation de l'auteur, par Fr. Bernard. Paris, Hachette et Cie, 1885. 2 vol. in-18.

Les œuvres de la romancière anglaise qui signe Ouida sont fort discutées au delà du détroit, et quelque peu anathématisées dans certains milieux ; mais elles sont fort lues partout. Les lecteurs français qui suivent le mouvement littéraire de l'étran-

ger, autant que MM. les éditeurs le permettent par les traductions qu'ils publient, connaissent déjà quelques ouvrages de cet auteur parus à la librairie Hachette. L'un, entre autres, *la Princesse Zouroff*, donne bien l'idée de sa manière. Mais on n'avait pas encore traduit un véritable *Three Volume Novel* comme celui que la même maison nous offre condensé typographiquement en deux volumes. Je crois que, si l'on ne s'effraye pas de la longueur, — mais les liseurs de romans ne sont pas gens à s'effrayer de si peu, — on ne regrettera pas de s'être aventuré dans ces pages compactes et nombreuses. C'est l'histoire d'un bâtard de prince russe qui, après une jeunesse d'aventures et de scandales, sous le nom d'un marquis français mort en Amérique et dont il se fait passer pour le fils, rencontre en Autriche une jeune châtelaine, dernière héritière d'une puissante maison, et, par un concours de circonstances romanesques, l'aime, est aimé d'elle et l'épouse. Rien ne troublerait leur bonheur ; mais depuis que René, faux marquis de Sabran-Romaris, est arrivé plus haut qu'il ne l'avait jamais espéré dans ses rêves, il ne peut plus être heureux. Il ne le peut plus surtout depuis que le cousin de la belle et héroïque Wanda, sa femme, le prince Vàsàrhely, qui aime Wanda d'un grand amour désormais sans espoir, a découvert le vrai nom du bâtard du prince Zabaroff, et que lui, René, se sait à la discrétion de cet ennemi. Le remords, la crainte, un sentiment d'indignité que son amour pour Wanda fait plus cuisant encore, changent toutes ses joies en poison et le rendent d'autant plus misérable qu'il est plus entouré de ce qu'il faut pour être heureux. Une femme méchante et coquette, qui a flairé le mystère par hasard, oblige le malheureux mari à la prévenir et à tout révéler à sa femme. René est banni par Wanda, qui ne peut, dans sa fierté immaculée de patricienne, pardonner au mensonge ni supporter le déshonneur de son propre sang. Après trois ans, René, qui a vécu ignoré dans la montagne, sauve son fils égaré au milieu d'une tourmente de neige, et se blesse à mort en franchissant, ce fardeau dans les bras, une crevasse de glacier. Wanda sent son orgueil se fondre, sa volonté fléchir, et pardonne à son mari mourant. « Le marbre blanc taillé à sa ressemblance repose sur son tombeau dans la chapelle des Chevaliers ; mais dans le cœur de Wanda il est encore et pour toujours vivant, et, avec lui, un remords sans sommeil et qui ne finira pas. »

On ne peut guère faire de lecture plus attachante et plus poignante. A certains moments, l'émotion est tellement intense qu'on en est oppressé, et qu'on en veut à l'auteur d'être comme la grande et altière Wanda, de n'avoir pas pitié. Les fautes de détail disparaissent dans l'ensemble saisissant de l'œuvre. Je ne puis cependant m'empêcher de signaler en passant la bizarre idée que Ouida se fait de notre organisation universitaire et de nos établissements d'instruction publique. Elle nous montre un proviseur, « le proviseur du lycée Clovis, près de Paris », qui contrevient aux règlements de la maison qu'il dirige en recevant comme élève un enfant naturel, et qui, pour cette infraction aux règlements, reçoit beaucoup d'or !

Je laisse aux critiques autrichiens le soin de vérifier s'il n'y a pas de fautes analogues dans le reste du roman, dont l'action presque tout entière se passe en Autriche. Mais, encore une fois, c'est une œuvre forte, où les aventures romanesques et les péripeties inattendues peuvent s'admettre sans trop mériter le reproche d'invraisemblance, et où les caractères, plus grands que nature, sont animés des plus violentes, mais aussi des plus nobles passions humaines, mises en jeu de façon à eveiller en nous un écho profond, et, par instant, à nous remuer les entrailles dans un sentiment d'angoisse et de pitié. B.-H. G.

Mademoiselle Vermont, par PHILIPPE CHAPERON. Mœurs parisiennes. Paris, Alphonse Lemerre, 1885. Un vol. in-18.

Mlle Vermont a une mère malade, mais elle n'a plus un sou pour la soigner. Elle se résout à faire de l'argent avec ce qui lui reste, et elle descend sur les boulevards. Elle est accostée par un jeune homme qu'elle suit jusqu'à la chambre d'hôtel garni où aboutissent d'ordinaire ces aventures. Mais là le dégoût l'emporte sur l'héroïsme ; elle fond en larmes, raconte son histoire, et son cavalier de hasard, qui se trouve être un gentilhomme riche, la renvoie avec un billet de cinq cents francs. Respectée et sauvée par cet homme, Mlle Vermont l'aime. Les hasards de la vie la font entrer comme institutrice chez une dame de noir vêtue, qu'elle a rencontrée sur la tombe du poète des *Grandes Douleurs*, Ange Violis, dont elle est l'admiratrice sans l'avoir jamais connu. La dame en noir, Pascale de Manles, est la fille d'un général et a été la maîtresse du poète. Père et amant sont morts, et elle reste seule, chargée d'élever une jeune nièce qu'elle aime comme sa fille. Plus tard, Mme Pascale de Manles, pendant une saison aux eaux, est sauvée d'une averse par un monsieur qui lui offre abri dans sa voiture, et elle s'aperçoit que ce monsieur lit le volume d'Ange Violis, *les Grandes Douleurs*. Ce monsieur, qui s'appelle Maurice de Favrès, est amoureux de Pascale, et Pascale ne peut se défendre d'une douce sympathie pour un homme qui l'empêche de se mouiller et qui lit Ange Violis. Mais Ange Violis a possédé tout son cœur et l'a emporté avec lui dans la tombe, et elle s'enfuit pour ne pas s'apercevoir qu'il lui en reste assez pour aimer encore. M. de Favrès n'a pas de peine à découvrir son adresse, à Saint-Mandé, et n'est pas peu surpris d'y retrouver en même temps la jeune fille du boulevard dont il avait respecté la vertu. Grâce à elle, qui se fait un devoir de reconnaissance de sacrifier ses propres sentiments, il l'emporte sur le souvenir d'Ange Violis et épouse Pascale. La vie est heureuse pour tout le monde, excepté pour Mlle Vermont, dans ce petit cercle qui comprend, en outre, un maître d'école, ancien camarade de lycée de Maurice de Favrès, et amoureux sans espoir de l'institutrice; une princesse, ancienne écuyère de cirque, et le prince son mari, qui, depuis qu'elle ne

saute plus dans les cerceaux et ne sent plus le crottin, prend des maîtresses là où il l'a prise elle-même; un journaliste, le rédacteur en chef du *Justicier*, avec sa jeune femme, Adryane de Latane, et deux ou trois personnages plus vulgaires qui se meuvent à l'aise dans cette société composite et bizarre. Mais un jour, arrive une jeune Américaine, Maud Holcombe, confiée par son père à Mme et à Mlle Vermont pour compléter son éducation française. Le comte Maurice de Favrès se charge d'y contribuer de son mieux, et cherche à faire sa maîtresse de miss Maud, laquelle, experte en l'art de *flirter* et spéculant sur les chances de mort prochaine de Pascale depuis longtemps languissante, attise la passion du comte et se compromet avec lui sans rien lui accorder. Mlle Vermont, qui aime toujours le comte, est à bout de sacrifices et fait une guerre de sauvage à l'Américaine. Pascale, retirée malade à la campagne, apprend que son mari la trompe ou fait pour cela ce qu'il peut, et elle meurt, s'accusant d'avoir été infidèle à Ange Violis, son poète défunt, et croyant se jeter dans les bras du trépassé. Une grande scène finale met en présence les deux compétitrices à l'amour du veuf; Maurice de Favrès, qui était prêt à épouser l'Américaine, s'apercevant enfin qu'elle se joue de lui et n'en veut qu'à son nom, la repousse et l'auteur nous laisse entrevoir que Mlle Vermont accepte cette fois, à des conditions plus honorables, le dévouement auquel elle n'avait pu se soumettre dans la chambre de l'hôtel garni.

Le marquis de Laroche Saint-Jude, par Raymond de Montfort. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie. Un vol. in-18.

Une coquette se fait épouser par un homme faible tout en cherchant à se faire aimer d'un homme supérieur. Celui-ci, qui donne son nom au livre, sans être exempt des entraînements et des oublis dont il est difficile aux plus sages de se garantir en présence d'une belle jeune femme ou d'un beau fruit qu'on n'a qu'à cueillir, ne porte la main sur l'objet tentateur que pour la retirer aussitôt. Il aime sa voisine, Blanche de Renoux, jeune fille pauvre et charmante, qui a été la camarade de son enfance. La mère du marquis, femme hautaine et impérieuse, pleine pour son fils d'un amour profond, mais égoïste et ambitieux, a imaginé de marier Blanche à son frère, général sexagénaire, et lorsqu'elle apprend l'amour des jeunes gens, son indignation n'a pas de borne. Elle y voit une intrigue de Blanche et de sa mère, et, outrée de trouver pour la première fois en son fils une volonté opposée à la sienne, elle lui enjoint de quitter le château. Le vieux général arrange enfin les choses, en amenant Mme de Renoux, qui est veuve de son meilleur ami, à lui accorder sa main; Blanche ainsi devient la nièce de Mme de Saint-Jude, qui ne peut plus parler de mésalliance ni d'infériorité de fortune, et qui permet à son fils d'être heureux.

Je dois à la vérité de dire que le commencement de ce roman m'a paru singulièrement alourdi par les théories et les maximes à la fois gentilshommesques et prudhommesques dont l'a farci l'auteur. La fin, vigoureusement menée, en dépit d'une certaine puérilité d'invention, le relève et dénote un talent qui tiendra, il faut l'espérer, ce qu'il promet ici. La scène où la marquise, son fils et Blanche se trouvent en présence, notamment, est poignante et vraiment belle. Il y a là une puissance dramatique que j'ai d'autant plus de plaisir à louer que je suis plus éloigné des appréciations de l'auteur sur les questions politiques et sociales auxquelles, à mon avis, il touche trop souvent.

B.-H. G.

Rosa Mulholland. *Une Idée fantasque*, traduit de l'anglais par P. Moulhins. Préface de Charles Gounod. Paris, Henri Gautier. Un vol. in-12.

L'idée fantasque est, ou je me trompe fort, d'avoir écrit ce roman. Ce n'en est pas une moindre de l'avoir traduit, au contraire; mais la plus fantasque de toutes est assurément celle de M. Charles Gounod, qui, se faisant préfacier, nous présente « un roman honnête et captivant dont l'auteur a le respect de lui-même et du lecteur », et qui nous déclare en finissant que rien n'est meilleur que d' « ouvrir les yeux sur le vrai et sur le bien pour s'y réfugier, s'y abriter et y fixer sa raison et sa vie ». Voilà trois bonnes raisons pour justifier le titre, et, à vrai dire, je n'en vois pas d'autre. Pour le reste, j'ai ouvert les yeux sur le vrai et sur le bien contenus dans ces pages, et, pour continuer le galimatias métaphorique de M. Charles Gounod, il ne me semble pas qu'on y puisse abriter ou fixer quoi que ce soit, si ce n'est, à grand'peine et par devoir, un instant d'attention. Il y a là dedans un financier véreux qui ruine sa famille; une évaporée et un gommeux anglais; un brave homme enrichi qui possède à la fois un château et une femme adoratrice de petits chiens; une jeune fille orpheline et riche qui aime le fils de la « meilleure amie de sa mère », laquelle est l'épouse infortunée du financier banqueroutier et fugitif; un jeune homme qui est le fils susmentionné et qui aime la jeune fille susdite, et enfin une autre personne extraordinaire qui semble venir à la traverse des amours des deux jeunes gens, mais qui se trouve être une autre fille, excellente au fond, bien que quelque peu aventureuse, de l'honnête épouse du financier véreux, fille qui s'était, pendant longtemps, perdue en France et dans les pays circonvoisins. Tout finit bien; la mère pleure de joie en retrouvant sa fille, et les amoureux se marient.

Cette analyse fidèle suffira sans doute à charmer, sans qu'il soit besoin d'insister sur les ornements moraux et édifiants qui entourent de leurs capricieuses arabesques le motif principal.

L'histoire n'étant pas assez longue pour faire un volume chez un éditeur désireux d'en donner au lecteur pour son argent, on y a ajouté une centaine de pages intitulées *Pauvre Cousin*. C'est plus simple et moins mauvais que ce qui précède. Un orphelin, qui a fait fortune à l'étranger, revient chez ses plus proches parents en Angleterre en se donnant pour pauvre et perce ainsi à jour leur égoïsme et leur dureté de

cœur. L'idée n'est pas neuve, mais elle est humaine, et quelques détails de l'historiette sont agréables et frais.

B.-H. G.

La Jeunesse de 1830, par Mary Summer. Paris, Dentu. Un vol. in-18. Prix : 3 francs.

Mme Mary Summer s'est créé dans le roman de ce temps une petite place bien à elle, où le public aime à la suivre et à l'applaudir. Dans *le Dernier amour de Mirabeau*, dans les *Aventures d'une femme galante au* XVIIIe *siècle* et *les Belles Amies de M. de Talleyrand* l'aimable auteur s'est complu à faire revivre dans un brillant panaroma diverses époques disparues de ce Paris mouvant et vivant si curieux à étudier à travers les singulières manifestations de ses mœurs, modes et coutumes. Ce que recherche Mary Summer, ce n'est pas l'arrangement vulgaire de ce qu'on est convenu d'appeler un roman historique, c'est plutôt l'atmosphère même d'un temps qu'elle s'efforce de condenser dans des pages dramatiques où s'éveillent et renaissent mille figures d'hier, si pimpantes et si bien auréolées de vérité qu'on s'étonne de les voir mises en relief par une fée de la plume, que son âge défend d'avoir été leur contemporaine. *La Jeunesse de 1830*, qui obtint un si légitime succès au rez-de-chaussée du *Figaro* ce dernier hiver, est une de ces mosaïques minutieuses si habilement composées qu'elles surprennent jusqu'aux derniers survivants des superbes luttes romantiques. — De l'intrigue même du roman si ingénieusement ourdie je ne veux point parler, laissant au lecteur le soin de cueillir la virginité de ces aventures pimentées de dramatique et de psychologie variée ; mais ce qui mérite de fixer la critique, c'est l'art même du décor où se meuvent tant de personnages célèbres, où se profilent tant de silhouettes connues dans le théâtre, la littérature, le journalisme et la galanterie, en ce temps heureux de renaissance enthousiaste et de dandysme affiné. — Mme Summer se cantonne dans les premières années du romantisme, à l'aurore même du règne du roi-citoyen Louis-Philippe ; elle nous fait assister à une revue de la garde nationale, à une séance chez les Saint-Simoniens, elle nous montre la rue pendant une émeute au quartier Latin, et, avec un talent d'aquarelliste digne d'Eugène Lamy, elle met en lumière toute la salle du théâtre de la Porte-Saint-Martin, du parterre au cintre, le soir de la mémorable première du drame d'*Antony*, avec autant de sûreté de coup d'œil que si la feuille de service lui avait pu être communiquée.

Mme Mary Summer est un érudit qu'on aime à suivre, tant elle chiffonne gracieusement les documents précieux à l'usage de ses aimables conceptions. *La Jeunesse de 1830* restera dans les bibliothèques non seulement comme un roman curieux et passionnant, mais plus encore peut-être à l'état de livre à consulter, non loin de l'*Hermite de la Chaussée-d'Antin* et des collections de la *Sylphide* et du *Bon Ton*.

U.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS

Friquet, par Henri Chabrillat. 1 vol. in-18. Dentu. — Prix : 3 francs.

Le Roi rouge, par Gourdon de Genouillac. Paris, Dentu. 1 vol. in-18. — Prix : 3 francs.

Oh ! Mesdames ! par Georges Lachaud. Paris, Dentu. 1 vol. in-18. — Prix : 3 francs.

Mataléno, par Alfred Julia 1 vol. Dentu. In-18. — Prix : 3 francs.

Le Rayon d'or. Roman parisien, par Jules de Gastyne. 1 vol. in-18. Dentu. — Prix : 3 fr. 50.

Ce que coûtent les femmes, par Jules Rouquette. Paris, Ed. Monnier. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Les Joyeuses, par Alphonse de Launay. Paris, Ollendorff. 1 vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

L'éternelle antithèse, par Armand Ocampo. Paris, Ollendorff. 1 vol. — Prix : 3 fr. 50.

Le Monde où l'on s'abuse, par Paul Chételat. Paris, Ollendorff. 1 vol. — Prix : 3 fr. 50.

Urraca. Roman de mœurs parisiennes, par Sidney et Ch. Aubert. Marpon et Flammarion. 1 vol. — Prix : 3 fr. 50.

Contes à la comtesse, par Armand Silvestre. 1 vol. in-8° illustré. Paris, Marpon et Flammarion. — Prix : 5 francs.

La Toquée. Histoire de demain, par Paul Lheureux. 1 vol. in-18, chez Frinzine et Cie. — Prix : 3 fr. 50.

Ilia Starkoff, par Tony Féroë. Paris, Emile Perrin. 1 vol. in-18. — Prix : 3 francs.

Histoires des bords de la Garonne, par Jules Mazerac. Paris, Ollendorff. 1 vol. — Prix : 3 fr. 50.

Sapajou. Histoire d'un abonné de l'Opéra, par Paul Dhormoys. 1 vol. Ollendorff. — Prix : 3 fr. 50.

Monsieur le Préfet, par Georges Maureas. Paris, Ollendorff. 1 vol. — Prix : 3 fr. 50.

La Faute d'Yvonne, par Mélandri. Paris, Frinzine et Cie. 1 vol. — Prix : 3 fr. 50.

Les Blessés de la vie, par Carolus Brio. Paris, Frinzine. 1 vol.

Les Coulisses de l'amour, par Lemercier de Neuville. 1 vol. Frinzine. — Prix : 3 fr. 50.

La petite Lise, par L. Heimburg. Henrischsen et Cie. 1 vol. — Prix : 3 francs.

L'Idée fixe, par Grammont et Ginisty. 1 vol. Frinzine. — Prix : 3 fr. 50.

L'Attentat Sloughine, par Hugues Le Roux. Paris, Jules Lévy. 1 vol. — Prix : 3 francs.

Les joyeuses Commères de Paris, par Gustave Claudia. Paris, Dentu. 1 vol. in-18. — Prix : 3 francs.

La petite Kate, par Eugène Moret. Paris, Dentu, 1885. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50

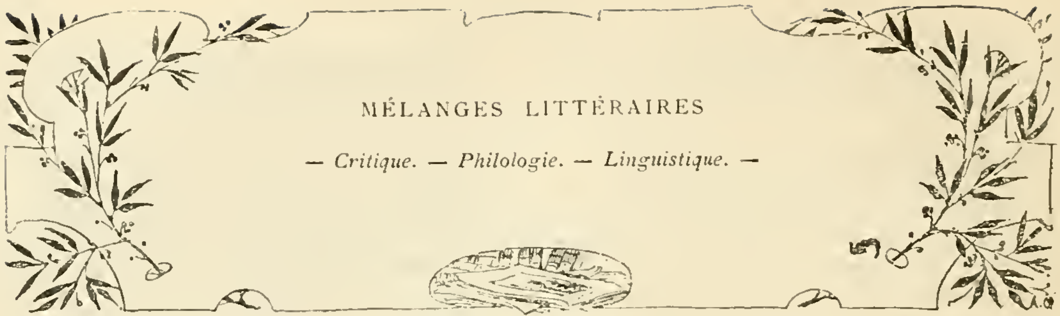
Maigrichonne, par Paul Saunière. Paris, Marpon et Flammarion, 1885. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

La Grève des femmes, par Georges Vautier. Paris, Ghio, 1885. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Les bonnes Bêtes, par Pauline Thys. Paris, Frinzine et Cie, 1885. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Les Pudeurs de Martha, par Camille Debans. Paris, Dentu, 1885. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le Péché de la baronne, par Paul Vibert. Paris, Ghio, 1885. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.



Souvenirs d'un hugolâtre. *La Génération de 1830*, par AUGUSTE CHALLAMEL. Un vol. in-18. Paris, 1885. Jules Lévy, éditeur.

Je puis me tromper, mais je suis persuadé que le titre en vedette de ce livre a été à peu près imposé à l'auteur par son éditeur, et je souhaite d'avoir deviné juste. Ce qui n'est que peccadille, en effet, de la part d'un fabricant qui pare sa marchandise d'un nom populaire afin de solliciter l'acheteur, serait un gros péché de la part d'un écrivain, et surtout d'un écrivain qui a publié des livres d'histoire. Cela suffirait à nous inspirer quelques doutes sur l'exactitude scrupuleuse de ses récits. — *Souvenirs d'un hugolâtre* : évidemment l'étiquette annonce des souvenirs personnels d'un admirateur fanatique de Victor Hugo sur le poète objet de ce fanatisme. Or M. Challamel non seulement n'apporte ici aucun détail biographique, aucun fait, aucun mot sur Hugo qui ne soit absolument connu; mais il semble même qu'il ne l'a jamais vu; et, par le fait, Hugo occupe une très petite place dans ce portefeuille de croquis d'après les contemporains de l'auteur. Par contre, cela donne une jolie idée de la rapidité avec laquelle nos imprimeurs parisiens peuvent, quand ils le veulent, fabriquer un volume; car, si ma supposition est conforme à la réalité, le mot hugolâtre figurant dans le titre courant, l'ouvrage a été imprimé pendant la maladie du poète et, à en juger d'après les dernières lignes, achevé avant la cérémonie des funérailles. — Le vrai titre est donc *la Génération de 1830*. Non que l'auteur soit, en ce livre, prodigue de renseignements nouveaux; il y a mis très peu, trop peu de « souvenirs » qui lui fussent propres. Mais, au total, son travail de réduction et de compilation peut rendre le service d'une table analytique résumant l'histoire d'une époque. Encore y manque-t-il une table des noms cités, complément indispensable d'ouvrages de cette sorte. Il y manque aussi certains noms importants, Philarète Chasles, par exemple, et le grand paysagiste Paul Huet.

Écrivains modernes de l'Angleterre. Première série, par ÉMILE MONTÉGUT. Un vol. in-18 de 408 pages. Paris, 1885. Librairie Hachette.

Tout livre nouveau de M. Émile Montégut est festin de lettrés. Tout livre nouveau de M. Émile Montégut réveille en nous les plus amères réflexions sur — dirai-je sur l'aveuglement de la popularité? non : nous ne visons point si bas — disons donc sur l'injustice et l'indifférence de l'opinion. L'opinion est courtisane et veut qu'on la courtise sans doute; c'est pourquoi elle ne met pas à son rang cet écrivain qui est à coup sûr le moins célèbre et est aussi l'un des plus utiles critiques de ce temps; d'une âme bien plus haute que ne le fut celle de Sainte-Beuve et d'une humeur plus sereine, d'une équité, d'une probité morales moins sujettes aux défaillances sollicitées par les caprices de la passion ou par les inégalités du tempérament; analyste aussi subtil et plus profond, plus courageux aussi, d'un jugement plus sûr et s'exprimant sur des sujets neufs sans avoir besoin d'être averti et sans trembler, infiniment plus poète, sans avoir fait de vers jamais, que je sache, extrêmement sensible à la langue de l'amour élevé, à celles de la peinture, de la musique, de la nature, toutes langues auxquelles Sainte-Beuve resta toujours sourd. Saint-Victor n'a dû d'être plus en vue, malgré son admirable talent, qu'à ce qu'il parlait du théâtre, encore ne fut-il pas de l'Académie; Barbey d'Aurevilly ne le doit qu'à son dandysme. Et il y a bien près de trente ans que M. Émile Montégut déchiffre pour nous le génie des poètes, des grands prosateurs et des artistes.

L'Angleterre l'a souvent arrêté. Deux volumes : *Essais sur la littérature anglaise, l'Angleterre et ses colonies australes*, n'ont pas épuisé sa curiosité sur ce pays; car il nous y ramène aujourd'hui en cette première série d'études sur les *Écrivains modernes*, consacrée à trois romanciers seulement : George Eliot, Charlotte Bronte et le major Lawrence, l'auteur de *Guy Livingstone*. George Eliot y est l'objet de deux essais successifs : le premier fut écrit en 1859, au lendemain de la publication d'*Adam Bede*, à l'epoque où l'incertitude à l'égard du sexe de l'auteur était générale en Angleterre; l'autre, postérieur à la mort de la grande *authoress*, est un portrait général où M. Émile Montégut expose l'âme et le talent, les œuvres et la doctrine morale. L'étude sur Charlotte Bronte est aussi serrée, méthodique et complète. Elle nous informe sur la famille, sur la jeunesse, sur la vie littéraire et analyse les œuvres de l'auteur de *Jane Eyre* dans la mesure nécessaire et suffisante pour inspirer le vif désir de lire les romans eux-mêmes.

Le livre est dédié « à la mémoire de François Buloz, fondateur et directeur de la *Revue des Deux Mondes* ». C'est dans la *Revue*, en effet, qu'ont paru sans une exception, croyons-nous, — tous les beaux travaux littéraires de M. Émile Montégut.

Collections et Collectionneurs, par Paul Eudel. Un vol. in-8. Paris, 1885. Librairie Charpentier.

Le baron Davillier, les Jouets de Mme Agar Vigeant, une Collection de pipes, les Timbres-poste et la Timbromanie, les Marionnettes de M. Maury, Aimé Desmottes, les Coquilles : tels sont les divers sujets, habilement variés, dont l'auteur de *l'Hôtel Drouot et la Curiosité* a composé ce recueil d'articles qui n'est lui-même qu'une collection à son début, dit spirituellement M. Eudel, et que « l'auteur continuera si le public l'encourage ». La collection sera donc continuée, car le public assurément fera l'accueil le plus sympathique à l'aimable causeur qui l'entretient de ses goûts et même de ses innocentes manies en homme du monde, c'est-à-dire sans pédantisme d'aucune sorte et avec une bonne grâce aimable qui voile sans la masquer la parfaite connaissance des choses qu'il fait défiler devant nos yeux. E. C.

La Haute Noce, par Albert Wolff. Paris, Victor Havard, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Après nous avoir fait voyager à travers le monde dans le premier volume de ses curieux *Mémoires d'un Parisien,* après nous avoir initié dans le second à tous les crimes et à toutes les misères qui forment en quelque sorte l'écume immonde de la capitale, Albert Wolff, dans le troisième, intitulé *la Haute Noce,* nous fait faire connaissance avec l'extraordinaire troupe de viveurs et de viveuses, éléments mêmes de la vie à outrance, qui font de Paris l'envie, l'étonnement et le modèle de toutes les autres grandes villes.

Avec lui nous plongeons en pleine fournaise ; il en connaît les cercles infernaux aussi bien que le Dante et rien n'échappe à sa plume acérée, à son œil d'observateur pénétrant.

Ceux qui ouvrent la marche, ce sont d'abord *les Gens de la Noce,* comme les appelle spirituellement le grand chroniqueur. Tour à tour nous voyons défiler, avec leurs hauts et leurs bas inattendus, leurs triomphes et leurs chutes mémorables, Mme Musard, Isabelle la bouquetière, les Aspasies modernes, les gommeux bourgeois, toutes ces victoires et toutes ces défaites sans précédents. Puis viennent les hautes proxénètes et leurs alliés, les noceurs qui ont recours au revolver pour terminer la fête, et les noceuses qui se servent du pistolet contre leurs amants, la noce en bas et la noce en haut. Les adultères fameux prennent rang dans ces drames de la vie boulevardière, tout aussi bien que le récit des exploits des célèbres viveurs étrangers, Ismaïl pacha, le prince Citron ou le prince Narichkine. La fête financière étale ensuite ses naufrages de gentilshommes, ses apothéoses de financiers, ses feux de Bengale destinés à éblouir les gogos, et se termine misérablement derrière les verrous de Mazas. Et la longue farandole court toujours, entraînant les joueurs, tous les amoureux du tapis vert, celui de Longchamps aussi bien que celui des clubs et des tripots. C'est un tourbillon furieux, infatigable, où l'on retrouve tous les événements contemporains montrés dans leur vérité, avec leurs mystérieux dessous.

Mais ce livre, peut-être le plus saisissant, le plus vibrant des trois premiers publiés dans les *Mémoires d'un Parisien,* est en même temps une œuvre d'une portée philosophique et sociale si élevée, que le lecteur peut toujours y puiser un enseignement salutaire à côté d'un amusement entraînant et d'une peinture terriblement exacte de la vie parisienne. Jamais Albert Wolff n'a fait mieux ; nul ne sait aussi bien que lui comment on attendrit, comment on flagelle et comment on instruit par le spectacle de l'humanité. *La Haute Noce* prendra rang dans toutes les collections, comme l'une des œuvres les plus fortes et les plus impressionnantes qui soient sorties de la plume d'un écrivain français : c'est à la fois un livre de passion, de morale, de vérité et de lumière.

Alexandre Dumas et son œuvre, par Charles Glinel. Reims, Michaud, 1885. Un vol. in-8°. — Prix : 10 francs.

Jamais la France, jamais les Français ne proclameront assez haut les noms de ceux qui sont sa gloire; jamais on ne leur rendra d'hommages assez éclatants. C'est pourquoi nous nous sentons saisi de la plus reconnaissante émotion en présence du monument que M. Charles Glinel vient d'élever à ce grand génie, Alexandre Dumas, une des forces les plus puissantes, une des gloires les plus rayonnantes de notre cher pays. Les artistes ont célébré en bronze ou en marbre le grand et magique écrivain, M. Glinel le célèbre en biographe convaincu, éclairé, en ami de son pays, en admirateur enthousiaste, et c'est justice. Tour à tour, amuseur infatigable, auteur dramatique de premier ordre, conteur et historien inimitable, Alexandre Dumas a accaparé l'esprit et l'attention de ses compatriotes, de l'univers entier, ne se lassant jamais de produire, de chercher, de trouver, et répandant son esprit, sa verve, son nom à tous les échos avec une prodigalité inouïe.

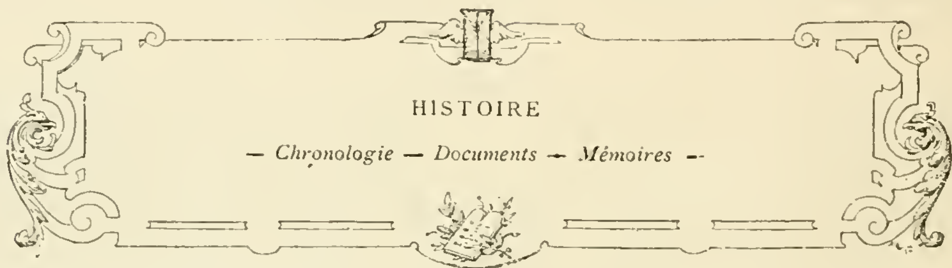
M. Charles Glinel, avec une patience et une érudition admirables, a entrepris le travail énorme de reconstituer la vie de ce glorieux écrivain, de faire connaître dans ses moindres détails cet homme d'une envergure superbe, cette œuvre d'une étendue si pordigieuse ; il est parvenu à condenser ce colosse dans un volume qui deviendra un des documents les plus précieux que nous puissions posséder sur *Alexandre Dumas et son œuvre.* Notes biographiques et notes bibliographiques sont rassemblées là, suivant le grand homme depuis sa naissance jusqu'à sa mort avec une fidélité impeccable, rectifiant les erreurs, assignant leur place à chaque chose, n'omettant aucun détail de cette existence, dont les plus infimes moments sont précieux à l'histoire de notre temps, précieux à l'histoire et à la glorification de nos lettres. Alexandre Dumas sort de ce livre avec une auréole nouvelle, placé sur un piédestal taillé à la mesure exacte de son génie, présenté avec justice comme le

véritable rénovateur de notre théâtre, comme le grand charmeur, que les siècles se garderont bien d'oublier, et comme un des plus extraordinaires producteurs que l'histoire des littérateurs puisse présenter. Nous félicitons vivement M. Charles Glinel de la manière dont il a su aborder un pareil sujet, élevant son étude à la hauteur du grand écrivain qu'il voulait honorer. Son livre restera, document inappréciable, comme le véritable complément de l'œuvre titanesque d'Alexandre Dumas.

L'Amour chez Alphonse Daudet, par Antoine Albalat. Paris, Paul Ollendorff, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Cette étude, présentée sous un titre qui peut prêter à l'équivoque, ne se sauve que parce qu'elle parle d'Alphonse Daudet; mais elle n'apporte au lecteur aucune révélation neuve, rien qu'il ne sache même mieux que M. Albalat, rien qu'il n'ait pu sentir et étudier aussi sérieusement que lui. L'ouvrage entier semble avoir été fait pour le titre et ne se compose que d'une série de tirades extraites des œuvres d'Alphonse Daudet, entremêlées de considérations qui ne reposent pas sur un esprit critique bien profond. Le pavé de l'ours se montre même en plus d'un endroit et l'on se demande si l'auteur n'a pas, malgré lui, joué le tour le plus atroce à celui qu'il dit admirer, quand, par exemple, il fait des comparaisons plus ou moins heureuses entre certains passages de Gustave Flaubert et des passages tirés d'Alphonse Daudet ; — mieux encore, lorsque, citant un extrait de lettre de Flaubert à George Sand, il applique, par une citation tronquée, à une œuvre de Daudet ce que Flaubert pensait et disait des *Diaboliques* de Barbey d'Aurevilly. En somme, un livre sans aucune portée critique, ni philosophique; un livre certainement plus gênant qu'agréable pour Alphonse Daudet.

G. T.



HISTOIRE

— *Chronologie* — *Documents* — *Mémoires* —

Souvenirs d'un Préfet de police, par L. Andrieux, tome Ier. Paris, J. Rouff, edit. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

S'il ne s'agit que d'esprit et de malice, M. Andrieux est assurément spirituel et malicieux. Ses souvenirs abondent en traits épigrammatiques et d'une main légère il enfonce des pointes d'aiguille dans la bosse de ceux à qui il en veut; puis très élégamment il pirouette sur les talons et leur dit avec un sourire : « Oh ! mais, je ne vous en veux pas ! » Malicieux, il l'est au suprême degré, car, après avoir effrayé une foule de gens par l'annonce de cette publication et du même coup affriolé la curiosité du public, il se moque du public comme il s'est moqué des individus ; il promet des révélations, et ne révèle rien ou pas grand'chose.

S'agit-il de décence et de dignité, oh ! c'est tout différent. L'œil mi-clos de M. Andrieux regarde les convenances, les salue d'un battement de paupières ; puis bonsoir. Il tient sa mine, il l'exploite.

En réalité, ce volume — qui n'est qu'un premier ! — n'offre pas un égal intérêt dans ses trois cent cinquante pages. La plupart des faits rapportés sont connus ; leurs petites causes étaient ignorées peut-être. Mais en vérité valait-il la peine de crier ce scandale d'un ancien préfet de police battant monnaie de ses souvenirs officiels, pour nous apprendre que M. Caubet devint chef de la police municipale pour apaiser le conseil municipal dont il était vice-président, que M. Richtemberger fut accepté comme secrétaire particulier grâce à la recommandation de Gambetta ?

Eh ! ne savons-nous pas bien que l'on donne ainsi des fonctions aux opposants pour les transformer en partisans ? Ce n'est pas d'aujourd'hui que Cerbère mange des gâteaux de miel qui lui collent les mâchoires, et par ainsi oublie de mordre. Qui donc ignore qu'un secrétaire particulier est choisi ou accepte pour des raisons absolument étrangères à ses aptitudes et capacités ? Eh ! mon Dieu, qu'est-ce que cela auprès du favoritisme et du népotisme triomphants auxquels nous habitue ce régime de république soi-disant athénienne !

Quel agrément et quelle leçon nous offre la révélation de la provenance des fonds envoyés par Gambetta à M. Joseph Fabre pour son élection ?

Le récit de l'exécution des décrets et du rôle des gants gris perle, c'est bien démodé, bien passé, bien froid. Il y a plus grave reproche à exprimer : la mémoire de M. Andrieux ne l'a pas toujours servi exactement. Son imagination lui a joué le mauvais tour de se mêler de l'affaire. Et des protestations indignées, des démentis énergiques ont diminué beaucoup la créance accordée à son dire.

Au demeurant, beaucoup de bruit presque pour rien. M. Andrieux nous mystifie, voilà tout. On parlait de le poursuivre, pour violation du secret professionnel ! Allons donc ! quelle plaisanterie ! Ce serait plutôt pour tromperie sur la nature de la chose

vendue! Ces souvenirs sont révélateurs comme l'eau de la Seine mise en bouteille est ferrugineuse. M. Andrieux dit quelque part qu'il n'aime pas les gens qui se prennent au sérieux! Cela se voit à l'égard de lui-même.

Il a beau avoir de l'esprit, nous faisons comme lui, et ne le trouvons que plaisant, — et encore! P. Z.

Histoire du gouvernement de la Défense nationale, par MM. Steenackers, ancien député, ancien directeur général des postes et des télégraphes, et F. Le Goff, docteur ès lettres, ancien secrétaire général des postes et des télégraphes. Tome III. Un vol. in-18 jésus. Paris, Charpentier, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

A vrai dire c'est plutôt une apologie qu'une histoire. Ayant participé à ce gouvernement, — au second plan, il est vrai, les auteurs n'avaient pas l'indépendance nécessaire au véritable historien. Malgré eux, malgré toute leur bonne foi, il est inévitable qu'ils aient subi l'influence du milieu. Ainsi leur ouvrage n'a-t-il rien accordé à la critique; il rassemble en faisceau les faits et les documents et les pose en arguments favorables à ce gouvernement. Ce qui surtout a touché MM. Steenackers et Le Goff, c'est l'énergie de la résistance; ils ont été entraînés dans ce puissant mouvement créé par Gambetta et l'on comprend que leur chaleureux patriotisme et leur admiration dévouée pour le tribun ne leur aient permis de voir que le beau côté du gouvernement de la Défense nationale. A leurs yeux l'effort et les intentions suffisent à le justifier de ses fautes, à le dégager des résultats.

Au point de vue documentaire, l'ouvrage de MM. Steenackers et Le Goff offre un grand intérêt. Ils y ont recueilli les correspondances, dépêches, proclamations, articles même de journaux capables de jeter du jour sur les événements.

On ne lira pas sans une vive curiosité le dernier chapitre de ce tome troisième : la diplomatie de Gambetta y est exposée; et les récents événements qui ont engagé les puissances européennes dans l'Orient rendent plus piquants encore ces projets et ces combinaisons touchant l'Angleterre et la Russie.

Ce volume reprend l'histoire de la funeste période à la bataille de Coulmiers et se termine au moment de la dénonciation des traités de 1856 par la Russie; et de la conférence de Londres où la France ne put être représentée comme il eût fallu, parce que M. de Bismarck refusa un sauf-conduit à Jules Favre.

P. Z.

Trois amoureuses au XVIe siècle. *Françoise de Rohan. — Isabelle de Limeuil. — La reine Margot.* Un vol. in-12. Paris, Calmann Lévy, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Ces trois amoureuses sont trois charmantes figures de femmes qui vécurent à la cour des Valois, mais qui y jouèrent chacune un rôle différent et eurent leur physionomie propre. La première, Françoise de Rohan, est célèbre par la lutte de vingt années qu'elle soutint, avec une énergie puisée dans le sang des d'Albret, contre le duc de Nemours, son séducteur. Cette cause célèbre du XVIe siècle abonde en révélations piquantes : les dépositions des témoins, tant à charge qu'à décharge, sont d'une hardiesse à faire douter de l'efficacité des huis clos. On sait que Françoise obtint gain de cause et que des lettres patentes d'Henri III, la rétablissant dans son honneur, lui permirent de contracter mariage.

La seconde, Isabelle de Limeuil, utile auxiliaire de la politique de Catherine de Médicis, eut Condé pour protecteur sérieux, et Florimond Robertet, sieur de Fresnes, pour amant de cœur. Elle était de cette branche de la maison de la Tour d'Auvergne à laquelle appartenait Catherine de Médicis. Blonde aux yeux bleus et remarquable par la pureté de son teint, Isabelle fut le type achevé de la courtisane de haut parage. Elle était aussi d'humeur fière et d'esprit malin, si l'on en croit Brantôme : Condé, au moment d'épouser Mlle de Longueville, ayant eu, à l'instigation de sa fiancée, la maladresse de réclamer à Isabelle tout ce qu'il lui avait donné, celle-ci en fit un paquet; puis, prenant le portrait du prince, elle lui planta, avec un pinceau, deux cornes au milieu du front : « Dites à cette belle princesse, sa femme, ajouta-t-elle, en remettant le tout à l'ambassadeur du prince, que si un seigneur en eût fait de même à sa mère et lui eût ôté tout ce qu'il lui avoit donné par don d'amourette, elle seroit aussi pauvre d'affiquets et pierreries que damoiselle de la cour. Or qu'elle en fasse des pâtés et des chevilles, je les lui quitte. »

La troisième amoureuse est à la fois la plus connue et la moins connue des trois : c'est Marguerite de Valois. Auteurs dramatiques, romanciers, historiens semblent avoir écrit sur elle tout ce qu'il était possible d'écrire, et pourtant son histoire est encore à faire. M. Hector de la Ferrière qui a trouvé, dans le fonds Clairambault de la Bibliothèque nationale, les lettres de ce marquis de Canillac qui tint Marguerite prisonnière en Auvergne et l'enferma dans son château d'Usson où il devint éperdument amoureux d'elle, s'est servi de cette précieuse correspondance, qui, jointe à des documents inédits copiés en Italie et en Russie, forme une étude infiniment attachante; étude à lire d'un bout à l'autre, comme tout le volume, d'ailleurs : même, il est de ceux auxquels on se promet de revenir. P. C.

Louis de Clermont, *sieur de Bussy d'Amboise,* par André Joubert. Paris, Le Chevalier; Angers, Germain et Grassin, 1885. Un vol. in-8°.

Faire revivre dans un ouvrage sérieux, dans une étude rigoureusement historique, des types et des personnages que le roman avait déjà rendus légendaires, telle est la tâche que s'est donnée pour l'édification des lecteurs M. André Joubert. Depuis longtemps l'auteur de *Bussy d'Amboise* publie des travaux d'archéologie historique, qui ont contribué à

répandre son nom et à le poser comme une des plus incontestables autorités pour tout ce qui touche l'Anjou, soit qu'il s'agisse de personnages appartenant à l'histoire, soit que le sujet concerne des monuments, des fouilles savantes ou des châteaux.

Cette fois M. André Joubert nous fait connaître sous son véritable jour le fameux mignon de la cour de Henri III, Bussy, le grand ami du duc d'Anjou; il nous raconte par le menu, à l'aide de pièces indiscutables, ses exploits, ses amours et sa mort sanglante. Le drame du château de la Coutancière, où se passa cette lutte héroïque d'un contre vingt, si bien décrite par Alexandre Dumas dans *la Dame de Montsoreau*, a désormais son procès-verbal qui le classe au rang des affaires célèbres. Nous apprenons, jusque dans ses plus intimes dessous, cette curieuse histoire d'amour, où domine le trio inoubliable de Françoise de Maridort, comtesse de Monsoreau, du beau Bussy et du comte de Montsoreau. L'illustre romancier n'a fait que mettre en scène et populariser un des drames les plus vrais et les plus effroyables de cette époque amoureuse et cruelle, où les baisers se noyaient si souvent dans le sang. M. André Joubert avec son beau livre, curieusement illustré par trois gravures qui représentent les châteaux appartenant au comte de Montsoreau et à sa femme, apporte les preuves de la réalité de cette tragédie historique.

G. T.

La Vie rurale dans l'ancienne France, par Albert Bobeau. 2e édition revue et augmentée. Un vol. in-12. Paris, Émile Perrin, 1885. — Prix : 4 francs.

Nous aurait-on trop parlé, alors que nous étions sur les bancs du collége, du bûcheron de La Fontaine et de ces êtres à la campagne, si malheureux, au dire de La Bruyère, et qui avaient face humaine? Mais nous n'eussions cru autrement qu'à l'existence des grands; le roi n'eût pas été seulement, pour nous, l'État, il eût été, avec la cour, toute la France. Le paysan était-il toutefois, sous l'ancien régime, aussi malheureux qu'on l'a dit depuis quatre-vingts ans? Oui et non; oui, accidentellement, et les accidents, les guerres, les famines, se reproduisirent souvent; non, d'une manière générale. Beaucoup de terres non cultivées, peu d'industrie en comparaison de la nôtre, mais le paysan ne souffrait pas toujours; on s'en peut convaincre, à lire l e volume de M. Bobeau qui vient d'être réédité.

La maison n'était guère plus mal construite que de nos jours; le mobilier n'était pas plus modeste et peut-être prenait-on plus de soin d'être bien vêtu. On dansait, on chantait.

Nombre de chapitres ont été légèrement remaniés. Ceux dans lesquels il est parlé du caractère du paysan, de sa religion, de ses connaissances pourrait être plus étendus, car ils sont les plus importants; mais le livre, écrit avec toute la mesure dont M. Bobeau est coutumier, ne laisse pas que de présenter un grand intérêt.

F. G.

L'impératrice Théodora. *Étude historique*, par Antonin Debidour, ancien élève de l'École normale supérieure, professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Nancy, lauréat de l'Académie française. Un vol. in-12. Paris, E. Dentu, 1885.

Intéresser, faire naître l'émotion, c'est ce à quoi doit s'appliquer un auteur dramatique. Il manque à son art, s'il tâche à faire comme un cours d'histoire, s'il s'efforce de restaurer une époque. Mais des reproches ont été adressés à M. Sardou, et M. Sarcey l'a raillé spirituellement de ses prétentions à l'érudition. Des vitraux peuvent figurer au fond de la scène, un personnage peut user d'une fourchette; pas une faute historique n'a été commise; et l'on veut que le spectateur ait cure de tout cela; soit, il va l'instruire; alors il ne partagera pas les passions qu'on s'est plu pourtant à mettre en jeu; tout au plus prendra-t-il à ces passions un intérêt purement intellectuel; il jugera au lieu de sentir. Car, en bonne esthétique, le vrai n'est qu'un moyen; c'est le beau qui est le but. On ne peut à la fois faire une leçon et un drame.

M. Debidour estime ces critiques toutes légitimes; loin de lui, par suite, la pensée de prendre à partie M. Sardou pour nous avoir montré la Théodora de l'*histoire secrète*, la vraie Théodora pour le public qui n'a pas lu Procope, mais qui se rappelle plus ou moins ce qu'ont dit de l'épouse de Justinien les rédacteurs des précis historiques.

Les rédacteurs de ces manuels se sont inspirés des récits faits par des auteurs plus graves, et ces auteurs plus graves ont tous répété Procope. Ont-ils tenu compte de ces règles de logique qui concernent le témoignage? En aucune façon, a établi naguère M. Debidour, et de son travail, rédigé en latin, — pour la soutenance de sa thèse en Sorbonne, — il nous offre aujourd'hui une traduction abrégée.

On ne peut affirmer que l'*histoire secrète*, annotée par Alemanni, soit vraiment de Procope. Eichel et, plus récemment, Reinkeus l'ont attribué à un faussaire. Mais veut-on admettre que l'auteur du *Pamphlet* est l'auteur des *Guerres*, il reste à rechercher si Procope a alors écrit son factum sans partialité et de bonne foi, si la Théodora qu'il a pensé faire connaître, après l'avoir flattée, célébrée, est bien la Théodora qui a vécu. Et il reste encore à recourir aux documents jusqu'ici négligés et dont la liste est grande.

Le savant professeur s'est livré à ces recherches et dans Théodora il a étudié successivement la femme, l'impératrice, la chrétienne. La femme, elle, fut compatissante aux souffrances des humbles; elle voulut améliorer leur condition; elle fut bonne autant qu'intelligente; l'impératrice a exercé la meilleure influence; on sait son énergie lors de l'affaire de Nika. Elle inspira partie des *novelles*, elle sut donner de bons conseils quant à la politique extérieure et elle favorisa le développement donné aux travaux publics; pour la chrétienne, elle avait été nourrie, sans doute, aux dogmes de Sévère; mais elle n'a jamais demandé qu'on usât de rigueur à l'égard du pape Vigile. Que Théodora, dit proprement, en résumé,

M. Debidour « ait été exempte de vices et de passions, je n'en sais rien et je ne l'ai pas soutenu. Mais j'ai cru pouvoir, d'une part, la disculper des accusations légendaires qui souillent encore son nom; de l'autre, lui faire honneur de ce qu'il y a de glorieux et de méconnu dans son histoire. »

De Sadowa à Sedan. *Mémoires d'un ambassadeur secret aux Tuileries,* publiés par Victor Tissot. Un vol. in-12. Paris, E. Dentu, 1885. — Prix: 3 fr. 50.

Les volumes que publie M. Tissot se vendent fort bien; ils excitent et contentent, paraît-il, une certaine curiosité.

Comme le volume qui porte pour titre *la Société et les mœurs allemandes,* celui-ci est traduit de l'allemand. L'auteur des *Mémoires* est un ex-agent secret du roi George de Hanovre. L'ex-agent, M. Oscar Meding, qui n'eut pas même le mérite de servir loyalement les intérêts du roi détrôné, a sollicité et obtenu de la cour de Berlin une pension d'une dizaine de mille francs; il a écrit des romans assez mauvais et lus avidement, des romans dans lesquels l'histoire se trouve mêlée à la fiction, et des personnages historiques à des personnages de pure fantaisie; aujourd'hui, il écrit des *Mémoires* pour servir à l'étude de l'histoire contemporaine, sans doute; aujourd'hui c'est le roman qui est mêlé à l'histoire. Des négociations secrètes pour lesquelles on l'a employé, il ne dit que ce qu'il lui plaît de découvrir, non pour éviter de compromettre telle ou telle personnalité, mais afin qu'on le tienne comme un ou ex-ambassadeur; et ces négociations, il les expose de manière à faire lire ses livres par le plus grand nombre possible de lecteurs. Faut-il parler des intrigues nouées de 1866 à 1870? A quoi bon? il n'en est pas une qui ne soit connue. On sait l'affaire du Luxembourg, les projets d'alliance avec telle ou telle puissance. A une certaine page, l'auteur raconte comme mourut la jeune princesse Mathilde, qu'on voulait marier au prince Humbert, et il ajoute, s'exprimant ainsi que l'eût fait M. de la Palisse: « Cette mort fit crouler des projets de mariage qui devaient avoir une si grande portée politique. »

M. Tissot a eu la main heureuse; il a traduit un livre inutile qui aura tout le succès de ses autres ouvrages. F. G.

L'Écroulement d'un Empire : Sceptres et Couronnes (Sadowa), *roman contemporain,* par Gregor Samarow (Oscar Meding), précédé d'une *Étude* par Victor Cherbuliez. Deux vol. in-18. Paris, 1885. E. Giraud, éditeur.

La proximité et la gravité historique des faits dont le titre de ce livre annonce le récit, sous la forme du roman, mettent tout d'abord le lecteur en défiance. Les esprits sérieux répugnent à la pensée de voir les terribles événements de 1866 — prélude des événements bien autrement terribles de 1870-71 — pris comme éléments essentiels d'une fiction frivole. D'autre part, les esprits frivoles éprouvent une égale répugnance à voir le cadre de la fiction occupé par le sérieux de l'histoire. Au premier aspect, cette alliance de la fantaisie arbitraire et de l'implacable réalité paraît une conception hybride, impuissante à rien engendrer qui vaille. C'est donc une bonne fortune pour le livre — qui en outre est allemand — que M. G. Cherbuliez ait présenté l'auteur et la traduction au public français. L'autorité morale et littéraire de l'éminent académicien suffit à calmer à la fois les appréhensions de notre patriotisme et les inquiétudes de l'homme de goût alarmé.

Il nous apprend, en effet, que l'auteur de *l'Écroulement d'un Empire,* M. Oscar Meding, fut un des conseillers du malheureux roi George de Hanovre. En cette qualité, il se trouva largement mêlé aux affaires dont l'issue fut la fin tragique de cet antique royaume guelfe qui n'est plus aujourd'hui qu'une province de la monarchie des Hohenzollern. Chargé par la confiance de son souverain de missions secrètes aux Tuileries, à Saint-Cloud, au Palais-Royal de Berlin, au Hofburg de Vienne, au Tzarkoé-Selo de Saint-Pétersbourg et au Vatican, possédant ainsi une intime connaissance des dessous de la politique européenne, M. Oscar Meding avait donc tous les titres à être curieusement écouté, lorsqu'il entreprit de retracer les malheurs de sa patrie qui, de si peu, précédèrent ceux de la France.

Sous une autre plume, la hardiesse eût été singulière à mettre en scène les rois et les empereurs, tous les personnages politiques, tous les héros du drame de 1866 avec une telle désinvolture, dans le déshabille de leur caractère et de leur humeur, dans le nu de leurs ambitions et de leurs faiblesses, de leurs triomphes et de leurs déceptions, de leurs élans et de leurs chutes.

Ici l'audace est justifiée par le succès. La vraisemblance des monologues intérieurs, comme celle des discours échangés, déjà confirmée par l'exactitude des faits historiques, est relevée en outre par l'absolue vérité des portraits et des milieux : or on sait que la fidélité d'un portrait n'est réalisée qu'à demi par la seule ressemblance plastique et qu'elle doit, pour être complète, se doubler d'une égale ressemblance psychologique.

C'est un fait remarquable et tout à l'honneur de l'écrivain, que dans ce grand conflit de passions et d'intérêts dont l'enjeu est formé de tant de vies humaines, peuples et souverains, vainqueurs et vaincus sont tous sympathiques au même degré. Sans doute, il y a de part et d'autre des fautes commises, des responsabilités compromises; mais le mobile de chacun a sa noblesse et sa grandeur; on se prend de sympathie tour à tour pour l'un et pour l'autre des adversaires qui, instruments ou victimes, nous sont présentés comme les jouets en quelque sorte d'une fatalité supérieure.

Au-dessous des personnages principaux, de ces maîtres de l'Europe, se meut une foule de figures secondaires, soldats, paysans, citadins, prêtres, nobles

et bourgeois, femmes et filles du peuple, du monde et même du demi-monde, tous mêlés en diverses actions romanesques, qui par quelque fil se rattachent au destin de l'action générale et y trouvent leur dénouement.

Ces deux volumes dont le sous-titre est *Sceptres et Couronnes* (*Sadowa*) sont, nous dit-on, le prologue seulement de *l'Écroulement d'un Empire;* M. Oscar Meding poursuivrait son récit par *Mines et Contre-Mines* (*Mentana*), *Deux Couronnes impériales* (*Avant la Tempête*), *Ave Cæsar !* (*Reischoffen*), *la Croix et l'Épée* (*Sedan*), *la Fin d'une Race* (*Metz-Chislehurst*). Parmi ces sanglantes tragédies, l'auteur rencontrera bien des scènes d'un pathétique égal à celui de l'entrevue de Napoléon III et de l'impératrice Charlotte au Grand-Hôtel. Puisse l'auteur conserver jusqu'au terme en son œuvre la puissance, la vie, la mesure et le tact dont il a fait preuve dans *Sceptres et Couronnes !*

E. C.

Anne de Montmorency, Grand Maître et Connétable de France *à la Cour, aux Armées et au Conseil du roi François Ier*, par Francis Decrue. Un vol. in-8° de VIII-452 pages. Paris, 1885. Librairie Plon.

Le très grand intérêt de ce livre, c'est que tout en racontant l'administration du célèbre connétable pendant le règne de François Ier, c'est-à-dire pendant les quinze années de sa vie les moins connues, l'auteur présente en même temps le tableau très complet de la vie sociale, politique, militaire et diplomatique à l'époque de la Renaissance et de la Réforme. Le principal objet de l'œuvre est donc l'analyse du rôle que remplit Anne de Montmorency depuis le moment où il prit une part prépondérante à l'administration du royaume, en 1526, jusqu'en 1541, date de sa disgrâce. Très sagement toutefois, M. Decrue n'aborde pas *ex abrupto* la période à laquelle il se propose de consacrer son capital effort. Il fait précéder cette étude d'une introduction étendue sur la vie antérieure du personnage et explique ainsi comment il est arrivé à sa haute situation; il montre comment déjà peu après l'avènement de François Ier, il faisait sentir à la cour une influence sans cesse grandissante. En un dernier chapitre, épilogue de ce fragment d'histoire, nous suivons le connétable dans la retraite qu'il fit dans ses terres, de 1541 à 1547. On sait d'ailleurs que cette retraite ne fut qu'un intermède entre les deux périodes de son ministère en France. Les vingt années qu'il passa au pouvoir sous François Ier allaient, après un court intervalle, être suivies de vingt années d'administration nouvelle que sa mort seule devait interrompre, le 11 novembre 1567. Mais toute cette dernière partie de sa vaillante carrière échappe, quant à présent, à l'étude de M. Decrue.

Ce travail, conduit avec une patience et une conscience également minutieuses, repose sur des documents inédits tirés des bibliothèques et des archives de Paris, de Bruxelles et d'autres villes encore. La masse de ces documents cités en bas de page dans tout le parcours du livre est stupéfiante. L'auteur avoue quelque part qu'il n'a pas copié moins de huit cents lettres du connétable. Et l'on parle des Bénédictins !

E. C.



L'Œuvre complet d'Eugène Delacroix, Peintures, Dessins, Gravures, Lithographies, 1813-1863, catalogué et reproduit par A. Robant, commenté par Ernest Chesneau. Ouvrage publié avec la collaboration de Fernand Calmettes. Un vol. in-4° de XLIV-538 pages. Paris, 1885. Charavay frères, éditeurs.

La récente exposition des œuvres d'Eugène Delacroix à l'École des Beaux-Arts a confirmé aux yeux d'une nouvelle génération et définitivement consacré la gloire du maître telle qu'elle fut proclamée, acclamée, il y a vingt ans, aux triomphantes vacations de la vente posthume; à cette occasion, la presse tout entière a retracé sa biographie, redit la longue lutte de toute sa vie contre les routines et les rancunes académiques — non encore toutes éteintes, — décrit les productions de son génie et analysé le caractère même de ce génie si complexe et si extraordinairement varié; il est donc inutile d'insister ici sur des faits dont le souvenir ravivé est présent à toutes les mémoires. Nous regrettons un peu d'être forcé de nous abstenir, car le livre que nous annonçons en tête de ces lignes nous eût permis de revenir sur ces faits avec une précision, une abondance de détails, un luxe de renseignements dont la réunion nous apparaît comme un prodige de patience sans précédent qu'on lui puisse comparer dans l'histoire de la critique d'art.

Un dessinateur lithographe, M. Alfred Robant, déjà à la suite de la vente posthume de 1864 dont nous parlions tout à l'heure, avait reproduit en fac-similé et publié plusieurs séries des plus beaux dessins d'Eugène Delacroix. Cédant à sa très légitime passion pour l'admirable artiste, il ne laissait échapper aucune occasion de copier pour lui-même, sans arrière-pensée de publicité alors, pour son plaisir personnel, pour sa propre édification, toute œuvre qui passait à portée de son crayon. Sur ces entrefaites, M. Adolphe Moreau, l'éminent et généreux amateur,

qui est mort l'an dernier en léguant au musée du Louvre *la Barque de Don Juan*, publia, en 1873, un catalogue descriptif de l'œuvre de Delacroix. M. Robant fit interfolier de papier blanc son exemplaire, qui dès lors ne quitta plus sa table de travail. Il y reporta d'abord, en les réduisant, tous les croquis déjà amassés et les disposa en regard de chaque numéro; puis, dans les monuments publics et dans les musées, dans les collections privées, partout, à Paris, en province, à l'étranger et surtout dans les ventes, il poursuivit désormais sans trêve ni relâche toutes les œuvres du grand peintre romantique. Il enrichissait ainsi son précieux volume d'autant de tracés faits à la chambre claire. En outre, il vérifiait les descriptions, les dimensions données par M. Moreau, les complétait, en rectifiait les erreurs, comblait les lacunes, ajoutait un grand nombre d'œuvres qui avaient échappé à la première investigation de M. Moreau. Mais celui-ci avait adopté dans son intéressant ouvrage la classification par genre de procédés d'une part, et dans les peintures par caractère de sujets : religieux, historiques, etc., etc.; de là quelque confusion, des répétitions, une difficulté réelle à trouver dans ce livre l'indication cherchée. M. Robant dressa donc, pour son usage personnel, une liste chronologique de l'œuvre entier reconstitué par lui, la fit suivre de tables détaillées et composa ainsi, au prix de douze années d'efforts ininterrompus, avec autant de conscience que de science et de patience, un inventaire graphique et descriptif absolument unique. Et voilà bien le fâcheux : c'est qu'il était unique. Maintenant il ne l'est plus. Ce prodigieux travail est publié.

Quelles difficultés il a fallu vaincre pour en faire un livre, l'imprimeur, l'éditeur et les auteurs seuls pourraient en exposer le tableau. Mais cela n'intéresse pas le public qui, lui, ne s'enquiert que du résultat.

L'Œuvre complet d'Eugène Delacroix est imprimé sur papier vélin légèrement teinté et encadré de filets rouges. Il est dédié aux donateurs qui ont offert des ouvrages de Delacroix aux musées. A la suite d'un avertissement où les éditeurs rendent hommage, à leurs divers et nombreux collaborateurs, le livre s'ouvre sur une *Introduction* de M. Ernest Chesneau, qui est assurément de tous les écrivains spéciaux celui qui, depuis vingt-cinq ans, a le plus souvent et le plus chaudement, en toutes circonstances, concouru à la glorification du maître. La part de collaboration de M. Chesneau n'est point limitée à ces quarante pages d'introduction où il a tracé un portrait d'ensemble du grand artiste français. En regard du dessin et de la description de chaque numéro d'œuvre (procédé, dimensions, date, expositions, prix de vente des gravures et noms des possesseurs, etc.), fournis par M. Robant, il a repris successivement tous ces numéros, qui sont au nombre de 2000 en chiffres ronds, et accompagné chacun d'eux d'un commentaire qui éclaire le sens, l'intention et la portée de toute œuvre cataloguée. L'accomplissement d'une telle tâche suppose non seulement la connaissance approfondie du génie de Delacroix mais aussi une rare souplesse de plume. Il faut bien le dire, c'est ce commentaire, aussi varié que les compositions elles-mêmes, qui transforme cet inventaire en quelque chose de plus qu'un catalogue, — un catalogue très précieux, sans doute, mais aride comme un dictionnaire, — et en fait un livre lisible.

Le curieux trouvera, en outre, dans *l'Œuvre complet d'Eugène Delacroix* de nombreuses signatures de l'artiste, la reproduction de la plupart des portraits qu'on a faits de lui, la liste de ses salons, et des tables de toute sorte qui facilitent toutes les recherches.

Il y a longtemps déjà que ce livre est annoncé, attendu ; voilà bien trois ou quatre ans qu'il est en cours d'impression. Aujourd'hui qu'il est terminé, nous pouvons dire sans être taxé d'exagération qu'il est la première pierre du monument que les admirateurs d'Eugène Delacroix se proposent d'élever à sa mémoire.

La Basilique de Saint-Marc, à Venise, ouvrage grand in-f° comprenant 649 planches gravées et chromolithographiées. — Texte italien et français, par une réunion d'écrivains sous la direction du professeur Camillo Boito. — Tirage unique limité à 500 exemplaires. Ferdinand Ongania, édit. Venise.

Le Livre a eu déjà l'occasion de signaler cet important ouvrage dont la publication, commencée il y a quelques années, est sur le point de se terminer. « La Basilique de Saint-Marc à Venise » comprend cinq portefeuilles qui renferment dans leur ensemble vingt-cinq planches grand in-f° représentant des coupes géométriques de l'intérieur et de l'extérieur de la Basilique, soixante et une planches grand in-f° en chromolithographie, et cinq cents soixante-trois autres planches grand in-4° donnant des détails de mosaïques et de sculpture, les autels, les tombeaux, etc. . de cette merveille d'étrangeté et de splendeur qui se nomme Saint-Marc. A ne considérer que le nombre des planches et leur exécution remarquable, cet ouvrage mériterait déjà une mention toute particulière; mais il faut considérer surtout son haut intérêt archéologique. Il est conçu et exécuté de telle sorte que l'architecte devra y trouver les renseignements techniques nécessaires à la reconstitution entière de la basilique à des époques différentes; que l'artiste pourra juger dans ses mille details l'immensité du travail réuni dans ce monument; que le savant et l'amateur enfin retrouveront dans cette multitude de dessins le Saint-Marc qu'ils ont visité et se rendront compte de ce que fut la Basilique aux âges passés, comment elle s'est fondée, s'est agrandie et s'est complétée pour arriver à former cet ensemble unique au monde.

Certes, on a beaucoup écrit sur Saint-Marc et, au point de vue archéologique notamment, tout semblait avoir été dit, expliqué, démontré. Cependant il est certains points relatifs aux origines de la Basilique

qui, faute de renseignements assez précis, avaient dû être laissés dans l'ombre. Des découvertes récentes, faites lors des derniers travaux de restauration exécutés à Saint-Marc, ont permis de remplacer bien des suppositions par des certitudes qui se trouveront énoncées dans ce nouvel ouvrage. On connaissait moins encore l'aspect de la Basilique aux différentes époques; l'intelligent éditeur vénitien a eu la véritable bonne fortune de pouvoir donner certaines planches inédites, qui permettent de préciser les conjectures précédentes: ce sont les planches représentant la façade avant le xie siècle, d'après une miniature du xiiie siècle restée jusqu'à ces derniers temps inconnue, et un dessin établi sur des vestiges mis à jour sous les revêtements de marbres lors de la démolition de quelques pans de mur. Une autre planche donne l'élévation de la façade au xiiie siècle, d'après une ancienne mosaïque retrouvée sous des surcharges au-dessus de la première porte en venant de l'horloge. Les autres planches relatives à la façade représentent l'aspect extérieur de Saint-Marc (parties de droite et de gauche antérieures au xiie siècle), d'après un dessin du musée Correr, la reproduction du tableau de Gentile Bellini, l'extérieur de Saint-Marc au xve siècle, et enfin la façade actuelle. Cette dernière est divisée en vingt et une planches devant être ajustées et qui, réunies, forment une seule chromolithographie de plus de 2m,1/2 de haut sur 1m,79 de large. — Au moins connaît-on maintenant, à défaut de l'église toute primitive du ixe siècle, et qui offre d'ailleurs peu d'intérêt, celle qui fut reconstruite après un terrible incendie par le doge Pietro Orseolo Ier, celle dont les travaux d'embellissement, les premiers travaux de mosaïque furent commencés en 1071 par Domenico Selvo. M. Boito, l'érudit écrivain italien à qui la direction du texte de l'ouvrage sur la Basilique a été confiée, croit devoir faire remonter les transformations de l'église actuelle au temps de Domenico Michel (1117) et de la conquête de Tyr, de Pietro Polani (1130), de Domenico Morosini et du vainqueur de Constantinople, Enrico Dandolo — (1192-1205).

Le texte (l'ouvrage comporte une traduction française) est dû à un certain nombre d'écrivains vénitiens qui, sous la direction de M. Camillo Boito, ont décrit la Basilique. M. Boito est l'auteur de l'important chapitre sur l'architecture, M. Doucart a écrit l'histoire de l'édifice, M. Saccardo a consacré de nombreuses pages aux mosaïques, M. Molmenti s'est préoccupé des traditions populaires dont il a rappelé les plus curieuses; d'autres collaborateurs encore, notamment MM. Fuline, — dont la mort remonte aux derniers mois de l'année 1884, — Urbani, Pasini, ont traité chacun un point spécial avec soin et talent.

L'exécution des planches gravées et chromolithographiées est belle. Ces dernières ont été exécutées à Naples, Leipzig, Turin, Paris sur des aquarelles faites par des artistes de réelle valeur, entre autres par M. Prosdocimi, qui a peint dans la grandeur de leur reproduction les vingt et une planches de la façade actuelle, et certaines vues de l'intérieur. On ne saurait trop louer le soin avec lequel l'éditeur, M. Ongania, a dirigé et surveillé cette importante publication. Il a mis à l'achèvement de son œuvre une persévérance que rien n'a lassé; or l'ouvrage a été entrepris en 1878, et il est superflu d'indiquer quelles difficultés sans cesse renaissantes il a fallu vaincre. On pourra juger notamment des dépenses qu'entraîne la publication d'un si long travail par ce seul détail : l'aquarelle reproduisant les vingt-deux planches qui forment la façade a été payée 40,000 francs et leur tirage chromolithographique a coûté 70,000 francs. — Ces frais considérables expliquent le prix de 1,800 francs auquel a été fixé chacun des 500 exemplaires de l'édition. Le succès assuré à ce beau travail, succès qui s'affirme depuis sa publication intégrale, ne sera donc que la juste récompense des efforts accomplis. L.

Eugène Delacroix par lui-même, par G. Dargenty. Un vol. in-18 de 226 p. Paris, 1885. Librairie de l'Art. J. Rouam.

M. G. Dargenty est un écrivain d'art des plus vaillants; il perpétue la lignée de plus en plus éclaircie des critiques originaux, et, d'ordinaire, il n'attend pas l'opinion du voisin pour exprimer la sienne sur les œuvres et sur les hommes. Cependant, par exception et voulant faire connaître Delacroix à ceux qui, depuis quelque temps, ont entendu si souvent répéter ce nom illustre, M. Dargenty a puisé, tant dans les *Lettres* du maître publiées par Ph. Burty que dans les témoignages de ses contemporains, tous les traits caractéristiques du génie de cet admirable artiste et en a composé un portrait parfaitement complet, très exact, très vivant, sous ce titre : *Eugène Delacroix par lui-même*. M. Dargenty dit de cet excellent livre qu'il n'est qu'une « compilation ». Que n'avons-nous sur chacun de nos grands artistes français de telles compilations, faites avec ce tact, ce goût et ce soin!

Monographie du temple de Salomon, par le R. P. Xavier Pailloux, S. J. Un vol. in-folio de xii-410 p. Paris, 1885, A. Roger et F. Chernoviz, éditeurs.

Les lettres S. J., qui suivent le nom de l'auteur au titre de cet ouvrage, nous apprennent que le révérend père Xavier Pailloux appartient à la Société de Jésus. Le souvenir, encore présent à toutes les mémoires, des déménagements précipités auxquels les bons pères ont été récemment soumis nous rendrait volontiers indulgent pour la mauvaise humeur dont chaque page de cet in-folio porte la trace évidente. Oui, nous comprenons la contrariété du travailleur forcé d'abandonner tout à coup son cabinet, sa bibliothèque, ses habitudes d'empiler dans des paniers ses livres d'études à la hâte, ses manuscrits et ses notes au cours d'une tâche de longue haleine; si son caractère en conserve quelque irritabilité, même sous l'habit ecclésiastique, il est bien excusable. Mais la rencontre est fâcheuse lorsqu'elle se produit pendant l'accomplissement d'une œuvre d'érudition. Le savant

court le risque de perdre, en de telles aventures, le sang-froid indispensable à l'impartialité de ses jugements et d'enfourcher le dada de la polémique messéant en de tels champs de course. C'est ce qui est arrivé au R. P. Xavier Pailloux, S. J., pendant qu'il élaborait la *Monographie du temple de Salomon*.

Le révérend père, pour arriver à la restitution d'un des monuments les plus célèbres et les moins connus de l'antiquité, se place à un certain point de vue très spécial. D'abord, dès l'épigraphe, en maint passage, et, une dernière fois, au terme du volume, il nous donne à entendre qu'il est pour bien peu de chose dans ce travail considérable, qu'il en est à peine le transcripteur. De même que « le plan du temple fut déposé par le Verbe entre les mains de David », qui le remit à Salomon, de même sommes-nous, en confidence, incités à croire que le manuscrit de la *Monographie du temple de Salomon* est d'origine surnaturelle, et sinon précisément divine, à tout le moins prophétique. L'auteur, qui se pique de dessiner, s'étonne lui-même de la sûreté de sa main dans le tracé des plan, coupe et élévation du monument; il se complaît dans son œuvre et constate que son crayon a été dirigé par le prophète-architecte Ézéchiel : *Hæc omnia venerunt ad me scripta manu Dei*, redit-il avec David.

Cette conviction manque peut-être d'humilité, mais le R. P. Pailloux y puise une autorité peu commune pour malmener les érudits, les archéologues, les historiens sacrés ou profanes de toute religion comme de toute époque dont les hypothèses ou les affirmations relativement au temple de Jérusalem ne concordent pas avec les siennes; et il ne se prive pas de le faire, et de le faire sur un ton un peu rude. Soit! Mais où il passe la mesure, c'est lorsqu'il voit un parti pris de dédain et de haine contre l'Ancien Testament, un esprit de système antireligieux dans les conclusions de l'archéologie moderne, qui refuse le sens de la création esthétique au peuple juif, affirme que les rares vestiges subsistants de l'architecture et de la décoration du pays d'Israël sont l'œuvre de mains étrangères, en même temps qu'une imitation de l'art assyrien et de l'art égyptien. Il reproche violemment (« dent pour dent », dit-il) aux voyageurs de s'en rapporter au témoignage suspect de leurs yeux, lorsque celui-ci contredit la déclaration formelle du roi David : *Hæc omnia venerunt ad me scripta manu Dei*. « Ce plan m'a été remis tout tracé de la main de Dieu. » Puisque « Dieu n'eut qu'à effeuiller une page de son album divin traçant l'esquisse du Tabernacle et le modèle du Temple », comment l'œuvre serait-elle une imitation de quoi que ce soit au monde? Tel est l'argument sur lequel s'appuie la foi du R. P. Pailloux pour réfuter les historiens du temple de Salomon. Dans le même esprit, il invoque le texte de la vision d'Ézéchiel contre la description de l'écrivain juif Flavius Josèphe. Je ne sais si les affirmations nouvelles fondées sur de tels éléments ébranleront les convictions de nos archéologues; il est permis d'en douter.

Ils auraient tort cependant de ne point tenir très sérieusement compte des recherches immenses et des efforts accomplis par le R. P. Pailloux. N'y eût-il dans son livre que la collection des textes anciens, accompagnés de leur traduction et suivis d'un commentaire minutieux, que déjà le recueil serait très précieux. Mais, en outre, l'auteur y discute toutes les restitutions antérieures et, pour les discuter, les analyse dans le plus grand détail. Il a donc réuni toutes les pièces du procès. Elles sont exposées en vingt-cinq chapitres, et chacun d'eux est appuyé d'une planche gravée d'après un dessin de l'auteur.

A l'exception du dernier, qui est à peu près emprunté à l'ouvrage d'un jésuite espagnol, le P. Villalpand, ces dessins montrent les résultats graphiques auxquels l'étude de la question par les textes et par de longs voyages en Égypte et en Asie ont conduit le R. P. Pailloux. Si l'on se borne à les examiner comme une sorte de graphologie de l'ensemble des constructions, destinée à montrer leur disposition sur le terrain, le nombre des façades, des cours, des étages, des colonnes, des portes et des fenêtres, ils jettent une grande clarté dans la discussion. Mais, à les considérer au point de vue du rendu, à n'en voir que la forme extérieure, le résultat est navrant. S'il fallait admettre que tel fut jamais le temple de Salomon, nous emporterions la plus triste opinion du goût de l'architecte, quel qu'il ait été. Nous nous refusons énergiquement à croire que cet architecte n'ait pas su créer un autre style que celui des *boites d'architecture* du bazar de l'Hôtel-de-Ville. Et pourtant, à s'en rapporter au R. P. Pailloux, l'identité est frappante. Décidément, l'éducation esthétique est toujours aussi négligée qu'aux siècles passés, ou pour le moins aussi fausse chez les jésuites. C'est une lacune qu'avec leur intelligence il leur serait facile de combler. Ils devraient bien y songer. Jusqu'au papier des gardes de ce livre de luxe qui affecte un faux air de papier de confiseur!

E. C.



GÉOGRAPHIE

— Voyages — Mœurs et Coutumes —

Les Richesses du Tong-kin, par Savigny et Bischoff. Un fort vol. in-12. Paris, 1885, H. Oudin, éditeur.

Étudier le rôle de notre pays au point de vue colonial; démontrer que le fleuve Rouge est, au plus grand profit de la France, la seule artère commerciale pratique pour les provinces méridionales de la Chine; retracer l'histoire de notre intervention en extrême Orient; faire connaître, avec une carte à l'appui, la géographie, l'ethnographie et l'histoire du Tong-kin : tel est l'objet des quatre premiers chapitres du livre de MM. Savigny et Bischoff. C'est au cinquième que commence la partie vraiment originale, essentielle et tout à fait importante de l'ouvrage. Les auteurs y exposent dans un ordre parfait les produits du Tong-kin et des pays environnants; ils indiquent en outre l'état actuel des voies et moyens de communication du pays, signalent les grands travaux d'intérêt général qui s'imposent d'urgence; ils nous informent sur les articles d'importation et d'exportation, sur les centres et marchés, sur les conditions de l'exploitation française, sur le rôle de nos futurs agents au Tong-kin, sur le coût du voyage et du fret, etc.

Mais l'âme du livre, c'est l'exposé des entreprises à tenter avec succès dans notre nouvelle colonie. Elles sont classées par ordre alphabétique. Tous les intéressés liront avec une vive curiosité les articles *Batellerie, Banques, Chemins de fer, Commerce, Constructions, Coton, Exploitation des forêts, Mines, Opium, Riz, Roulage, Soie, Sucre, Terrains, Thé*, etc., etc. En ajoutant à cette somme de renseignements déjà si riche un *Index* bibliographique des ouvrages publiés sur le Tong-kin et un *Vocabulaire* des expressions locales que l'on y rencontre communément, MM. Savigny et Bischoff justifient amplement le sous-titre de leur livre : *Les Richesses du Tong-kin, les produits à y importer et l'exploitation française : Guide administratif, commercial, industriel, agricole, etc.* E. C.

De Palerme à Tunis, par Malte, Tripoli et la côte. *Notes et impressions*, par Paul Melon. Un vol. in-18 orné de gravures. Paris, 1885, librairie Plon.

Ces *notes* sont des feuillets détachés du carnet de voyage de l'auteur; les impressions s'y succèdent sans autre lien parfois que leur ordre chronologique. Le lecteur ne trouvera donc ici ni l'étude complète et approfondie des contrées traversées ni le récit d'aventures extraordinaires. A quelques renseignements historiques, politiques et statistiques, intéressants en ce temps d'expansion coloniale, M. Paul Melon mêle les sentiments et les pensées qu'éveille dans l'esprit d'un touriste clairvoyant, au point de vue pittoresque, la terre d'Afrique, si féconde en souvenirs du passé et en promesses d'avenir. E. C.

Dictionnaire des Émailleurs *depuis le moyen âge jusqu'à la fin du* XVIII*e siècle*, par Émile Molinier. Un vol. in-16. Paris, 1885. Librairie de *l'Art*, J. Rouam.

La librairie de *l'Art*, qui concourt activement à enrichir nos bibliothèques de livres d'art excellents, a confié à M. E. Molinier le soin d'écrire le premier volume d'une série de *Guides du collectionneur*. Attaché à la conservation des musées du Louvre, l'auteur était en situation excellente pour composer le *Dictionnaire des émailleurs* qu'il nous donne aujourd'hui. Ce petit manuel, précédé d'un avant-propos substantiel sur l'art de l'émail, s'adresse moins aux savants de profession qu'aux amateurs, qui seront fort aises d'avoir sous la main un volume de format facile à consulter, plein de documents précis, et accompagné de 67 marques et monogrammes d'artistes.

E. C.

Les Pyrénées françaises, par M. Paul Perret, tome III. *L'Adour, la Garonne* et *le Pays de Foix*. Illustrations par E. Sadoux. Un beau vol. in-8° de 464 pages. H. Oudin, éditeur. Paris, 1884.

Il a déjà été rendu justice, ici même, aux qualités et aux mérites de ce recommandable ouvrage, dont les premiers volumes ont été analysés dans de précédents bulletins. On citerait difficilement, dans cet ordre de productions littéraires, un travail préparé avec autant de conscience et plus agréablement exécuté. L'auteur est un de nos confrères les mieux doués. Romancier à l'imagination fertile et ingénieuse, critique aux fortes études, et très informé aussi des choses du temps présent, il était comme tout désigné pour une entreprise qui réclamait à la fois une plume d'écrivain sensible à la diversité et à la poésie des lieux, et un esprit familier avec le détail de l'histoire. Dans ce seul nom : *les Pyrénées*, il y a véritablement tout un monde de souvenirs et d'impressions. Les annales de notre pays ont ce nom gravé presque à chacune de leurs pages; les ombres de héros, orgueil de la France, semblent errer parmi ces beautés grandioses; les fascinantes visions de nos jeunes années sont remplies par les ruines de châteaux, les précipices vertigineux, les cascades sonores et argentées, que les Pyrénées ont fournis à tous les *magasins illustrés* de notre enfance. Ajoutons que le grand courant de vogue qui,

depuis un demi-siècle, entraîne cent catégories de malades vers ces régions pittoresques, achève aussi de les classer à la tête de nos plus intéressantes.

On sait ou l'on devine, qu'il a été écrit chez nous quantité de volumes sur ce sujet; mais sans parler de celui de M. Taine, que son caractère très particulier défend de toute comparaison avec les autres, nous n'hésitons pas à recommander l'ouvrage de M. Paul Perret comme étant le plus complet dans cet ordre et le plus instructif. Il comprend deux parties: *le Bigorre* et *le Comminge et le Pays de Foix*. L'auteur y aborde successivement: la chaîne de Toulouse à Tarbes, l'Adour, Tarbes et la Vallée, Bagnères-de-Bigorre, les Baronnies, la vallée d'Aure, le plateau de Lannemazan, les Nestes, Avreau, la Haute-Vallée, les lacs, le pic du Midi, le col d'Aspin, Gripp et Campan, la vallée de Lesponne, le Lac-Bleu, Bagnères-de-Luchon, la ville, promenade autour de Luchon, la vallée du Lys, la vallée d'Oueil, Saint-Aventin, les lacs d'Oo, le port de Vénasque, la Maladetta, la Barousse, Mauléon, Bramevaque, la Barousse, Valcabrère, la vallée de la Garonne, Saint-Béat, le val d'Aran, la vallée du Lez, le mont Vallier, la vallée du Sallat, Saint-Girons, Saint-Lizier, Aulus, la vallée de l'Ariège, Foix et Pamiers, Tarascon, Vicdessos, le pays du fer, la haute vallée de l'Ariège et Ax. Des chapitres développés, et pleins de traits curieux, sont consacrés à Bagnères-de-Bigorre, Bagnères-de-Luchon, Foix et Pamiers. On goûtera surtout l'amusant récit d'une excursion dans la *vallée d'Andorre*.

L'habile artiste, M. E. Sadoux, a orné ce beau volume de 35 gravures hors texte et 120 dans le texte.

L. D.

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

La crise irlandaise, depuis la fin du XVIIIe siècle jusqu'à nos jours, par ÉDOUARD HERVÉ. Un vol. in-16. Paris, Hachette et Ce; 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Trois grandes questions, dit l'auteur, ont, tour à tour ou simultanément, depuis un siècle, agité l'Irlande : la question de l'autonomie législative, celle de la liberté religieuse et enfin la question agraire.

La question agraire, elle a été étudiée d'une façon toute remarquable par M. Paul Fournier, mais son étude, — nous en avons rendu compte naguère ici même, — est plutôt juridique qu'historique. C'est en historien que M. Hervé parle de la crise sociale irlandaise et tout d'abord des crises politique et religieuse.

Et, certes, cette histoire des dernières phases de la lutte cinq ou six fois séculaire de l'Irlande, pays conquis, contre l'Angleterre, la nation conquérante, n'était pas aisée à présenter. Il ne suffisait pas de rappeler le nom de Fitzgerald, ceux de Gratton et d'O' Connell, ceux d'O' Brien et d'O' Mahomey, celui de M. Parnell et celui du criminel agitateur O' Rossa; il ne suffisait pas davantage de distinguer entre l'action exercée ouvertement, loyalement, par de grands orateurs et les sourdes menées des *invincibles;* entre les aspirations des uns et le but poursuivi par les autres; il fallait nous faire connaître la politique anglaise, nous dire les efforts faits par les différents cabinets conservateurs ou libéraux qui se sont succédé pour améliorer la condition des Irlandais, en même temps les résistances d'un roi, celles du Parlement; il fallait simplifier ce qui est confus, et pourtant, ne rien omettre, si ce n'est peut-être les intrigues; il fallait exposer les faits clairement et ne se montrer point un homme de parti. M. Hervé a fait preuve d'une grande modération et d'un grand talent.

L'Irlande n'obtiendra pas son autonomie législative par des insurrections comme celles de 1798 et celle de 1848. Elle ne l'obtiendra pas davantage par des assassinats comme celui de Phœnix-Park ou par des explosions comme celles de la tour de Londres et du palais de Westminster. Mais d'obtenir la complète égalité politique et religieuse, mais d'arriver à une meilleure condition matérielle et d'avoir son Parlement à elle, cela ne saurait la satisfaire; elle ne cesse de caresser le rêve d'une indépendance absolue. Cette indépendance absolue a peu de chance de se réaliser jamais. Les hommes d'État, explique M. Hervé, pourraient tout au plus songer à une combinaison analogue à celle qui existe aujourd'hui en Autriche-Hongrie. Plus tard, les colonies anglaises pourront vivre de leur vie propre, former, avec l'Angleterre, une confédération d'États, et l'Irlande, alors, compter parmi ces États quasi indépendants, mais c'est là une pure possibilité. La complète indépendance ne serait, pour l'Irlande, un bienfait.

F. G.

Les conditions sociales du bonheur et de la force, par Adolphe Coste. Troisième édition, augmentée d'une préface. Un vol. in-12 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine.* Paris, Félix Alcan, 1885. — Prix : 2 fr. 50.

Le titre promet beaucoup. On jette les yeux sur la table des matières, on lit : Introduction : *le bonheur en face du progrès* (trois chapitres intitulés : *le progrès accéléré, le bonheur stationnaire, l'homme a les moyens d'être heureux*); Première partie : *la famille* (dix chapitres : *qu'est-ce que la famille?... Ses avantages particuliers et sociaux, nécessité d'une éducation préparatoire pour développer l'aptitude familiale...*); Deuxième partie : *le métier;* Troisième partie : *la vie publique;* Quatrième partie : *la doctrine* (*le pouvoir spirituel laïque,* faut-il une *centralisation spirituelle?...*) Et, ce premier coup d'œil donné, on ne doute pas, le volume faisant d'ailleurs partie d'une collection qui compte déjà nombre d'ouvrages de grande valeur, que le travail de M. Coste, réédité, ne présente quelque intérêt. Il ne faut pas lire deux chapitres pour être détrompé.

L'auteur est un positiviste à peu près orthodoxe. Pour lui, le bien, c'est le bonheur, c'est l'activité sagement réglée ; il indique certaines réformes auxquelles il serait utile de procéder et qui, accomplies, assureraient le bonheur; il indique le pouvoir spirituel qu'il conviendrait de reconnaître, pouvoir auquel serait dévolue la tâche de régler l'activité. Disciple d'Auguste Comte, il n'est pas en désaccord avec M. Le Play, l'économiste catholique.

Il appelle « la division spontanée des adultes en pères et mères de famille à postérité nombreuse, et en célibataires ou quasi célibataires » ; il réclame « l'autorité testamentaire des chefs de famille pour la répartition des capitaux conformément aux aptitudes; l'entière liberté d'entreprise et de concurrence ; l'autonomie locale; l'impôt direct; le vote public ; la responsabilité des fonctionnaires ». Mais ces réformes peuvent faire courir quelque danger à la société? L'auteur s'empresse de le reconnaître. « Qu'est-ce que le célibat et l'inégalité de succession sans la plus grande union fraternelle? Qu'est-ce que la liberté testamentaire sans la moralité du testateur et la prévoyance des parents? Qu'est-ce que la concurrence sans la capacité industrielle et la probité financière? Qu'est-ce que l'autonomie locale et l'impôt direct sans le patriotisme et la discipline éclairée des citoyens? Qu'est-ce que le vote public sans la bonne foi des partis et le respect de l'opinion? Qu'est-ce que la responsabilité judiciaire sans l'indépendance de la magistrature? *Les libertés absolues ont besoin d'une puissance supérieure qui soit, comme l'axe de tous les rouages excentriques, capable de les maintenir dans la sagesse et la vérité.* » Et il prêche le nouveau catholicisme, avec l'unité de doctrine positiviste; il organise un pouvoir spirituel avec le médecin, l'avocat, le magistrat, le professeur, le journaliste pour agents; même il construit l'église positiviste sur un autre plan, avec une autre décoration que celle de la rue Monsieur-le-Prince.

Le livre a déjà été fait. M. Coste n'a pas exprimé une seule idée nouvelle. F. G.

La morale anglaise contemporaine. *Morale de l'utilite et de l'évolution,* par M. Guyon. Deuxième édition, revue et augmentée. Un vol. in-8° de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine.* Paris, Félix Alcan; 1885. — Prix : 7 fr. 50.

L'ouvrage a été donné il y a plus de dix ans, et, depuis, de l'autre côté de la Manche, des écrits ont été publiés qui touchent à la morale théorique; mais l'ouvrage a été revu hier, il a été augmenté, et l'exposé de la morale anglaise contemporaine est aussi complet qu'on le peut souhaiter. Or les derniers moralistes anglais, Clifford, Barratt, M. Leslie, n'ont pas, dit M. Guyon, ajouté d'idées vraiment neuves aux systèmes de Darwin et de Spencer; ils ont ajouté seulement des formules originales et des éclaircissements de détail. Une critique suit ce jugement : « Ils nous laissent en face de la même difficulté qu'avaient déjà rencontrée les Helvétius et les Bentham, à savoir l'antinomie entre l'intérêt social et l'intérêt individuel, entre *notre père l'Homme* et nous-mêmes, la lutte entre le nouveau Jehovah-Humanité et le vieux Satan encore présent en chacun de nous. Jusqu'alors, les moralistes s'étaient cru le droit de juger moralement le Satan symbolique, de le condamner, de le présenter comme un objet d'exécration pour tous; aujourd'hui, ils sont réduits à constater simplement son existence, et, dans beaucoup de cas, restent les témoins passifs de sa lutte avec le *principe du bien.* Ils pensent que cette nouvelle position prise par la morale théorique n'aura aucune conséquence dans la pratique; le point de vue plus indulgent d'où on regarde aujourd'hui la bataille éternelle de la vie ne saurait rien changer à la bataille même, ni à son issue. Cette affirmation nous paraît le point qui reste le plus contestable dans la morale commune aux divers penseurs anglais. »

Le problème du mal reste posé. Mais M. Guyon qui admet — « tout penseur sérieux, dit-il, est forcé de les admettre » — les trois lois physiques et psychologiques d'association, d'évolution et de sélection naturelle, et qui a proposé récemment une *morale sans obligation ni sanction,* ne relève-t-il pas des écoles anglaises?

Quoi qu'il en soit, la critique des systèmes de morale utilitaire et évolutionniste, toute pleine d'intérêt quand il la donna, il y a douze ans, reste intéressante dans l'ouvrage réédité et revu. F. G.

La philosophie ancienne. *Histoire générale de ses systèmes,* par Ch. Bénard, ancien professeur de philosophie dans les lycées de Paris et à l'École normale supérieure. Tome Ier. Un vol. in-8°. Paris, Félix Alcan; 1885. — Prix : 9 francs.

M. Bénard appartient à une école qui a formé de savants historiens de la philosophie, qui, par là, ne mérite pas le complet discrédit dans lequel elle est tombée; il est spiritualiste, et l'ouvrage dont il nous donne aujourd'hui le premier volume est pour faire honneur à l'ancienne université, celle qui a supporté la tyrannie de Victor Cousin.

Dans ce volume, après l'*Introduction*, l'exposé de la philosophie grecque, de la doctrine de Socrate, des leçons des sophistes. Nous disons exposé, mais l'auteur ne s'est pas contenté de nous analyser à nouveau les systèmes des Ioniens, des Pythagoriciens, des Éléates, des Atomistes; puis la révolution socratique accomplie, ceux des Euclide de Mégare, des Antisthène, des Aristippe; il a discuté encore les interprétations qu'ont données, des différentes doctrines grecques, les historiens qui ont écrit avant lui; il est en désaccord parfois avec Tennemann, avec Uberweg, avec Zeller; même il n'a pas hésité à consacrer un bon tiers de son volume à la réfutation de toutes les thèses soutenues en faveur des sophistes.

Les jugements qu'il a portés pourront être discutés, — nous-même ne les acceptons pas tous; — son étude n'en paraîtra pas moins attachante.

Allons-nous lui reprocher d'avoir prêté à MM. Challemel-Lacour, Renouvier, Secretan, cette opinion que la philosophie est une sorte de *virtuosisme,* comme il dit? Il n'eût pas dû confondre leur déclaration motivée : la philosophie n'est pas une science, avec les simples assertions d'un litterateur; M. Renan est un maître-ecrivain, le grand écrivain de notre époque, il est aussi un dilettante, un sceptique. Exprimons seulement le regret que M. Bénard se soit défendu de rapprocher certaines doctrines grecques de certaines doctrines contemporaines données comme toutes nouvelles; la plus grande différence est dans la terminologie; le rapprochement eût été intéressant. P. G.



SCIENCES NATURELLES, PHYSIQUES, MATHÉMATIQUES

— Sciences occultes —

— Sciences appliquées à l'industrie — Technologie —

Nouvelles lectures scientifiques, par Maximilien Flajat, agrégé de l'Université. Un vol. de 331 p. de la *Bibliothèque instructive* de Jouvet et Ce. Paris, 1885.

Ce livre, destiné aux jeunes enfants, contient des notions générales sur les plantes, les animaux, les pierres, les métaux et les principales industries. Il est orné de nombreuses gravures sur bois. C'est un bon ouvrage de vulgarisation scientifique.

Annuaire de l'observatoire de Montsouris, pour l'année 1885. Un vol. in-16 de 620 pages. Paris-Gauthier-Villars. — Prix : 2 francs.

Cet annuaire contient, comme les années précédentes, des tables et renseignements utiles aux météorologistes, aux agriculteurs et aux hygiénistes; mais, ce qui en fait le principal intérêt, c'est un nouveau mémoire original (le septième) de M. Miquel sur les organismes microscopiques de l'air et des eaux. Nous y trouvons des chiffres qui établissent que l'air de la mer et des hautes montagnes est presque totalement exempt de microbes, et d'autres qui montrent comment l'air des maisons neuves se charge de microbes d'année en année. Il semble donc que les matières animales exhalées par les habitants s'accumulent dans les constructions et deviennent la nourriture des microbes. Ces faits, lorsqu'ils seront bien établis, auront une grande importance pour l'hygiène. M. Miquel expose assez longuement dans ce Mémoire les procédés actuellement employés, c'est-à-dire qui ont paru les meilleurs pour l'étude des bactéries de l'air et des eaux. Dr L.

Introduction à la botanique,
par J.-L. de Lanessan.

Un des députés les plus en vue, M. de Lanessan, qui est en même temps un savant distingué, publie, dans la *Bibliothèque scientifique internationale,* dirigée par M. Ém. Alglave, un ouvrage rempli d'intérêt.

Sous le titre d'*Introduction à la botanique,* l'auteur donne avec élégance et simplicité un exposé des théories scientifiques nouvelles groupées autour d'un végétal, le *Sapin,* pris comme type de la vie des plantes. Ce plan original donne lieu aux rapprochements les plus instructifs et permet de rendre accessibles aux gens du monde les découvertes contemporaines.

Ce volume, d'une lecture facile et séduisante, est cependant, comme on voit, une œuvre sérieuse; aussi le recommandons-nous non seulement à l'homme du monde, mais aussi au penseur, qui retrouvera dans ces pages l'echo de graves et troublants problèmes, comme celui de la liberté et du déterminisme.

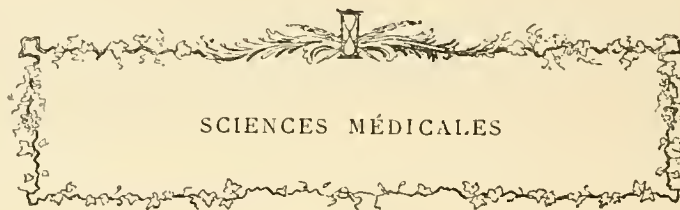
Ce livre aura, nous n'en doutons pas, le même succès que les leçons remarquables qu'il rappelle, données à la Faculté de Médecine de Paris par M. de Lanessan, et qui attirèrent un si grand nombre d'élèves.

L'année scientifique et industrielle, par Louis Figuier; 28e année (1884).

Nous n'avons pas à faire la critique de cet ouvrage, que tout le monde connaît. Il nous apporte aujourd'hui le bilan scientifique de l'année 1884, et nous constatons avec joie que le progrès n'est pas un vain mot. Nous voyons, en effet, en ouvrant ce livre, que la France a à son actif, pour cette année, un assez grand nombre de travaux et de découvertes dont, pour ne citer que les plus belles, les ballons dirigeables de MM. Tissandier et des capitaines Renard et Krebs, les travaux de Pasteur sur la rage, les voyages de M. de Brazza et du Dr Ballay, l'exploration du *Talisman*, etc. Sans doute la route parcourue est déjà longue, mais que de choses à faire encore!

Mais, devant ces magnifiques efforts de la science, on ne peut échapper cependant au souvenir de cette grande et mélancolique pensée de Newton : « Nous ne sommes, disait-il, que comme des enfants qui s'amusent à chercher, sur le bord de la mer, des cailloux plus jolis les uns que les autres, tandis que le vaste océan de la vérité s'étend devant nous. »

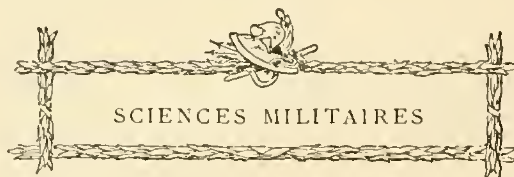
L. R.



Prophylaxie et géographie médicale des principales maladies tributaires de l'hygiène, par M. Léon Poincaré, professeur d'hygiène à la Faculté de Nancy. Un vol. in-8° de 496 p., avec 24 cartes en couleur intercalées dans le texte. Paris, G. Masson; 1885.

Cet ouvrage est un travail de bénédictin, dans lequel existent forcément bien des lacunes. Son but général, si j'ai bien compris l'auteur, est d'éclairer les mesures internationales d'hygiène qui sont ou qui seront prises pour empêcher les maladies épidémiques de passer de leur pays d'origine dans d'autres contrées, ou de franchir leurs limites habituelles. C'est assurément une entreprise de haute utilité et qui mérite les plus grands encouragements. Malheureusement, nous ne pouvons considérer le présent volume que comme un premier essai dont le principal mérite est d'ouvrir une voie nouvelle. Les cartes, qui en sont la partie fondamentale et qui montrent la répartition sur le globe de la fièvre typhoïde, de la fièvre récurrente. du typhus, de la fièvre intermittente, de la variole, de la rougeole, de la scarlatine, de la diphtérie, du choléra, de la fièvre jaune, etc., etc., sont assurément fort intéressantes et font sauter aux yeux bien des choses ignorées, mais il est de toute évidence que ces cartes, étendues à l'univers entier, sont souvent conjecturales, et, dans tous les cas, excessivement insuffisantes, vu l'impossibilité de se procurer des documents statistiques dans les sept huitièmes au moins de la surface terrestre.

Dr L.



Le combat à pied de la cavalerie au moyen âge, par M. de la Chauvelays, membre de l'Académie de Dijon, officier d'académie. Broch. in-8° de 50 p. Paris, Plon; 1885.

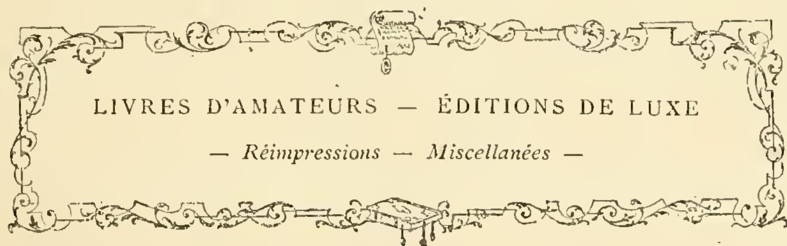
M. de la Chauvelays s'est pour ainsi dire fait une spécialité de l'histoire des armées du moyen âge, et des recherches consciencieuses dans nos archives provinciales lui ont permis de mettre à jour bien des faits curieux et intéressants pour l'art militaire. Son étude d'aujourd'hui a pour objet le combat à pied de la cavalerie, et nos tacticiens, qui s'occupent de leur côté du combat à pied de notre cavalerie, pourront y trouver matière à d'utiles réflexions, bien que les conditions de la guerre aient totalement changé; les historiens en feront également leur profit.

Une erreur très répandue consiste à croire que les chevaliers du moyen âge combattaient toujours à cheval ; ils en descendaient fort souvent, au contraire, pour se battre à pied. L'auteur nous montre, dans un très grand nombre de batailles de cette longue période de l'histoire, les chevaliers mettre pied à terre pour soutenir la lutte ; ses exemples sont puisés principalement dans les luttes sanglantes de la guerre de Cent ans et dans les grandes catastrophes que nous y avons subies : Crécy, Poitiers, Azincourt. Il établit, du reste, que les cavaliers de la Grèce, de Rome et de la Germanie faisaient souvent comme nos lourds hommes d'armes. De nos jours, les dragons, les cosaques, sont exercés journellement à ce genre de combat. Il est vrai qu'ils s'y montrent plus mobiles et ne sont point empêtrés dans de gênantes armures ; de plus, ils ont le fusil et deviennent alors de véritables fantassins. Toute cette revue rétrospective des prouesses de nos chevaliers est remplie de détails originaux. M. de la Chauvelays a étudié avec beaucoup de précision les détails de ce genre de combat, dont nos chroniqueurs parlent souvent et dont nos historiens modernes ne paraissent pas, en général, avoir assez remarqué la fréquence dans les luttes du moyen âge et l'importance dans la tactique de cette époque.

Récits militaires, par le général Ambert. *La Loire et l'Est*. Un vol. in-8°, illustré de 8 portraits. Paris, Blond et Barral ; 1885. — Prix : 5 francs.

Cet ouvrage forme la troisième série de la publication qu'un de nos anciens vétérans, le général Ambert, a consacrée à la guerre de 1870. Il complète les opérations de la campagne en France, l'auteur se réservant d'étudier, dans un quatrième volume, le siège de Paris. Le plus vif succès a accueilli les premiers tomes de cette histoire, dont le premier en est déjà à sa septième édition. C'est qu'elle répond à une idée noble et généreuse : populariser par des exemples l'amour de la patrie, faire ressortir tous les héroïsmes, tous les dévouements qui se sont produits dans cette crise nationale ; nous montrer le danger et à côté de lui le remède. Bien des ouvrages ont paru sur *la guerre*, comme on le dit maintenant ; les Allemands se sont même donné le plaisir de recueillir dans un musée spécial tout ce qui a été écrit sur ce sujet, depuis la simple plaquette, depuis les plus humbles récits de témoins oculaires, édités dans quelque librairie obscure, jusqu'à la publication monumentale, en vingt volumes, de l'état-major prussien ; le nombre des pièces de cette exposition a atteint, dit-on, presque le chiffre de deux mille. Mais si les matériaux ne manquaient pas, comme on sait, à l'écrivain, on n'avait pas jusqu'ici, eu l'idée de traiter cette terrible crise au point de vue populaire et humain. C'est là le mérite de l'ouvrage du général Ambert ; il a non seulement mis en scène les généraux, mais encore le simple soldat, le mobile, le citoyen, tous ceux enfin qui, dans la mesure de leurs moyens et dans leur faible rayon d'action, ont pris part à cette lutte de géants. Aussi ce livre parlant de tous a-t-il été accueilli par tous et a sa place marquée sur la table de toutes les familles.

Après cet éloge donné à la pensée qui a guidé l'auteur et aux sentiments patriotiques qui éclatent tout le temps de ce récit, nous devons jeter une certaine ombre sur ce tableau et regretter les tendances partiales dont le général fait montre en bien des endroits de son œuvre. Bien peu de républicains ont trouvé grâce devant ses yeux, et il n'a que des invectives à adresser à des hommes comme M. de Freycinet, le colonel Denfert et bien d'autres, dont certains actes furent discutables peut-être, mais qui ne méritaient pas d'être traînés aux gémonies. C. M.



LIVRES D'AMATEURS — ÉDITIONS DE LUXE

— Réimpressions — Miscellanées —

Ros Rosarum ex horto Poetarum. *Dew of the ever-living Rose gathered from the Poet's Gardens of many Lands*, by E. V. B. Un vol. de XXVIII-274 p. petit in-8° sur papier vergé, couverture en parchemin, imprimée en pourpre en or. London, 1885. Elliot Stock. — Prix : 9 sh.

L'auteur ou plutôt l'*authoress*, — car ces initiales E. V. B. masquent une personnalité de femme, — expose dans une aimable « Épître au gentil lecteur » la diversité du sens symbolique attribué par les poëtes à la rose, selon le caractère des temps et des peuples. Elle rappelle que la rose fut tour à tour la fleur des dieux et des héros, la fleur des banquets et de l'amour, puis la fleur mystique des vertus spirituelles et de l'amour céleste, la fleur de l'honneur chevaleresque, la fleur jumelle de la guerre des Deux Roses : rose rouge de Lancastre, rose blanche d'York, etc. C'est dans la Bible, dans les Anthologies grecque et romaine, dans Hafiz et dans Omar Khayyam, dans le Paradis de Dante, dans les sonnets de Pétrarque, dans les poëtes espagnols, français, de Marot et Ronsard à Victor Hugo, allemands de Gœthe à Henri Heine, anglais de Chaucer à lord Tennyson, qu'en abeille gracieuse, curieuse et gentiment érudite, E. V. B. a recueilli cette abondante et fraîche rosée,

parfumée du génie des âges et des lieux, ainsi que du génie des langues. Après avoir cité le texte original, l'auteur en donne en anglais la traduction, le plus possible empruntée aux poètes qui l'ont imité, une traduction personnelle quand elle ne peut faire autrement.

L'auteur n'a pas pris ce souci pour les roses françaises, à trois exceptions près : l'ode si connue de Ronsard, l'ode XVII :

Mignonne, allons voir si la Rose...

délicatement traduite vers pour vers par Andrew Lang ; les *Roses de Saadi* de Mme Desbordes-Valmore, cette perle dont Mrs Herbert Hills a fait un bijou nouveau en la sertissant de rimes anglaises ; enfin la jolie pièce des *Voix intérieures*.

La Tombe dit à la Rose...

Sans doute E. V. B. a jugé que son public était assez familiarisé avec le français pour goûter directement le charme de nos poètes. Dans ce cas, il regrettera autant que nous les fautes du copiste que l'éditeur a laissé subsister dans ce volume qui vise à être un livre de bibliophile.

Les journalistes anglais parlent couramment tantôt avec une douce pitié, tantôt avec une ironie brutale de notre ignorance de la langue et en général de toutes les choses anglaises ; cette attitude leur sied fort mal ; je ne crois pas avoir rencontré en de très nombreuses lectures un seul livre anglais où les citations françaises ne soient entachées de fautes grossières, notamment de fautes de genre, jusque dans les livres d'enseignement.

Dans le Jardin français du *Ros Rosarum,* on rencontre quelques-unes de ces mauvaises herbes. Nous les signalerons à l'attention de l'éditeur, qui en grossira d'autant son *Errata*.

La pièce de Ronsard imitée d'Anacréon est particulièrement maltraitée. On y trouve deux fois le nom grec des Grâces (Kharites ou *Charites*) écrit *Charités*, ce qui fausse à la fois et le sens et la rime à « petites. » — Le dernier vers de la sixième strophe est également rendu inintelligible par la substitution du mot *le* au mot *de :*

... l'aurore a les doigts de Rose
Et le front *le* (pour *de*) soleil nouveau.

L'anecdote sur Fontenelle est écrite en prose d'écolier, et, sans me reporter au texte original du « Choix de Chansons de 1752 (*Dediès* — pour *Dédié* ou *Dédiées* à Mme la comtesse de la Guiche) », je crois jusqu'à plus ample informé que le copiste a été à plusieurs reprises infidèle, jusque dans le trait final : « De mémoire*s* de Rose*s* on n'a point vu mourir *le* jardinier ». A l'erratum, on supprimera les *s* superflues et l'on remplacera *le* par *de.*

Dans l'erratum on restituera l'accent aigu au premier *e* du mot « miserable » du *Soulcy* de Gilles Durant, un *x* aux « beau jours » de l'élégie d'A. Chénier ; on cueillera l'*s* qui s'est indûment glissée dans le vers des Roses de Saadi, « Les nœuds ont éclaté*s* », et on la reportera au premier mot du dernier vers de la même pièce : « Respire-en sur moi... », qui y gagnera son compte de pieds.

Enfin nous supplions respectueusement E. V. B. de supprimer tout entière la dernière rose que sa trop indulgente amitié a introduite dans le parterre français. Cette pièce, si étrangement dédiée à Mlle... (savante !) — *sic* — et signée « Hamilton Aidé, 1884 », se compose de douze vers faux, sans rythme et sans rime.

Je regrette d'avoir à exprimer tant de réserves au sujet de cet aimable volume ; je dois pourtant regretter encore que les jolis dessins de E. V. B., — car E. V. B. dessine avec beaucoup de grâce, — soient si mal tirés dans l'édition in-8°. E. C.

Les Estampes du XVIIIe siècle, *école française, guide-manuel de l'amateur,* avec une préface de Paul Eudel. Paris, Dentu. Un vol. in-8°. — Prix : 25 francs.

Comment expliquer la vogue de certains objets d'art, tableaux à l'huile, aquarelles, estampes, etc., qui atteignent aujourd'hui des prix fantastiques dans les ventes, alors qu'une trentaine d'années auparavant, ils étaient à la portée de presque toutes les bourses ? Voici, par exemple, la délicieuse eau-forte de Moreau, d'après Baudoin, intitulée *le Coucher de la mariée*, qui achetée à la vente Lacombe, en 1857, au prix modeste de 56 francs, s'est vendue 1,220 francs à la vente Mulbacher, en 1881. Une telle variation de prix est-elle due à l'épuration du goût des connaisseurs ? Non. Il y a là une question de mode, et l'on sait que

La mode est un tyran dont rien ne nous délivre.

Cette mode a, d'ailleurs, sa raison d'être, et s'explique par les dimensions des appartements modernes. Allez donc placer un tableau de quatre mètres carrés dans une des pièces exiguës qui forment l'habitation des trois quarts des Parisiens ! Le tableau, fût-il un chef-d'œuvre, se verra préférer une aquarelle, une simple gravure, par l'amateur désireux, non sans logique, de n'acquérir, en fait d'œuvres d'art, que des objets dont il est sûr de pouvoir faire usage. Aussi voyons-nous les expositions d'aquarellistes, de pastellistes et autres obtenir un succès plus vif de jour en jour et les gravures se vendre un prix fabuleux. Parmi ces dernières, les plus recherchées sont assurément celles du XVIIIe siècle : quel bourgeois, promenant son oisiveté dans les salles de l'Hôtel Drouot, ne rêve estampes d'après Debucourt, Fragonard ou Baudoin ? Quel collectionneur a pu voir, sans envie de pousser les enchères, des épreuves avant toutes lettres signées d'un nom célèbre ? Eh bien, à ce bourgeois, à ce collectionneur, le *Guide-manuel de l'amateur* est appelé à rendre les plus signalés services, car il indique les prix atteints par les gravures du XVIIIe siècle aux principales ventes, pendant les trente dernières années. Supposez qu'en parcourant une série d'estampes vous

ayez été tenté par la *Déclaration de grossesse* de Martini d'après Moreau le jeune. Vous ouvrez le *Guide-manuel* et vous voyez immédiatement qu'en 1864, à la vente Raifé, cette gravure avant la lettre s'est vendue 14 francs; qu'elle a atteint 305 francs, en 1880, à la vente Mahérault. Les recherches sont faciles, toutes les estampes étant classées alphabétiquement, par noms d'auteurs : « Jamais, dit M. Paul Eudel dans son intéressante préface, un ouvrage de cet ordre n'avait été fait... Defer l'avait entrepris en 1865, mais la mort vint l'arrêter en 1868, avant que son œuvre eût été à peine ébauchée... » La publication de M. Bourcard comble donc une véritable lacune, et un succès durable récompensera, selon toute vraisemblance, son auteur de la patience et du travail qu'elle lui a coûtés. P. C.

Jean-des-Figues, par PAUL ARÈNE. Paris, A. Lemerre, 1884. Un vol. petit in-12. — Prix : 6 francs.

Le livre exquis que ce volume de Paul Arène, contenant cinq nouvelles plus charmantes et plus amusantes les unes que les autres! Il s'en dégage un parfum spécial, dont la capiteuse odeur grise et caresse à la fois avec une séduction delicieuse : c'est toute la Provence, l'âme chantante de ce pays admirable, où le soleil ardent fait mûrir les cerveaux de poètes et les cœurs d'amoureux. Nul mieux que Paul Arène n'a su rendre la couleur et les aspects charmeurs de ces contrées, dont les paysages ont un attrait si extraordinaire; sa prose rythmée, sonore, balance les phrases avec une cadence musicale qui ensorcelle et pénètre jusqu'au fond de l'âme.

La première de ces nouvelles, un véritable petit roman, *Jean-des-Figues*, est devenue, pour ainsi dire, classique et il n'est pas un lettré qui ne l'ait lue, relue avec amour. N'est-ce pas tout le méridional avec son cœur embrasé, ses yeux et ses sens pris par le charme absorbant des détails, la poésie intense des êtres et des choses, que ce Jean-des-Figues, amoureux de Roset, la perdant, la retrouvant, la quittant, pour revenir définitivement à elle, comme il revient au pays natal autrefois quitté, — et, cette Roset, brune et ardente, n'est-elle pas la vivante image de cette Provence adorée du naïf et rêveur Jean-des-Figues? — Connaissez-vous une historiette plus ironiquement jolie que *Le tor d'Entrays*, l'aventure de ces amoureux, qui déjouent les projets secrets de l'abbé Mistre? Quelles jolies silhouettes que celles de Balandran, du vieil Antiq, de Blazy et de sa fille! Et *Le clos des âmes*, avec son Sube-le-Blanc et son Sube-le-Rouge, avec le fameux sourire de M. Tirse, quelle fine et délicate satire! Les phrases charmantes, les idées originales y abondent, comme, par exemple, lorsque Sube-le-Blanc sent s'éveiller en lui le vague remords d'un crime qu'il n'a pas commis. Pauvre M. Sube, le sourire de M. Tirse a suffi pour le jeter au vent de la folie. *La mort de Pan*, par son melange de païen et de chrétien, est une fantaisie des plus curieuses et des mieux réussies; une jolie mélancolie s'en élève, qui contraste avec la figure ægypane du vieil ermite. Le volume se termine par *Le canot des six capitaines*, un digne pendant au *Tartarin de Tarascon*, d'Alphonse Daudet, un mélange heureux de spirituelles observations et de désopilantes fantaisies.

Tel est ce livre, que l'éditeur Lemerre a eu l'excellente idée de classer dans sa petite bibliothèque littéraire, où il tiendra une des meilleures places à côté de nos meilleurs écrivains contemporains. G. T.

Nicolas Blondeau et François Noël : *Dictionarium eroticum latino-gallicum : précédé d'un Essai sur la langue érotique, par le traducteur du Manuel d'érotologie de Forberg.* Un vol. in-8. Paris, Liseux, 1885. (Tiré à 375 exemplaires.)

Pierrugues a donné un dictionnaire de ce genre; un autre, reproduction plus ou moins exacte et complète du premier, a paru en Allemagne, en 1833, sous le titre de : *Thesaurus eroticus linguæ latinæ, sive theogoniæ, legum et morum nuptialium apud Romanos explanatio nova, auctore Rambach.* La traduction et l'explication des mots, les exemples cités sont tous en latin.

Le Dictionnaire de Blondeau, censeur royal, annoté et augmenté par Fr. Noël, inspecteur général de l'Université, donne le mot latin et le fait suivre d'une traduction française; cette traduction, en général, rend le mot latin non par un mot français, mais plutôt par une périphrase ou une série de périphrases, où le sens apparaît de la façon la plus claire.

Nous avons comparé le *Dictionnaire latin-français* de Blondeau avec le *Thesaurus eroticus* de Rambach. Ils se complètent l'un l'autre; rarement ils donnent les mêmes mots, les mêmes locutions. Prenons, par exemple la lettre A. — Rambach admet les mots suivants : *a voluptatibus, abactivus, abdicatio, abdicare, abditivus, abdomen, abeona ou adeona, abire in semen, abluere, abortio, aborsus, abortum, abortus, abortivus, Abronis vitam agere, absentes comæ, acco, accalia, acca, accumbere interior, acerba virgo, achæmenian ardus, acherius, acidalia, acidalius nodus, acontius, acosmus, acroama, actari, actorum libri, acus comatoriæ, Adam.....*

De A..... à Ad...., vous trouverez dans Blondeau : *Absolvere hominem Veneri; acercecomes, adductrix.* — Blondeau a donc une nomenclature moins nombreuse que Rambach; mais il sort moins de son sujet, comme le fait celui-ci en expliquant les mots *abdicatio, abdicare, acco, accumbere interior, acosmus, actorum libri, acus comatoriæ, Adam,* qui ne touchent en rien à la langue érotique.

Les auteurs de ces dictionnaires ont-ils fait œuvre pie en les publiant? Non, sans doute; mais ils ont fait une œuvre utile en mettant entre les mains des savants un guide qui les empêche de s'égarer quand ils rencontrent dans la lecture des livres latins des vocables qui resteraient pour eux sans signification précise, et qu'il faut pourtant connaître, si l'on veut se bien rendre compte et des mœurs des Romains et des finesses métaphoriques de leur langue. D'ail-

leurs, avec le prix élevé de ces livres, il y a peu à craindre qu'ils tombent dans des mains où ils seraient mal placés.

Le *Dictionnaire* de Blondeau et Noël est précédé d'un avant-propos de l'editeur; on y retrouve sa malice et son esprit; puis d'un *Essai sur la langue érotique :* la sûreté, l'étendue, la variété du savoir de l'érudit éditeur s'y font brillamment apprécier du philologue et du moraliste; je veux dire de l'homme qui étudie les mœurs d'autrefois. L. DE R.

L'Éducation des filles de Fénelon. Nouvelle édition in-12. Paris, Jouaust. — Prix : 7 fr. 50.

La *Librairie des Bibliophiles* a fondé, il y a bientôt deux ans, une sorte de bibliothèque intime destinée aux dames et dont nous avons déjà souvent parlé. Cette curieuse collection comprend déjà les *Mémoires de Mme Roland, le Mérite des femmes,* les *Poésies de Mme Deshoulières,* les *Œuvres de Mme de Lambert,* les *Lettres à Émilie, Valérie* et divers autres ouvrages de morale et d'éducation. Le traité de Fénelon sur *l'Éducation des filles* ne pouvait manquer de figurer parmi cette anthologie de chefs-d'œuvre. MM. Jouaust et Sigaux viennent d'en publier une édition parfaite en tous points, réimprimée sur celle de 1696, la dernière qui fut faite sous les yeux de l'auteur de *Télémaque.* M. Oct. Gréard, membre de l'Institut, a écrit en tête de ce livre de bibliophile une très importante introduction qui est une œuvre de haut mérite digne d'attirer l'attention des érudits. Le savant vice-recteur de l'Académie de Paris y étudie à fond les caractères généraux et les principes sur lesquels repose *l'Éducation des filles,* il examine également avec sa grande compétence les methodes qui s'y rattachent et les œuvres qui en dérivent.

M. Jouaust a fait là une coquette publication, précédée d'un frontispice de Lalauze, et qu'il sera agréable de confier aux jolies mains des Maintenon de ce siècle et des petites filles des demoiselles de Saint-Cyr.

Je conseille à M. Jouaust les petites œuvres de Mme de Riccoboni et de Mme de Tencin.

Eaux-fortes pour *la Dame aux Camélias,* gravures de Los Rios d'après Besnard. Paris, Rouquette. — — Prix :

Il n'existait point jusqu'ici d'illustration réellement artistique du chef-d'œuvre d'Alexandre Dumas fils. L'édition de Gavarni ne pouvait même sérieusement satisfaire les amateurs. Aussi, bien que la librairie Quantin ait en préparation une nouvelle édition de haut luxe de ce livre immortel, M. de Los Rios a tenu à graver et à mettre en vente à la librairie Rouquette dix compositions originales et absolument remarquables du peintre moderniste Besnard.

A vrai dire, je ne connais rien qui donne une sensation plus vivante de ce roman de jeunesse et de passion, rien qui soit plus élégant, plus parisien, plus profondément senti, rien qui rentre mieux dans le génie même du livre. Les dix compositions de M. Besnard reproduisent les passages saillants de l'œuvre et nous montrent Marie Duplessis dans les situations les plus poignantes du drame. Le talent de l'artiste a été de ne rien trop accentuer et de rester dans un nuageux exquis. — La loge, la scène du balcon, l'entrevue avec M. Duval père, le terrible tableau de l'exhumation, tout jusqu'au culispice constitue un ensemble heureux, où le tact du compositeur ne le cède qu'au merveilleux de la facture.

M. de Los Rios a gravé ces dix planches avec passion et sincérité; il en a rendu le caractère, l'esprit, le brillant, la coloration même avec un goût et une sûreté de main admirables. — Les amateurs qui acquerront ces eaux-fortes hors ligne auront chez eux une des belles manifestations de l'art de ce temps.

U.

PETITE GAZETTE DU BIBLIOPHILE

La collection si élégante dite « Petite Bibliothèque Charpentier » vient de s'augmenter de deux volumes d'un caractère bien différent. Ce sont, d'une part, un classique, Virgile, **Bucoliques et Géorgiques** et d'autre part, les **Contes et Nouvelles** de Guy de Maupassant.

Ces gracieux volumes qui s'harmonisent si bien avec la prose de M. de Maupassant feront aussi relire avec plaisir le grand classique dont l'œuvre est accompagnée d'une remarquable traduction de Pessonneaux, placée en regard du texte latin

*
* *

Nous signalerons à la librairie Renouard (veuve Henri Loones, successeur) le **Livre des collectionneurs,** par Alph. Maze-Censier. Un beau volume in-8° de près de 800 pages (prix : 20 francs), consacré aux diverses collections qui ont trait à l'ébénisterie, à la ciselure, à la sculpture, aux modelures en cire, aux jarretières en cire, aux livres, à la reliure, aux éventails, boutons, autographes, timbres-poste, etc., etc.

Ce livre contient un index qui comprend environ 3000 noms de collectionneurs cités. Il paraitrait que chaque amateur dont le petit musée est consigné dans ce volume a reçu une invitation à l'acquérir. C'est là une singulière opération de librairie, qui nous permet de nous dispenser d'analyser autrement cet ouvrage catalogue-réclame.

*
* *

Le libraire-éditeur Kistemaeckers de Bruxelles vient de mettre en vente **les Sérails de Paris**, ouvrage contenant la biographie et les aventures des plus célèbres appareilleuses de la capitale au XVIIIe siècle. Cet ouvrage, bien connu des bibliophiles pour sa rareté extrême dans son édition originale en trois petits volumes in-16, Paris, chez Hocquart, an X (1802), méritait d'être réimprimé. Cette réimpression belge, sans grand luxe, mais joliment typographiée, est en vente au prix de 10 francs; l'éditeur annonce pour faire suite **les Sérails de Londres** ou **les Amusements nocturnes** sur l'édition de Barba, an XI. Ces ouvrages sont évidemment plus intéressants que les autres ouvrages de même genre imprimés sous le manteau. Le même éditeur Kistemaeckers publie une jolie plaquette : **la Constitution belge en vers**, par Félix Coveliers, très coquettement imprimée et qui est bien faite pour attirer l'attention du jury de l'Exposition universelle d'Anvers, section de la librairie et de la typographie.

*
* *

Les Œuvres complètes d'Alphonse Daudet, publiées en format in-8° par Dentu et Charpentier, marchent lentement, et la publication ne paraît pas près d'être terminée. Le tome VI vient de paraître, il y a deux mois. Il comprend **les Rois en exil** avec une étude sur l'histoire de ce livre par Daudet. Cet ouvrage est orné de deux dessins très médiocres et sans originalité aucune, signés par Ed. Marty et reproduits en héliogravure ; ce ne sont pas là réellement des livres de bibliophile et les éditeurs devraient se montrer plus soucieux de l'illustration de ces ouvrages édités à 8 francs le volume. Le procédé d'héliogravure, excellent lorsqu'il s'agit de reproduire des dessins clairs et bien composés, ne donne que des plaques boueuses, sans précision ni contour, quand ces compositions sont lâchées et composées comme ici sans aucun souci d'art ni de goût. Nous espérons mieux des ouvrages suivants.

*
* *

Chez Dentu a paru dernièrement un volume de mondaine, peu et mal illustré sous le titre de **l'Art de la toilette**, bréviaire de la vie élégante par Violette. Ce sont des chroniques de *l'Événement*, réunies en livre par un bas-bleu du chiffon ; l'ouvrage est intéressant, mais digne de vivre ce que vivent les roses. Demain il sera démodé, après-demain, il n'aura plus qu'un intérêt rétrospectif; il serait temps de s'arrêter dans cette voie funeste qui consiste à mettre en volume les moindres riens fugitifs publiés dans le journal qui passe. Le flot des livres monte jusqu'à donner la nausée à l'acheteur. Veuille le bon goût public nous préserver un jour de l'indifférence complète en matière d'ouvrages de luxe et de tout livre de coquetterie extérieure.

*
* *

Le libraire Isidore Liseux, revenu de ses misanthropies bibliopolesques, a publié récemment, entre autres curiosités, un ouvrage de haut intérêt, dont l'édition originale de 1825 très recherchée se payait à prix d'or. Nous voulons parler des **Divinités génératrices** ou du **Culte du phallus chez les anciens et les modernes**, par le savant Jacques-Antoine Dulaure, auteur de l'**Histoire de Paris**; l'édition est sur papier de Hollande, de format in-8°, sans aucun papier de luxe et du prix de 20 francs. Il est remarquablement imprimé par Unsinger et digne de figurer dans les bibliothèques sérieuses. M. Alcide Bonneau, le préfacier ordinaire et extraordinaire de M. Liseux, a écrit sur Dulaure, en tête de cet ouvrage, une courte notice, excellente dans le fond et la forme. Le livre de Dulaure n'est pas de ceux que l'on cache au second rang de ses livres. C'est un ouvrage d'histoire du plus haut mérite, qui peut s'afficher devant tous les yeux et mérite d'être acquis par les amateurs qui pensent et qui lisent avec fruit.

*
* *

Nous avons déjà parlé de la grande et hardie entreprise de M. Béraldi : **les Graveurs du XIXe siècle**, guide de l'amateur d'estampes modernes. Le troisième fascicule vient de paraître. Il est entièrement consacré à Bracquemont. Nous en parlerons prochainement lorsque l'ouvrage sera plus avancé et que l'auteur aura abordé la lettre C de son prodigieux catalogue iconographique.

*
* *

Charles Monselet publie chez Charpentier, dans la bibliothèque courante à 3 fr. 50, ses **Petits mémoires littéraires** qui forment un joli volume de 350 pages.

L'érudit et malin auteur de **Monsieur Cupidon** ne nous a pas donné là les **Souvenirs** intimes que le public est en droit d'attendre de lui, il a réuni seulement ses notes de journaliste et ses meilleurs articles égarés dans la presse littéraire de ces dernières années. On trouve dans ce livre de charmantes anecdotes, de jolis portraits, quelques souvenirs personnels égrenés sur le tout, des tableaux du Paris littéraire très lestement troussés, et on y passe en revue toute une série d'académiciens spirituellement brossés par le délicat écrivain des **Oubliés et des Dédaignés**. L'ami Monselet a sagement fait de recueillir toutes ces jolies choses qu'on lira et relira. — Il n'y manque qu'un index des noms cités et aussi voudrions-nous voir sur la couverture, signalé comme livre en préparation : **les Souvenirs d'un homme de lettres bien connu**. C'est là que Monselet triompherait dans l'absolue originalité de son caractère et de son esprit.

*
* *

La librairie des bibliophiles a entrepris la publication des **Œuvres diverses de Paul de Molènes**, dans le format in-18, à 4 francs le volume, 300 exemplaires sur Hollande à 8 francs et 50 Chine ou Whatman à 16 francs. Six volumes sont annoncés. Deux

ont paru, **les Histoires et Récits militaires, les Voyages et Pensées militaires.** Il est peu d'écrivain plus subtil, plus élégant, plus délicat que Paul de Molènes; nous venons de lire ses deux premiers ouvrages avec un plaisir inconnu depuis longtemps. C'est un maître conteur parmi les plus fins. J. Barbey d'Aurevilly a écrit la préface qui ouvre le premier volume. Nous nous proposons de parler un jour prochain de cette publication, qui honore la librairie qui a osé l'entreprendre.

*
* *

La maison Dentu fait paraître depuis quelques mois un **Nouveau Décameron** qui compte déjà trois volumes, ou pour mieux dire: *trois journées*. Tous les prosateurs en renom se sont réunis dans ce pays des contes et chaque journée possède son roi dont l'image se trouve délicieusement gravée à l'eau-forte par Abot en guise de frontispice de chaque volume. Souhaitons que les éditeurs ne nous fassent pas trop attendre le quatrième et dernier de la série. Chaque volume est à 6 francs. Il existe des papiers de luxe vergé et Japon.

*
* *

Lorsque l'éditeur Dreyfous mit en vente **les Blasphèmes**, de Richepin, tous les amateurs admirèrent la beauté, l'ampleur magistrale et la correction typographique de ce superbe in-4°. L'édition, tirée à 500 exemplaires, fut vite épuisée; mais ce livre du eune poète hurlait un peu sur les rayons à côté des œuvres de petit format, **les Caresses** et **la Chanson des Gueux**. L'éditeur fut amené peu à peu à publier un Jean Richepin in-4° du même tirage et il nous donne aujourd'hui **la Chanson des Gueux** dans ce même format à 20 francs. L'impression est faite par Herissey d'Évreux en types de Didot d'une admirable pureté; c'est un livre hors ligne, d'autant que les souscripteurs ont droit à une prime qui forme appendice; ce sont les pièces supprimées, intégralement restituées et publiées sous la rubrique imaginaire de **Londres, J. J. Mackenzie Stuart and Ryde, Publishers.** En ouvrant cet appendice curieux on trouve un étourdissant portrait de Jean Richepin gravé à l'eau-forte par Henri Lefort. C'est le plus remarquable, sinon le plus ressemblant parmi ceux qui ont été gravés d'après la mâle physionomie du poète. **La Chanson des Gueux** sous cette dernière forme peut braver la postérité, elle sera recherchée plus tard comme les éditions de Ronsard et de Mathurin Regnier qui furent imprimées dans le bel in-4° du siècle dix-septième.

*
* *

François Coppée l'académique est devenu le poète des bonnes gens; partout fêté, accueilli, choyé, les éditeurs se divisent la propriété de ses ouvrages et la cultivent comme une ferme en Beauce. Lemerre a pour lui le petit format, Houssiaux (Hébert, successeur) fait entrer l'Immortel dans ses œuvres complètes in-8° (payables à 5 francs par mois) à côté des Balzac et des De Musset. Houssiaux est le Crépin de Vidouville de la librairie; il introduit, au prix d'une modeste redevance périodique, Lamartine dans les mansardes et Victor Hugo dans les hôtels meublés du quartier Latin; c'est un bienfaiteur à tempérament; il consacre les auteurs et les illustre de belles tailles-douces de keepsakes souvent très originales.

C'est ainsi qu'il vient de confier l'illustration des **Œuvres de François Coppée** à François Flameng et à Tofani, qui ont composé, pour les œuvres du poète des *Humbles*, douze sujets absolument remarquables et qui n'ont que le tort d'avoir été dans l'interprétation trop léchés par les burins de MM. Boisson, Boutelié et Dubouchet.

Ces douze planches, qui reproduisent les scènes principales de l'œuvre de Coppée, sont précédées d'un portrait du plus jeune des quarante, gravé par Léopold Flameng; c'est une merveille de ressemblance, d'expression et d'habileté de gravure. Les dessins de Flameng fils sont dignes de remarque et sortent entièrement de l'illustration ordinaire pour entrer dans l'œuvre d'art absolue; c'est à ce titre que nous les signalons ici.

L'éditeur a mis en vente 75 exemplaires sans texte de ces illustrations intéressantes. Il reste, en dehors des exemplaires de haut luxe déjà souscrits, 40 cartons qui contiennent deux états de chaque planche, avec et sans lettre, sur format in-4° aigle, soit 26 gravures (prix: 150 francs). Les icono-bibliophiles ont là une jolie suite à acquérir pour joindre aux Boilvin de l'édition in-4° de Lemerre.

Il faut arrêter ici les petites notes de cette gazette, que nous reprendrons dorénavant chaque mois, pour renseigner, intéresser si possible et tenir au courant le très précieux lecteur, que la lecture des comptes rendus ordinaires pourrait affadir ou ne point satisfaire.

O. U.





Sommaire. — Institut. Sociétés savantes : *Nouvelles académiques.* — Bibliothèques publiques et privées, françaises et étrangères. — Publications nouvelles (*Bibliographie du mois.* — *Ouvrages signalés de l'étranger*). — Publications annoncées ou en préparation, tant en France qu'en Europe. — Nouvelles littéraires diverses ; *Miscellanées.* — Nécrologie *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — Documents bibliographiques du mois : *Sommaire des périodiques français.* — *Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province.* — *Catalogue des nouveaux journaux parus à Paris.* — Le livre devant les tribunaux : *Procès de presse et de librairie.*

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

INSTITUT

ACADÉMIE FRANÇAISE.

Le 25 juin dernier a eu lieu, à l'Institut, le scrutin pour procéder à l'élection d'un membre de l'Académie française en remplacement de M. Edmond About.

Quatre candidats étaient sur les rangs.

Le nombre des votants était de 32; majorité absolue, 17.

La séance était présidée par M. Maxime Ducamp, assisté de MM. Cherbuliez, chancelier, et Camille Doucet, secrétaire perpétuel.

Malgré cinq tours de scrutin, l'élection n'a pas abouti.

Premier tour : M. Léon Say, 6 voix. — M. Manuel, 8. — M. de Bornier, 9. — M. Droz, 8. — Bulletin blanc, 1.

Deuxième tour : M. Léon Say, 9. — M. Manuel, 6. — M. de Bornier, 8. — M. Droz, 9.

Troisième tour : M. Léon Say, 9. — M. Manuel, 5. — M. de Bornier, 6. — M. Droz, 12.

Quatrième tour : M. Léon Say, 11. — M. Manuel, 4. — M. de Bornier, 5. — M. Droz, 12.

Cinquième tour : M. Léon Say, 9. — M. Manuel, 5. — M. de Bornier, 5. — M. Droz, 10. — Bulletins blancs, 3.

Le scrutin n'ayant pas produit de résultat, l'élection est renvoyée à six mois.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 1er mai.

Ouvrages présentés. — G. Paris : *la Poésie du moyen âge.* — Willems : *le Sénat de la république romaine* (nouvelle édition). — Abbé Quentin : *Du prétendu parallélisme entre les inscriptions cruciformes et la Genèse.* — Chodzkiewicz : *Archéologie scandinave.* — Sabatier : *la Didachè ou l'enseignement des apôtres.* — Charnay : *les Anciennes villes du nouveau monde.*

Lecture. — Senart : les Inscriptions d'Açoka-Siyadasi.

Séance du 8 mai.

Ouvrages présentés. — De Grammont : *la Course, l'Esclavage et la Rédemption à Alger.* — Bhavabhouti : *Madhava et Malasi,* drame en dix actes, traduit du sanscrit et du prâcrit par Strehly. — G. Musset : *la Charente-Inférieure avant l'histoire et dans la légende.*

Lecture. — Reinach : Fouilles archéologiques exécutées dans le sud tunisien.

Séance du 15 mai.

Lectures. — Des Michels : Étude sur la véritable signification du nom des Giaochi. — Lagneau : Note sur l'emploi des anesthésiques par les chirurgiens de l'antiquité et du moyen âge.

Séance du 22 mai.

L'Académie n'a pas tenu séance par suite de la mort de Victor Hugo.

Séance du 29 mai.

Ouvrages présentés. — Tamizey de Larroque : *Lettres du comte de Comingues, ambassadeur de France au Portugal (1657-1659).* — Lévy : *la Monarchie chez les Juifs en Palestine.* — De Nadaillac : *l'Homme tertiaire.* — Desjardins : *Vie de Jeanne d'Arc,* 3e édition.

Lectures. — Benlœw : les Peuples et les idiomes du Caucase. — Mowat : Note sur l'apothéose des empereurs romains.

Séance du 5 juin.

Ouvrages présentés. — Page : *Notice sur un pontifical de Clément VI et sur un missel dit de Clément VI.* — Miron de l'Épinay : *François Miron et l'administration de Paris sous Henri IV.* — Dieulafoy : *l'Art antique de la Perse.* — Heuzey : *la Stèle des vautours.* — De Sarzec : *Découvertes en Chaldée.* — Barth : *Bulletin des religions de l'Inde.* — Clermont-Ganneau : *Recueil d'archéologie orientale.* — J. Philippe : *Origine de l'imprimerie.*

Lecture. — Ch. Nisard : Mémoire sur le poète Fortunat.

Séance du 12 juin.

L'Académie n'a pas tenu séance par suite de la mort de M. Léon Renier.

Séance du 19 juin.

Ouvrages présentés. — Tardif : *la Procédure civile et criminelle aux* XIII[e] *et* XIV[e] *siècles.* — Ministère de la marine : *Inventaire des archives de la marine* (série B). — Biart : *les Aztèques, mœurs et coutumes.* — Héron : *les Dits de Huc Archevesque.* — Meyer : *les Premières Compilations françaises d'histoire ancienne.* — Fagniez : *la Mission du P. Joseph à Ratisbonne.* — De Ruble : *le Mariage de Jeanne d'Albret.* — Le même : *Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret.* — Prou : *De ordine palatii.* — Cardinal Pitra : *Catalogue des manuscrits grecs du Vatican.*

Dans cette seance, après un comité secret dans lequel les rapports ont été lus, les résultats de quatre concours ont été proclamés en séance publique.

Deux concours ont été prorogés : 1° le prix Brunet relatif à la bibliographie des ouvrages arabes traduits du grec; 2° un prix du budget relatif à l'instruction des femmes au moyen âge.

Deux prix ont été décernés : 1° le prix Stanislas Julien à M. Léon de Rosny pour son *Histoire des dynasties divines du Japon,* traduit du chinois, avec une glose chinoise; 2° un prix du budget sur les *Versions hébraiques d'ouvrages de philosophie et de science.* Ce prix a été décerné à M. Maurice Steinschneider, de Berlin.

Dans le même comité secret avait eu lieu la discussion des titres des auteurs qui pouvaient prétendre au prix Jean Reynaud (10,000 francs). Trois noms avaient été retenus, ceux de MM. Darmesteter, Aymonier et Chatelain. L'Académie procède au vote en seance publique; M. Aymonier obtient 26 voix; M. Darmesteter, 6; M. Chatelain, 3. C'est M. Aymonier qui est proclamé lauréat.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 23 mai.

Par suite de la mort de Victor Hugo, l'Académie n'a pas tenu séance.

Séance du 30 mai.

Ouvrages présentés. — Wuarin : *l'État et l'école, ou les devoirs et les droits de l'État en matière d'enseignement.* — Boullay : *OEuvres judiciaires de M. E. Pinard.* — M. Block : Supplément au *Dictionnaire de l'administration française.* — Janet : *V. Cousin et son œuvre.* — Ravaisson : *la Philosophie en France au* XIX[e] *siècle* (nouvelle édition). — Pigeonneau : *Histoire du commerce de la France.* — Carnot : *Coup d'œil sur l'Autriche-Hongrie.*

Lecture. — Geffroy : Notice sur la vie et les travaux de M. du Chatellier.

Dans cette séance, l'Académie a procédé à l'élection d'un correspondant étranger dans la section de législation. La section avait presenté, en première ligne, M. Aschehoug à Christiania, et en deuxième ligne M. Bogisic à Odessa et M. Brunner à Berlin. M. Aschehoug a été élu.

Séance du 6 juin.

Ouvrages présentés. — Caillemer : *Lettres de divers savants à Claude Nicaise.* — De Laveleye : *l'État et l'Individu ou le Darwinisme social et le Christianisme.* — Fustel de Coulanges : *Recherches sur quelques problèmes d'histoire.*

— L'Académie des sciences morales et politiques a entendu dans une de ses dernières séances les rapports sur les concours suivants :

1° Le prix triennal Halphen, de 1,500 francs, fondé en faveur de l'ouvrage littéraire qui aura le plus contribué au progrès de l'instruction primaire en France, a été partagé entre MM. Defodon et F. Hément pour l'ensemble de leurs ouvrages.

2° La section de législation a décerné le prix Bordin, de 2,500 francs, à M. Vignerte, professeur de droit romain à la Faculté de Rennes, pour son mémoire sur les réformes de la législation, relatives à la condition des étrangers en France et dans les colonies.

3° Dans le concours Wolowski, relatif à un ouvrage d'économie politique, une récompense de 1,000 francs a été accordée à M. Émile Cacheux, ingénieur des arts et manufactures, pour son ouvrage intitulé : *Constructions et organisation des crèches, salles d'asile,* etc.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

FRANCE

Rapport au Président de la République française.

Monsieur le Président,

La Bibliothèque nationale, à qui sa constitution donnait une indépendance à peu près complète, a été placée, par le décret du 14 juillet 1858, sous un régime très différent et trop etroit. Si la liberté de son ancien conservatoire avait créé des abus qu'on supprimait en concentrant entre les mains d'un chef l'administration de la Bibliothèque, et s'il était juste d'accorder à « l'administrateur général » une autorité

proportionnée à sa responsabilité, il n'était pas nécessaire que cette autorité fût absolue. Il était d'ailleurs regrettable de remplacer le conservatoire omnipotent de l'ancienne Bibliothèque nationale, et l'administrateur général chargé temporairement d'exécuter ses décisions, par un comité consultatif sans attributions définies et dont l'avis n'était pas obligatoire pour l'administrateur général. Les dangers de la transformation opérée par le décret de 1858 se sont rapidement manifestés. S'ils ont été évités depuis quelques années, c'est grâce au tact, à la modération de l'éminent administrateur général auquel est confié aujourd'hui le soin de diriger la Bibliothèque nationale. Mais ces heureuses conditions pourraient changer. Je vous propose donc, monsieur le Président, dans le décret ci-joint, la formation d'un comité consultatif auquel sera soumis, avec les questions techniques et scientifiques, l'examen des peines temporaires ou définitives qui pourraient être appliquées au personnel de la Bibliothèque nationale.

Le comité ainsi organisé sera pour les conservateurs de divers ordres, qui en feront tous partie et délibéreront sur les matières scientifiques les plus différentes, une excellente école. Il sera en même temps un lien entre les divers départements de la Bibliothèque. Les efforts de chacun seront ainsi rassemblés pour un but unique : la bonne direction de la Bibliothèque nationale, — et l'administrateur général sera heureux, je le sais, de prendre fréquemment l'avis de ses collaborateurs et de s'aider de leur concours.

L'organisation nouvelle du comité consultatif est une des réformes principales du décret que j'ai l'honneur de soumettre à votre signature. En même temps, je vous signalerai, monsieur le Président, les modifications apportées dans le recrutement, dans le classement du personnel et dans les traitements qui lui sont attribués. La vie est devenue plus chère et les lecteurs plus exigeants; il m'a donc paru juste d'améliorer la situation matérielle du personnel. Mais l'état du budget ne me permettant point de demander une augmentation de crédit, qui aurait été cependant si justifiée, j'ai dû borner mes préoccupations au petit personnel et au personnel secondaire de la Bibliothèque et ne vous proposer d'augmenter les traitements que jusqu'au grade de bibliothécaire inclusivement. Cette réforme si restreinte serait encore impossible si je n'avais diminué le nombre des emplois et demandé aux employés maintenus en fonctions un plus grand nombre d'heures qu'autrefois. Avec l'organisation actuelle, même modifiée, il sera difficile de répondre à toutes les nécessités d'un service de jour en jour plus chargé; mais je puis compter sur le zèle absolu d'un personnel dont le dévouement égale le mérite.

Les parties du décret que je n'ai pas signalées à votre attention reproduisent, à peu de chose près, les dispositions de celui du 14 juillet 1858, en les exposant toutefois dans un ordre qui m'a paru plus logique et plus clair. Je crois inutile, monsieur le Président, d'énumérer en détail les légères modifications qu'elles contiennent et je vous prie, si vous voulez bien l'approuver, de revêtir de votre signature le décret que j'ai l'honneur de vous présenter.

Veuillez agréer, etc.

Le ministre de l'instruction publique,
des beaux-arts et des cultes,

RENÉ GOBLET.

Le Président de la République française,

Sur le rapport du ministre de l'instruction publique, des beaux-arts et des cultes,

Vu le décret de la Convention du 25 vendémiaire an IV;

Vu les ordonnances royales des 2 novembre 1828, 14 novembre 1832, 22 février 1839, 2 juillet suivant et 2 septembre 1847;

Vu l'article 1er du décret du 9 mars 1852 et les décrets des 31 août 1854, 14 juillet 1858, 27 janvier 1869 et 30 mai 1879,

Décrète :

Art. 1er. — La Bibliothèque nationale est composée de 4 départements :

1° Des livres imprimés, chartes et collections géographiques;

2° Des manuscrits, cartes et diplômes;

3° Des médailles, pierres gravées et antiques;

4° Des estampes.

Art. 2. — Une salle de travail est ouverte dans chaque département. En outre, une salle de lecture est annexée au département des imprimés.

L'admission dans les salles de travail est accordée, conformément aux règlements ministériels établis à cet effet. Aucune formalité n'est imposée pour l'accès dans la salle de lecture.

Art. 3. — Les salles de travail de chacun des départements, ainsi que la salle de lecture, sont ouvertes toute l'année, sauf exception, aux jours et heures déterminés par règlement administratif.

Art. 4. — Un administrateur général est chargé de diriger l'ensemble des services qui composent la Bibliothèque nationale.

Art. 5. — L'administrateur général est assisté par des conservateurs et des conservateurs adjoints et par un bureau d'administration, confié à un secrétaire-trésorier. Ce bureau est chargé à la fois de la correspondance, de la comptabilité, du matériel et de la surveillance générale.

Art. 6. — Les conservateurs forment un conseil d'administration, dit comité consultatif de la Bibliothèque nationale.

Les conservateurs adjoints prennent part aux délibérations du comité, mais chaque département, quel que soit le nombre de ses représentants, n'a droit qu'à un suffrage exprimé à la majorité des membres présents.

Le comité est présidé par l'administrateur général.

Le secrétaire-trésorier remplit les fonctions de secrétaire du comité.

Art. 7. — Sur la convocation de l'administrateur général, le comité se réunit une fois par semaine, et plus souvent si les circonstances l'exigent. Il donne son avis sur l'admission dans les salles de travail, sur les autorisations de communications spéciales, sur la répartition des fonds entre les divers départements, sur l'achat des livres, cartes, manuscrits, médailles, estampes, etc., sur la rédaction et l'impression des catalogues, sur les travaux de classement, sur les acceptations de dons et de legs, et, généralement, sur toutes les questions de service qui lui sont soumises par l'administrateur général.

Art. 8. — L'administrateur général est nomme et révoqué par décret, sur la proposition du ministre de l'instruction publique, des beaux-arts et des cultes.

Il est tenu de résider à la Bibliothèque nationale et ne peut s'absenter sans une autorisation préalable du ministre.

En cas d'absence ou d'empêchement, l'administrateur général est suppléé dans toutes ses attributions par un conservateur que le ministre désigne à cet effet, sur la proposition du directeur du secrétariat.

Art. 9. — Le personnel de la Bibliothèque nationale comprend :

1° Des conservateurs, dont le nombre ne peut excéder celui des départements;

2° Des conservateurs adjoints, huit au maximum;

3° Des bibliothécaires, partagés en six classes;

4° Des sous-bibliothécaires, divisés en quatre classes;

5° Des stagiaires;

6° Des commis;

7° Des ouvriers et gagistes.

Le secrétaire-trésorier a rang de sous-bibliothécaire, de bibliothécaire ou de conservateur hors cadre.

Le secrétaire est tenu de résider à la Bibliothèque nationale. Il ne peut s'absenter sans l'autorisation préalable de l'administrateur général.

Art. 10. — Les conservateurs et les conservateurs adjoints sont nommés et révoqués par le ministre, sur le rapport de l'administrateur général et la proposition du directeur du secrétariat.

L'un d'eux, choisi par le ministre, dans chacun des départements, est chargé, quel que soit son grade, d'en diriger les travaux sous l'autorité de l'administrateur général.

Les autres sont répartis par l'administrateur général suivant les besoins du service.

En cas d'absence ou d'empêchement, les conservateurs peuvent être remplacés temporairement, si l'administrateur général le juge utile, par un autre conservateur ou par un bibliothécaire dont il a la désignation.

Art. 11. — Les bibliothécaires, sous-bibliothécaires, stagiaires, commis, gagistes et ouvriers sont nommés et révoqués par le ministre, sur le rapport de l'administrateur général et la proposition du directeur du secrétariat.

Art. 12. — Nul ne peut être nommé stagiaire s'il n'est pourvu du diplôme de bachelier ès lettres ou de celui de bachelier ès sciences, et s'il n'a subi avec succès un examen d'admission.

Sont exemptés de cet examen les archivistes-paléographes et les élèves diplômés de l'École des langues orientales.

Après avis du comité facultatif et de l'administrateur général, et sur la proposition du directeur du secrétariat, le ministre pourra autoriser exceptionnellement des candidats âgés de vingt-cinq ans au moins et de trente ans au plus, et ayant travaillé pendant trois ans au bureau du catalogue, à se présenter à l'examen pour l'emploi de stagiaire, sans être pourvu de diplôme.

Art. 13. — Nul n'est nommé sous-bibliothécaire s'il n'a été pendant un an au moins stagiaire, et s'il n'a justifié d'une aptitude spéciale dans un concours dont le programme sera déterminé par le ministre.

Tout stagiaire peut être congédié, si ses services sont jugés insuffisants, et privé du droit de se présenter audit concours.

Les sous-bibliothécaires prennent rang au jour de leur nomination dans la 4e classe.

Les articles 12 et 13 ne sont pas applicables au secrétaire-trésorier.

Art. 14. — Les hommes de service sont choisis parmi d'anciens militaire reconnus aptes aux travaux qu'ils doivent exécuter à la Bibliothèque.

Art. 15. — Les commis sont recrutés exclusivement parmi les hommes de service de 1re classe, qui auront justifié par un examen d'une instruction suffisante.

Art. 16. — Les traitements sont fixés de la manière suivante :

Administrateur général	15.000 fr.
Conservateurs	10.000
Conservateurs adjoints	7.000
Bibliothécaire de 1re classe	6.000
— 2e —	5.500
— 3e —	5.000
— 4e —	4.500
— 5e —	4.000
— 6e —	3.600
Sous-bibliothécaires de 1re classe	3.300
— 2e —	3.000
— 3e —	2.700
— 4e —	2.400
Stagiaires	1.800
Commis, de	1.500 à 2.400

Ouvriers et gagistes.

Chef du service, de	1.500 à 1.800
Hommes de service de 1re classe, de	1.300 à 1.400
Hommes de service de 2e classe, de	1.100 à 1.200
Concierges femmes et femmes de service, de	500 à 600
Chef de l'atelier de reliure, de	1.800 à 2.200
Relieurs de l'atelier intérieur, de	1.300 à 2.000
Relieuses de l'atelier intérieur, de	800 à 1.200
Colleurs de l'atelier d'estampes, de	1.100 à 1.600

Art. 17. — Aucun fonctionnaire ne peut cumuler

un autre emploi avec celui qu'il occupe à la Bibliothèque nationale.

Art. 18. — Des peines disciplinaires peuvent être encourues par le personnel de tout rang de la Bibliothèque nationale.

Ces peines sont, suivant la gravité des fautes :

1° La réprimande par l'administrateur général;

2° La privation du traitement pendant un temps qui ne peut excéder deux mois;

3° La mise en disponibilité;

3° La révocation.

L'application de ces trois dernières peines est prononcée par le ministre, après avis du comité consultatif, sur le rapport de l'administrateur général, et la proposition du directeur du secrétariat.

En attendant la décision supérieure, l'administrateur général peut prononcer l'interdiction de l'entrée à la Bibliothèque.

Art. 19. — L'administrateur général présente tous les ans au ministre un rapport sur l'état des locaux, les acquisitions provenant du dépôt légal, d'achats, de dons ou d'échanges, le classement, la rédaction et l'impression des catalogues, les recherches et communications, le travail du personnel et l'emploi des crédits.

Art. 20. — Toutes les dispositions contraires au présent décret sont abrogées.

Art. 21. — Le ministre de l'instruction publique, des beaux-arts et des cultes pourvoit, par des règlements particuliers, à tous les détails du service de la Bibliothèque nationale.

Fait à Paris, le 17 juin 1885.

JULES GRÉVY.

Par le Président de la République :

Le ministre de l'instruction publique,
des beaux-arts et des cultes,

RENÉ GOBLET.

Nominations de bibliothécaires. — A la suite de la session d'examen qui vient d'avoir lieu, le ministre de l'instruction publique vient de nommer aux fonctions de bibliothécaires dans les bibliothèques universitaires :

M. Bouvy, licencié ès lettres, docteur en droit;

M. Maguin, sous-bibliothécaire délégué de la faculté mixte de médecine et de pharmacie de Lille;

M. Léal, surnuméraire à la bibliothèque universitaire de Nancy;

M. Lebègue, licencié ès lettres, délégué à la bibliothèque de l'Université.

ÉTRANGER

Espagne. — La *Bibliothèque Colombine.* — Une des bibliothèques publiques les plus curieuses de l'Europe vient d'être mise au pillage. Il s'agit de la bibliothèque du Chapitre de Séville, célèbre sous le nom de *Bibliotheca Colombina.*

Voici les détails que donne sur cette bibliothèque et sur les vols qui y ont été commis la *Revue critique d'histoire et de littérature* (n° du 18 mai).

L'origine de la *Bibliotheca Colombina* remonte à Fernand, fils illégitime de Christophe Colomb. Ce Fernand fut comme son père un grand voyageur, mais, au lieu d'aller à la découverte des mondes nouveaux, il allait à la recherche des beaux livres. Il parcourut l'Espagne, les Pays-Bas, l'Angleterre et la France pour former sa bibliothèque, achetant surtout les romans de chevalerie, des mystères, des chansons de gestes, des facéties. Il réunit ainsi quinze à vingt mille volumes qu'il légua à son petit-neveu Luis Colomb, à charge par lui de consacrer cent mille maravédis par an à leur entretien. Celui-ci était un sacripant qui n'aimait point à lire; il abandonna le legs au chapitre de Séville, désigné comme second héritier à son défaut. Hélas! les moines de Séville n'ont rien de commun avec les bénédictins, et, si l'âme du donateur est revenue parfois visiter sa bibliothèque, elle a dû gémir de la voir entre de telles mains.

Philippe II commença par en distraire des manuscrits précieux, et des grands seigneurs la pillèrent à son exemple. Puis, le bibliothécaire étant mort de la peste en 1709, les clefs de la Colombine, comme on appelle la collection, passèrent aux mains des balayeurs de la cathédrale, qui y remisèrent leurs torchons et leurs balais. Les enfants y allaient jouer, et pour s'amuser, arrachaient les miniatures et les estampes. Trois volumes que des annotations de la main de Christophe Colomb rendent inestimables traînaient dans la poussière.

L'adjonction de vieux fonds trouvés dans des greniers, quelques achats en bloc, et un bibliothécaire moins négligent que ses prédécesseurs, avaient reconstitué la bibliothèque dans la première moitié de ce siècle-ci. Après être tombée à quatre ou cinq mille volumes, elle était remontée, en 1870, à 34,000 volumes et 1,600 manuscrits. Les livres provenant directement de Fernand Colomb étaient noyés dans la masse, sans signe extérieur qui permît de les reconnaître, mais il suffisait de les ouvrir pour les retrouver. Quand il en avait acheté un, ce bibliophile émérite inscrivait de sa main, en tête du premier feuillet une rubrique de classement, et, au bas de la dernière page, une notice indiquant la date, le lieu et le prix d'achat, en y ajoutant quelquefois des renseignements personnels.

Qu'est-il arrivé l'automne dernier au chapitre de Séville? Les tremblements de terre qui ont fendu la Giralda à cette époque ont-ils fait à la muraille de sa bibliothèque une brèche par laquelle ont pénétré les voleurs? Les secousses ont-elles jeté les livres par les fenêtres dans la rue? On ne sait; mais, ce qui est sûr, c'est qu'un certain nombre des volumes achetés par Fernand Colomb arrivèrent à Paris cet hiver. Les deux premiers envois furent faits dans des circonstances curieuses. Un collectionneur dont on trouverait l'hôtel non loin de la chaussée qui conduit à la

cascade du bois de Boulogne, avait fait venir d'Espagne de superbes tapisseries. Probablement pour les empêcher de balloter pendant le transport, les vides des colis avaient été tamponnés avec d'admirables manustrits du xv[e] siècle et des plaquettes gothiques de toute beauté.

Le collectionneur ne semble pas avoir soupçonné quels trésors on lui mettait entre les mains. Il repassa les livres à un brave libraire au prix où se vendent les vieux papiers. Le libraire y attacha un peu plus d'importance, mais, évidemment peu renseigné et naïf en son commerce, il n'en soupçonna nullement la valeur. Une chance inouïe faisait entrer dans sa modeste boutique une fortune, et une fortune considérable; il ne sut en tirer que quelques centaines de francs. Un chiffre donnera une idee des regrets amers qui doivent l'empêcher de dormir à l'heure qu'il est. Il a vendu pour 120 francs un exemplaire des œuvres de Louise Labbé qui a été revendu 15,000 francs depuis. Quelques volumes de ce genre valaient bien un gros lot à la loterie, et notre homme a laissé perdre son billet.

Ce brave libraire, après s'être défait séparément de quelques-unes de ses merveilles, fit un lot du reste et en dressa un catalogue qui mérite une place spéciale dans l'histoire du commerce des livres rares et précieux à Paris en l'an de grâce 1885. Voici quelques-uns des articles :

Le *Cheualier aus Dames;* Mets, Hochfeder, 1516, petit in-4°, gothique.

Feldtbuch der wundtartzney; Strasburg, Schott, 1517, in-folio, planches anatomiques.

Les *Faicts et prouesses du puissant et preux Hector;* Paris, Ph. Le Noir, s. d., petit in-4°, gothique.

Lhystoire et cronicque du noble et vaillant Baudoin, comte de Flandres, lequel épousa le dyable; Lyon, Arnoullet, s. d., petit in-4°, gothique.

La *Mareschalerie de Laurens Ruse, translatée du latin en françoys;* Paris, Wechel, 1533, in-fol., gothique.

La *Thoyson Dor composee par reverend pere en Dieu Guillaume;* in-fol., gothique; le tome I, Paris; le tome II, Troyes, Nicolas Le Rouge, 1530.

Sensuyt ung tres beau et excellent romant nomme Jehan, de Paris; Lyon, Cl. Nourry, s. d., petit in-8°, gothique, figures sur bois.

Les *Grandes prouesses du très vaillant chevalier Tristan;* Paris, 1533, in-fol., gothique.

A quel chiffre aurait monté la collection dans une vente publique? A 30,000 francs au moins et peut-être bien davantage. Un exemplaire du seul *Cheualier aus Dames* a atteint 11,100 francs, en 1878, à la vente Didot. Le bon libraire qui ignore évidemment l'existence du *Brunet* cota le tout à 650 francs. On a bien raison de dire que tout arrive à Paris; sans cesse, sur le fonds éternellement semblable de la vie quotidienne, la fortune s'y plaît à broder les plus fantastiques aventures. Et non seulement le libraire estima le tout 650 francs, mais sa clientèle ordinaire trouva qu'il haussait trop ses prix. On marchanda jusqu'à ce qu'un amateur malin passât et payât sans sourciller.

Encouragé par ce premier résultat, le modeste commerçant retourna chez le collectionneur aux tapisseries qui lui céda un nouveau lot, bien plus curieux encore, de raretés bibliographiques. Cette fois, il résolut de les vendre une à une. Il offrit pour 200 fr., à un bibliophile de réputation, un Phébus de Trepperel, *Des deduitz de la chasse des bestes sauvaiges et des oyseaux de proye;* Paris, s. d., petit in-folio, dont le dernier exemplaire, vendu à Paris en 1881, est monté à 5,000 fr. Le bibliophile de réputation trouva ces pretentions exorbitantes et lui fit retourner le livre. L'honnête libraire, refroidi par cet échec, en rabattit, et, dressant un nouveau catalogue, il ajouta devant chaque article la mention de ce qu'il en demandait au plus juste prix. Il ne pouvait pas les donner à moins. C'était son dernier mot. C'est ainsi qu'il offrait pour 60 francs *Côtre rômât de la Rose,* plaquette in-4° s. l. n. d. complètement inconnue jusqu'ici et qui continue la série des pièces rarissimes composées pour la défense du beau sexe contre les allégations du *Roman de la Rose;* pour 60 francs, Opuscules de Clément Marot réduits en tout une plaquette gothique non moins inconnue jusqu'à présent, qu'on se serait arrachée à coups de billets de banque; pour 40 francs, *Procès de deux amans plaidyant en la court de Cupido la grace de leur dame,* par B. Desmarnes de Masan, petit in-8° gothique dont on ne connaissait jusqu'à présent qu'un exemplaire considéré comme une des perles de l'une des collections les plus fameuses de Paris, etc., etc. Tout citer nous entraînerait beaucoup trop loin. En un mot, le brave libraire offrait des perles et des diamants au poids du bronze.

L'attention des amateurs une fois éveillée, ils découvrirent bien vite d'où provenaient ces trésors méconnus, et, se passant du naïf intermédiaire, ils s'adressèrent directement au collectionneur de tapisseries, qui leur en procurera d'autres encore.

Telle est l'histoire invraisemblable et pourtant vraie qu'a racontée la première la *Revue critique d'histoire et de littérature,* à qui nous devons les détails ci-dessus. Elle ajoute qu'ayant été prévenu par un amateur d'une conscience bien rare, qui proposait de rendre des manuscrits qu'il avait achetés et qui le priait de faire le nécessaire pour empêcher ces déprédations de continuer, un grand personnage officiel espagnol a répondu qu'une enquête n'aboutirait pas et que, du reste, dans son pays, on n'attachait pas une importance extrême à toutes ces paperasses.

Le vol est cependant patent. Tous ces volumes, que leur destinée a amenés à Paris d'une façon si singulière, portent les mêmes traces de mutilation. On a fait disparaître au grattoir les notes que Fernand Colomb mettait au commencement et à la fin de ses livres, ainsi que le cachet de la Colombine, un timbre noir de la dimension d'une pièce de 2 francs représentant la tour de la Giralda flanquée de deux vases de fleurs avec la legende : *Biblioteca Colombina.* Mais ces grattages n'ont pas été si soi-

gneusement faits qu'il ne reste assez d'indices pour confondre les filous. Sur un exemplaire de la *Complainte de lescuyer à la dame, nouuellement imprimé*, gothique s. l. n. d., on lit encore écrit de la main de Fernand Colomb : *Este libro costo en Torino... 12 de enero de 1531*, ce livre a été acheté à Turin le 12 janvier 1531. Les *Faicts du preux Hector* portent toujours sur le titre le cachet de la Colombine absolument intact.

Les lettrés espagnols tressailleront au récit de cette profanation. Mais, si le gouvernement espagnol ne daigne pas s'intéresser « à toutes ces paperasses », rien n'empêchera les voleurs qui ont commencé de continuer leur petit commerce avec les livres auxquels Fernand Colomb était si attaché. Ils les donnent, du reste, comme on voit, à des prix singulièrement doux, et c'est une mine que nous signalons aux amateurs de peu de ressources. Pour parler sérieusement, on ne saurait se défendre de tristesse en voyant, en plein XIXe siècle, l'incurie laisser barbarement disperser aux quatre vents du ciel une collection précieuse qu'un amateur éclairé et illustre avait formée il y a trois cent cinquante ans. Assurément, les livres recueillis par des amateurs seront mieux soignés sur leurs rayons que dans les casiers poudreux du chapitre de Séville, où ils avaient survécu jusqu'à présent à tant d'aventures ; mais qui sait ce qui est perdu ou détruit par les mutilateurs maladroits, insouciants et ignares ? Et puis, un livre dans une bibliothèque publique, c'est un livre accessible à tous les savants ; un livre dans la collection d'un amateur, c'est aujourd'hui, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, un livre que personne ne pourra consulter jamais plus.

L'article de la *Revue critique* a causé en Espagne la plus vive émotion et une interpellation a eu lieu le 23 mai aux Cortès. MM. les sénateurs Balaguer et Fabies ont reçu du président du Conseil et du ministre de la Justice l'assurance formelle qu'une enquête allait être ouverte.

États-Unis. — *Bibliothèque médicale du Dr Baun.* — La bibliothèque médicale de plus de 20,000 volumes, laissée par le Dr Baun, décédé il y a quelque temps à Gottingen, vient d'être achetée par M. Senn de Mileraukee.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— PARIS — PROVINCE — ÉTRANGER —

FRANCE

M. Jules Simon vient de publier à la librairie Lévy un ouvrage appelé à faire grande sensation dans le monde des lettres et de la politique, sous le titre *Thiers, Guizot, Rémusat*. Dans la longue préface qui ouvre ce volume, l'auteur publie plusieurs lettres inédites de grand intérêt. Nous parlerons dans la prochaine livraison de cet ouvrage important.

ÉTRANGER

Angleterre. — Un livre assez curieux a été publié récemment, à Londres, par les éditeurs Field et Tuer, sous le titre : *Our Grandmothers' Gowns* (les habits de nos grand'mères). Il contient 24 tableaux qui représentent un certain nombre de personnes avec les costumes portés en 1798 et les années suivantes. Les vêtements des dames de cette époque n'étaient guère amples et la garde-robe, même des plus élégantes, était généralement simple. On y voit figurer, entre autres, la première femme de Jérôme Bonaparte, miss Élisabeth Patterson, qui a été fiancée avec le frère de Napoléon, devenu plus tard roi de Westphalie, à Noël, en 1803.

Il est dit dans ce livre qu'un monsieur qui assistait aux fiançailles affirmait qu'il aurait pu mettre dans sa poche tout le costume de la fiancée, qui portait une robe blanche de mousseline fine, presque transparente, richement brodée, et dessous, simplement une autre robe. Les illustrations du livre sont très simples, comme l'étaient d'ailleurs les vêtements. Les coloristes n'ont pas eu beaucoup à faire pour cette publication, mais ces illustrations n'en sont pas moins très intéressantes. L'exécution typographique est assez originale. Les feuilles sont de fort papier vélin et imprimées sur un côté seulement, même lorsque le texte continue. Le verso est toujours blanc.

Allemagne. — Une *Histoire de l'art en Allemagne* est en cours de publication à la maison Grote de Berlin. L'ouvrage complet comprendra cinq parties : l'histoire de l'architecture, par R. Dohme ; la plastique, par W. Bode ; la peinture, par H. Janits-

chek; la gravure, par Fr. Lippmann et l'art appliqué à l'industrie, par Jules Lessing.

Autriche. — Les éditeurs Prochaska (Feschen, Bohême) publient une édition bon marché des *Mémoires d'Alfred Meissner* (histoire de ma vie) en deux volumes.

PUBLICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES ÉTRANGÈRES NOUVELLEMENT PARUES

Bibliotheca del Divin Salvatore : raccolta dei piu importanti articoli di questo periodico, dal 1844 al 1884. — Roma, tip. Tiberina. — 316 p. in-16. — 3 francs.

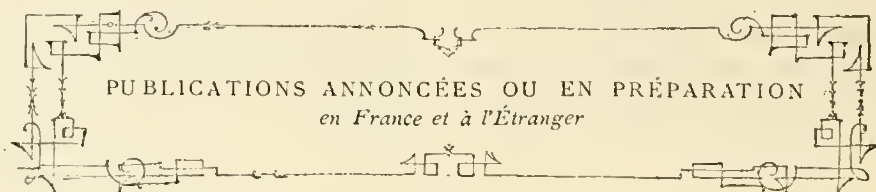
Druckschriften des xv^ten-xviii^ten Jahrhunderts in getreunen Nachbildungen (Impressions datant du xve au xviiie siècle) herausgegeben von der Direktion der Reichsdruckerei. — Leipzig, Brockaus, 2e partie, folio. — 12 fr. 50.

Eyssenhardt et V. Dommer : Mittheilungen aus der Stadtbibliothek zu Hamburg (Communications sur la bibliothèque municipale de Hambourg). Imp. G. Meissner, in-8°.

Norsk bok-fortegnelse (Catalogue de publications norvégiennes), 1873-1882. Christiania, C. Cammermeyer, in-8°.

Hints to collectors of original editions of the works of Charles Dickens, par C.-P. Johnson. London, Redway, in-8°, 7 fr. 50.

Elenco generale dei tipografi, editori, librai, litografi in Italia; e campionaria della sua fonderia tipografica. — Édition annuelle, 1884-1885, par Carlo Radelli; 88 pages in-4°.



PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

FRANCE

La maison Didot annonce la publication d'un grand ouvrage in-4° sur *l'Œuvre des peintres verriers français*. L'auteur est M. Lucien Magne. Le premier volume contiendra une introduction générale et une description des verreries de Montmorency et d'Écouen.

— M. de Beaucourt vient de livrer à l'impression le troisième volume de son *Histoire de Charles VII*.

— A lire, dans le *Correspondant*, le grand roman moderne *Marcelle de Sazerac*, qu'y publie depuis le 10 mai l'un de nos meilleurs écrivains, sous son pseudonyme bien connu de *Bernadille*. Si nous ne nous trompons, c'est la première fois que le spirituel critique et chroniqueur aborde le roman, au moins dans ces proportions, et ce début est fort remarqué. Nous y signalons surtout aux curieux la variété des scènes et, plus encore, celle des caractères, tous étudiés sur le vif et mis en scène d'une façon très humoristique. Il y a là assez de types et d'observations de mœurs pour défrayer trois ou quatre romans ordinaires.

ÉTRANGER

Angleterre. — MM. Bell ont sous presse un volume de traductions des poèmes lyriques de Victor Hugo. Les traductions ont été confiées aux plumes les plus autorisées et seront publiées sous la direction de M. H. L. Williams.

— Le fils de Darwin prépare en ce moment une biographie de son père. L'ouvrage paraîtra à la fois en anglais et en allemand.

États-Unis. — Un écrivain de Boston travaille à une *Vie d'Emerson* pour laquelle la famille du célèbre philosophe lui a confié de riches matériaux.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

Le premier Dictionnaire. — Qui le premier a eu l'idée d'un dictionnaire?

Il paraît, dit le *Rappel*, que ce fut Érasme.

Cet ingénieux latiniste se trouvait à Paris en l'an 1500. Il eut la fantaisie de faire imprimer un petit recueil d'adages et de proverbes anciens. Le public se jeta dessus. La boutique de la rue Saint-Jacques, où parut le bienheureux volume, ne desemplissait plus. Chacun voulait tenir dans sa poche toute la sagesse de l'antiquité. D'éditions en éditions, toujours

« augmentées et corrigées avec soin », à Venise, à Bâle, le livre devint un gros in-folio en minuscules caractères.

Alde fit l'édition complète en 1508, et Groben, à Bâle, la réimprima six fois. Bien plus, Érasme étant en Italie, sur le passage du pape, le pontife et ses cardinaux vinrent saluer l'illustre compositeur de *Adagia*.

Nul livre n'avait encore été l'objet d'un tel enthousiasme. C'était, en réalité, un grand secours offert à tous, et, sans en avoir le nom, un véritable « dictionnaire de la conversation ».

C'etait toute l'antiquité mise en un livre, — ses pensées, ses sentences, ses maximes.

Rabelais disait :

« C'est le magasin de Minerve ; tout le monde y a recours — comme aux feuilles de la sibylle »

Nous en sommes bien peinés pour Érasme, mais avant son dictionnaire il en existait un au moins en Italie qui datait du XIIIe siècle et dont le miniaturiste François Defeuille possède un exemplaire.

Le dossier Victor Hugo.

Acte de mariage. — Le 12 octobre 1822, après la publication des trois bans en cette église et d'un seul en celle de Blois, vu la dispense des deux autres, les fiançailles faites le même jour, ont reçu la bénédiction nuptiale Victor-Marie Hugo, membre de l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse, âgé de vingt ans, demeurant de droit et de fait à Blois, diocèse d'Orléans, fils mineur de Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo, maréchal des camps et armées du roi, chevalier de la Légion d'honneur et commandant de l'Ordre royal de Naples, et de la défunte Sophie-Françoise Trébuchet, son épouse, d'une part; et Adèle-Julie Foucher, âgée de dix-neuf ans, demeurant de droit et de fait rue du Cherche-Midi, 39, de cette paroisse, fille mineure de Pierre Foucher, chef au ministère de la guerre, chevalier de la Légion d'honneur, et de Anne-Victoire Asseline, son épouse, d'autre part; présents et témoins, Jean-Baptiste Biscarrat, Alfred-Victor, comte de Vigny, Jean-Baptiste Asseline, Jean-Jacques-Philippe-Marie Duvidal, lesquels ont signé avec les époux et leurs père et mère.

Les Testaments. — On a imprimé bien des erreurs sur les dernières volontés de Victor Hugo. La vérité est beaucoup plus simple que tout ce qu'on a écrit et que tout ce qu'on a dit.

La seule chose exacte qui ait été publiée jusqu'ici c'est qu'il y a actuellement deux testaments; mais ces deux testaments sont absolument indépendants et le contenu de l'un ne peut, en aucune façon, entraver l'exécution des dispositions de l'autre.

Le premier de ces testaments est relatif à la fortune laissée par Victor Hugo.

Le second se rapporte à des intérêts tout autres. Il s'occupe particulièrement des manuscrits laissés par l'illustre défunt et dont quelques intimes connaissent seuls l'existence.

Ces manuscrits forment — ou du moins formeront, lorsqu'ils seront mis en ordre — la matière de dix volumes. Quant au soin de les publier, il est confié à trois des plus anciens amis du poète : MM. Auguste Vacquerie, Paul Meurice et Ernest Lefèvre.

C'est M. Auguste Vacquerie qui, depuis longtemps déjà, est dépositaire de ce testament.

Victor Hugo ne fixe aucun délai après sa mort pour la publication de ses œuvres posthumes.

Il est juste de dire qu'à l'exception de trois volumes environ, complètement finis et prêts à paraître, ou peu s'en faut, les sept autres se composent pour une moitié de manuscrits à mettre en ordre, et pour l'autre moitié de notes détachées, éparses dans tous les tiroirs et dans tous les meubles.

Beaucoup de ces notes sont datées de Jersey et de Guernesey. Elles remontent à l'époque de l'exil.

Comme la publication en librairie des dix volumes de manuscrits laissés par Victor Hugo durera au moins dix ou quinze ans, l'auteur a prévu le cas où la mort de l'un des trois exécuteurs testamentaires survenant dans l'intervalle, il faudrait le remplacer par un nouveau venu qui n'aurait pas envers l'auteur les mêmes raisons de dévouement désintéressé que MM. Vacquerie, Meurice et Lefèvre, et il a assuré un tant pour cent sur les bénéfices produits par la vente de ces dix volumes en faveur de ceux qui en dirigeront la publication — quels qu'ils soient.

Il va sans dire que pas un seul mot du texte écrit par Victor Hugo ne sera changé.

Le travail des trois exécuteurs testamentaires désignés par l'illustre défunt se bornera, partout, à des notes explicatives et à de courtes préfaces.

Le monument de Victor Hugo. — La proposition suivante a été déposée par M. Paul Viguier au conseil municipal :

Les soussignés ont l'honneur de proposer au conseil le projet de délibération suivant :

Le conseil,

Considérant que la ville de Paris a le devoir de contribuer à l'érection d'un monument à la gloire de Victor Hugo,

Délibère :

Article premier. — Une somme de douze mille francs est mise à la disposition de la souscription nationale au monument de Victor Hugo.

Art. 2. — L'emplacement nécessaire à la construction de ce monument sera prélevé sur l'une des places publiques de Paris, à l'endroit qui sera ultérieurement désigné.

Art. 3. — La somme ci-dessus sera imputée au chapitre XXIII, article unique (Réserve pour dépenses imprévues), de l'exercice courant.

Signé : Paul Viguier, Michelin, Mesureur, Delabrousse, Deschamps, Robinet, Cattiaux, Rousselle, Rouzé, Chassaing, Simoneau, Davoust, Darlot, Cernesson, Depasse, Songeon, Lyon-Alemand, Pichon, Mathé, Guichard, Maillard, Jacques, Boll, Boue,

Frère, Cusset, Desmoulins, Dreyfus, Vauthier, Voisin, Marsoulan, Réty, Combes, de Bouteiller, Delhomme, Ernest Hamel, Monteil, Leclerc, Sauton, Ruel, Gaufrès, Dujarrier, Hervieux, Curé, Collin, Jobbé-Duval, Piperaud, de Ménorval, Millerand, Després.

M. Paul Viguier a demandé l'urgence.

L'urgence a été déclarée.

La proposition, mise aux voix, a été adoptée.

La commission exécutive de ce monument est ainsi composée :

Présidents : MM. Victor Schœlcher, sénateur; Paul Meurice.

Vice-présidents : MM. Em. Augier, de l'Académie française; Léon Bonnat, de l'Institut; Anatole de La Forge, député; Auguste Vitu.

Secrétaires : MM. Émile Blémont; Gustave Ollendorff; Gustave Rivet, député.

Trésorier : M. Philippe Jourde.

— Une première liste de souscription pour le monument de Victor Hugo donne une somme de 18,973 francs.

Correspondance de Victor Hugo. — On s'occupe de réunir la correspondance de Victor Hugo. La bibliothèque de Blois, d'après une lettre de M. Louis Delton, membre de la commission de cette bibliothèque, possède quarante et une lettres autographes du poète. Ces lettres sont adressées par Victor Hugo à son père, le général Hugo, qui habita, à Blois, la terre de Saint-Lazare, jusqu'en 1823.

Elles offrent, pour la plupart, dit M. Delton, un très grand intérêt. Elles donnent des renseignements précieux sur Victor Hugo, sa famille, ses premiers travaux, son mariage, la naissance de son premier enfant Léopold, mort à Blois chez son grand-père, le 9 octobre 1823, etc., etc. Elles disent quelques mots des relations du jeune poète avec Chateaubriand, Lamennais, Lamartine, Nodier, etc.

Ces lettres étaient enfouies, à peu près ignorées, dans un des cartons de la bibliothèque communale, où les avait déposées M. Dupré.

Les manuscrits de Victor Hugo. — Les manuscrits de Victor Hugo ont différents aspects; il y en a qui sont de simples cahiers non reliés, comme le manuscrit d'*Hernani*, d'autres revêtus de parchemin, avec le titre de l'œuvre en grosses lettres d'or, comme le manuscrit du *Roi s'amuse*.

Le manuscrit d'*Hernani* est un cahier de grand papier jaune, couvert d'une écriture courte et pressée; il porte sur la première page cette épigraphe espagnole : *Tres para una.*

Chaque acte est daté au commencement et à la fin; la pièce a été commencée le 29 août 1829 et terminée le 25 septembre de la même année.

Victor Hugo a donné à ses actes non pas un numéro, mais une classification alphabétique : *a, b, c, d, e,* etc.; sur les marges, on trouve des dessins, des annotations et des vers inédits.

Le manuscrit de *Marion Delorme* porte en sous-titre : *Un duel sous Richelieu*, qui a disparu sur la brochure. M. Lockroy père s'empara de ce titre et en composa un drame qui obtint certain succès.

Tous les manuscrits de Victor Hugo existent, sauf celui de *Han d'Islande*, qui a été perdu, et celui d'*Amy Robsart*, la première pièce du poète, tirée du roman *Kenilworth*.

Naissance de d'Alembert. — A l'Académie des sciences, séance du 8 juin, M. Lallemand a déclaré qu'il avait retrouvé un document inédit établissant la date exacte de la naissance de d'Alembert et corrigeant une erreur de Condorcet. C'est le procès-verbal du commissaire Delamarre, constatant qu'un enfant abandonné a été recueilli, le 16 novembre 1717, devant l'église de Saint-Jean-le-Rond. Les recherches de M. Lallemand établissent encore que l'orphelin resta placé six semaines en nourrice en Picardie, et qu'il fut confié à un médecin, Jacques Molin (plus connu sous le nom de Dumoulin), qui le demanda, servant ainsi d'intermédiaire voile aux parents.

M. Duruy. — Le roi Humbert vient de conférer à M. Victor Duruy le grand cordon de la Couronne d'Italie. Pour bien marquer le caractère de cette haute distinction, le roi Humbert lui a fait remettre, en même temps que les insignes de l'ordre, une grande médaille d'or avec l'inscription que voici :

VICTORIO DURUY
Qui ausus est unus Gallorum
Omne romanum œvum explicare...

A Victor Duruy, le premier écrivain français qui ait entrepris de retracer dans un tableau d'ensemble la vie tout entière du peuple romain.

Statue d'Alexandre Dumas à Villers-Cotterets. — Le 24 mai, a été inaugurée, à Villers-Cotterets, la statue d'Alexandre Dumas, qui est, comme on sait, l'œuvre de M. Carrier-Belleuse. La ville natale du célèbre romancier a donné, à l'occasion de cette cérémonie, une fête à laquelle étaient invités la famille Dumas, le comité artistique et littéraire qui s'est chargé d'organiser la souscription, enfin les délégués de la Société des gens de lettres et de la Société des auteurs dramatiques.

Le musée Lamartine. — Il est question de faire de la maison de Victor Hugo un musée de souvenirs du grand poète.

La chose n'est pas encore définitive, que l'on réclame un semblable honneur pour un homme qui eut aussi sa gloire et qui a encore ses admirateurs : Lamartine. Ses fidèles voudraient que l'on fît — comme pour Hugo — un musée Lamartine de la demeure où l'auteur des *Contemplations* rendit le dernier soupir.

Nous avons visité cette maison dès à présent historique, quelle que doive être la décision du conseil

municipal à son endroit, et voici ce que nous avons vu :

Au nº 161 de l'avenue du Trocadéro, au fond et à gauche d'une petite allée latérale, les yeux sont frappés par un écriteau placé au-dessus d'une poterne basse et portant ces mots : *Entrée de la villa Lamartine.*

Cette entrée donne accès dans un grand jardin qui entoure presque entièrement la villa, ou, pour être plus exact, le chalet. Une porte cochère condamnée et une grille garnie d'un épais rideau de feuillage ferment l'habitation du côté de l'avenue. C'est là que Lamartine vécut pendant vingt et un ans et s'éteignit, accablé de tristesse et de mélancolie, après avoir vu mourir presque tous les siens. Une nièce à lui, Mlle Valentine de Biscio, qui était venue s'installer à ses côtés, lui ferma les yeux.

Ce fut après la Révolution de 1848, pendant laquelle il engloutit une grande partie de sa fortune dans les *Ateliers nationaux*, que l'auteur de *Jocelyn* quitta la rue d'Anjou et vint s'installer dans ce chalet de l'avenue du Trocadéro que lui avait donné la ville de Paris.

C'est là, dans son cabinet de travail du rez-de-chaussée, petite pièce simple et fraîche, décorée de papiers à fleurs, qu'il écrivit plusieurs de ces ouvrages qui portèrent sa renommée aux quatre coins du monde : l'*Histoire de la Révolution, Rafaela, les Confidences, Geneviève, Graziella* et tant d'autres. C'est là qu'il eut la douleur de perdre sa femme, sa fille, et qu'il mourut lui-même le 1er mars 1869, laissant à sa nièce le peu qui lui restait et son chalet de Passy.

Mais Mlle de Biscio, dont les modestes ressources ne suffisaient pas à l'entretien de cette propriété, la vendit à la ville de Paris, moyennant une rente annuelle de douze mille francs. Peu après, la ville revendit elle-même la villa à un riche banquier qui l'habita quelque temps. Actuellement, la propriété — sauf une partie du terrain qui se trouve à droite du chalet, et sur lequel son nouvel acquéreur à fait bâtir — appartient à une société qui ne demanderait pas mieux que de céder à la ville ce qui fut jadis en sa possession.

Lettre inédite d'Alfred de Musset. — Victor Hugo n'était pas le seul de nos grands poètes qui crût en Dieu.

En feuilletant la belle collection de M. Ant. de Latour, l'ancien secrétaire des commandements du duc de Montpensier, nous trouvons une lettre *inédite* d'Alfred de Musset à Ulric Guttinguer. Musset cherche à y peindre Dieu. Voici le passage :

« Je n'ai jamais tenté de faire une hymne à mon Dieu ; je veux pourtant vous le peindre. Cette petite croûte de pâté parsemée d'étoiles et couronnée par la voie lactée est tout ce que nous voyons du ciel. *Notre univers* (*je ne dis pas notre monde*) est lui-même un grain de sable dans ce vide sans fin. A des milliards de lieues les unes des autres, flottent dans l'immensité des milliers de combinaisons d'univers. Le nôtre a pour lois l'équilibre, l'attraction et la pesanteur. D'autres ont d'autres lois, d'autres gens, d'autres vérites mathématiques. Le bien et le mal, la force et la beauté sont remplacés par d'autres choses, et tous ces petits systèmes, dont le nôtre est peut-être un des des plus faibles, s'agitent et se remuent dans leur coin avec leur étincelle de vie. Au centre des nuits éternelles est assis mon Dieu sans révélations, qui verse à l'immortelle matière l'immortelle pensée.

« A vous de cœur,

« Alfred de Musset. »

Ajoutons que la lettre est datée de Honfleur, 12 novembre 1832.

La jeunesse de Jules Vallès. — M. Frantz Jourdain, à qui nous laissons toute la responsabilité de son récit, conte, dans une revue, que Jules Vallès fut, sur l'initiative de son père et avec la connivence d'un préfet, enfermé, à l'âge de dix-sept ans, dans une maison de fous. M. Vallès père, « furieux de l'exaltation républicaine de son fils, craignait qu'il ne nuisît gravement à sa propre carrière ; d'autre part, le préfet, *aimable fonctionnaire*, était bien aise de débarrasser le gouvernement d'un adversaire déjà redoutable. En quelques jours, l'affaire fut bâclée ».

M. Frantz Jourdain continue en ces termes :

« C'est à moi, à moi-même que Vallès dévoila la plus horrible page de sa vie, et je n'étais plus un enfant lorsqu'il eut avec moi ce mouvement douloureux d'épanchement.

« Le malheureux resta six semaines dans cet enfer, six semaines pendant lesquelles il crut que la raison lui échappait et pendant lesquelles il tenta deux fois de se briser le crâne contre un mur. Une nuit, il se réveilla en sursaut, à moitié asphyxié : un de ses *camarades*, dont la folie consistait à se croire chien, se tenait accroupi sur sa poitrine et lui léchait le visage ! Il voulut se dégager, appeler au secours, l'aliéné lui fendit le crâne d'un coup de sabot et continua tranquillement ses immondes caresses.

« Ce fut cette scène à la Poë qui le sauva. Transporté à l'hôpital de la maison, Vallès put gagner un infirmier qui le prit en pitié et qui fit parvenir une lettre à un ami. Celui-ci n'était pas commode ; il courut chez le père, qui comprit après un quart d'heure de conversation orageuse qu'il allait être déshonoré par le scandale que soulèverait en province une affaire de ce genre. Il céda, le fils sortit de l'asile d'aliénés et, au prix de son silence, obtint enfin l'autorisation de s'installer à Paris. »

De ce récit horrible il résulte que Vallès aurait eu pour haïr la société les mêmes raisons que naguère Mirabeau. Le révolutionnaire comme le grand orateur aurait cruellement souffert de la sévérité paternelle.

Les Lettres de Junius. — Un récent et curieux article du *Cornhill Magazine* vient de rappeler l'attention sur un problème historique toujours subsistant depuis plus d'un siècle, malgré toutes les discussions dont il a été l'objet : Quel est l'auteur des fameuses *Lettres de Junius?* Le *Cornhill Magazine*, après Mac-

aulay et beaucoup d'autres juges compétents, les attribue à sir Philip Francis. Le chroniqueur du *Temps* conteste le bien fondé de cette opinion, en vertu de raisons qui ne sont pas sans valeur. Mais d'abord rappelons les données de la question :

« Du 21 janvier 1769 au 21 janvier 1772, Woodfall, l'imprimeur du *Public Advertiser*, reçut d'une source inconnue et publia une série de soixante-neuf lettres signées « Junius ». Ces lettres discutaient avec un talent supérieur et une véhémence extraordinaire les questions politiques du jour; elles attaquaient violemment le cabinet de lord North et étaient nominativement adressées à sir William Draper, au duc de Grafton, au duc de Bedford, au roi, à M. Horne, à lord Mansfield, au premier ministre; elles émanaient visiblement d'un libéral indépendant, ce qu'on appelait alors un whig de la nuance Rockingham. Si l'on ajoute qu'elles avaient pris naissance à l'occasion des démêlés de Wilkes avec les ministres de sa mise hors la loi, des sanglants dénis de justice dont il était victime, de ses élections constamment invalidées et du scandale qui faisait asseoir à sa place, dans le Parlement, un candidat repoussé par l'immense majorité des électeurs, on s'explique de reste le prodigieux succès qu'elles obtinrent. Mais ce qui contribua plus que tout à ce succès, c'est le mystère impénétrable dont s'entourait l'auteur. Woodfall lui-même ne le connut jamais. « Il est absolument impossible « que vous ou aucun autre parveniez à me découvrir, « lui écrivait Junius : *Mon secret mourra avec moi.* »

« Les épreuves d'imprimerie, envoyées à une adresse convenue, revenaient au journal avec des corrections nombreuses. Plusieurs de ces épreuves, ainsi que le manuscrit même des *Lettres*, furent conservés par Woodfall et se trouvent actuellement au British Museum. C'est l'unique lien matériel qui nous rattache aujourd'hui à l'identité de l'écrivain ».

Les *Lettres de Junius*, « nées d'une situation politique presque oubliée, ont pris rang parmi les classiques de la littérature anglaise. Aujourd'hui, comme il y a cent quinze ans, ce sont des modèles d'ironie vengeresse, de passion vigoureuse et d'impitoyable éloquence ».

« Woodfall aurait tout donné pour que Junius se fît connaître ou lui continuât sa collaboration. Quand elle s'arrêta, il tenta de reprendre l'affaire, voulut coudre une suite aux fameuses *Lettres*, inventer des Junius cadets et des sous-Junius. En vain. Le moule était brisé, et ces essais ne trompèrent personne »..

Qui est Junius? se demanda-t-on alors. Qui est Junius? a-t-on continué de se demander depuis. Des milliers de livres, de brochures et d'articles ont été écrits pour répondre, et... *adhuc sub judice lis est.* Quarante-deux personnages ont été successivement considérés par les uns ou par les autres comme ayant écrit les *Lettres de Junius.*

« La critique anglaise et américaine, procédant par éliminations successives, a fini par réduire cette liste à six noms, sur lesquels s'est principalement porté désormais l'effort de la controverse. Ces six noms sont ceux de sir Philip Francis, de lord Sackville, du colonel Isaac Barré, de sir Robert Rich, de Pownall et de *single speech* Hamilton (Hamilton *au discours unique*).

« Parmi ces six candidats, celui qui a pour lui les suffrages les plus nombreux, et aussi la plus grande somme de preuves apparentes, c'est le premier, sir Philip Francis ».

Après avoir énuméré ces preuves, ou plutôt ces probabilités reposant sur des coïncidences, le *Temps* ajoute :

« Il n'y a qu'une dissonance, mais elle est grave : c'est que le talent, le souffle de Junius ne se retrouvent nulle part dans les œuvres signées par sir Philip Francis. Ce sont des brochures aussi plates, aussi peu intéressantes que le premier *leader* venu dans les journaux du temps. Pas une fois la griffe du lion n'y est visible, comme elle le serait nécessairement et au moins par éclairs dans les productions les plus inférieures d'un vraiment grand écrivain. Les *Lettres de Junius*, après un siècle écoulé, sont aussi belles qu'à l'heure de leur apparition.

« Dans les *Lettres sur la Compagnie des Indes*, dans les *Remarques sur le procès de Waren Hastings*, dans vingt autres pamphlets ou discours parlementaires de sir Philip Francis, il n'y a pas une page, pas une ligne, qui soit restée debout. Si l'on considère, d'autre part, qu'en 1769, ce même sir Philip Francis, attaché au secrétariat de la guerre et âgé de vingt-neuf ans, n'avait encore rien publié, il faudrait admettre que du premier coup, dans la première « Lettre de Junius », ce novice se soit affirmé comme un maître; et par contre que, la dernière « Lettre de Junius » écrite, — à trente-deux ans — ce maître soit subitement et irrévocablement tombé au niveau d'un gazetier quelconque. Ce n'est pas tout : le même homme qui a caché avec tant de soin son identité quand il s'agit d'un chef-d'œuvre n'hésite pas à signer tout un fatras de tartines insipides!... Le phénomène, on en conviendra, serait peu ordinaire et aurait de quoi surprendre ».

On voudrait donc, au lieu d'inductions plus ou moins contestables, des preuves positives :

« Ces preuves positives, l'expert Chabot a cru les trouver. Il a minutieusement comparé les manuscrits de Junius avec des lettres écrites par sir Philip Francis à son beau-frère Machrabie, et il y a noté des ressemblances qu'il déclare caractéristiques, notamment dans la contexture des majuscules, des liaisons et de la signature. Il fait remarquer que les lettres adressées par Junius à Woodfall étaient signées d'un C entre deux traits; celle de Philip Francis, d'un P. F. entre deux traits *identiques* ».

A cela, le *Cornhill Magazine* ajoute le récit de deux anecdotes qui semblent confirmer cette identité de l'écriture de Junius et de Philip Francis :

« Telles sont les preuves nouvelles qu'on soumet aujourd'hui au public. Il est bien difficile de les accepter autrement que sous bénéfice d'inventaire. On peut d'abord objecter que les ressemblances. prétendues caractéristiques, signalées par les experts de profession entre deux écritures ne sont rien moins

que décisives et ne commandent pas absolument la conviction. Mais, supposé qu'il fût hors de doute que les manuscrits de Junius et les lettres de Francis soient bien de la même main, s'ensuivrait-il nécessairement que Francis et Junius ne fussent qu'un? Non, assurément. Car enfin il suffirait, pour que l'identité existât, que Francis eût été chargé par Junius de recopier ses manuscrits et de corriger ses épreuves.

« La chose n'a rien d'invraisemblable, spécialement si Junius appartenait en 1769 au secrétariat de la guerre comme Francis. Il serait même surprenant qu'un homme aussi décidé à ne pas être reconnu n'eût pas pris la précaution de faire copier ses *Lettres* avant de les expédier au *Public Advertiser*. Et, dans cette hypothèse, il était tout naturel qu'il prît pour copiste un de ses subordonnés ou de ses collègues, s'il avait de bonnes raisons pour compter sur la discrétion. Discrétion que l'intérêt même du copiste commandait, d'ailleurs, pour un travail où les ministres se trouvaient aussi violemment attaqués.

« Voilà donc une explication au moins plausible, qui suffirait à enlever toute valeur à la démonstration tirée de l'écriture, comme des autres coïncidences de temps et de lieu ».

Longévité des poètes. — A propos de la mort de Victor Hugo, il a semblé curieux à un des collaborateurs de *l'Intermédiaire des chercheurs*, de relever les âges où sont morts les principaux poètes français depuis le xve siècle jusqu'au commencement du xixe.

Voici donc une courte statistique de la longévité des poètes chez nous.

De 20 à 29 ans	3
De 30 à 40 —	8
De 40 à 49 —	18
De 50 à 59 —	18
De 60 à 69 —	24
De 70 à 79 —	21
De 80 à 89 —	15
De 90 à 99 —	6

L'Intermédiaire ne cite les noms que des poètes morts à plus de *quatre-vingt-dix ans*.

Fontenelle, qui a fait quelques poésies (des apologues et des sonnets), est mort à Paris à près de cent ans, le dimanche 9 janvier 1757. Il était né a Rouen, le 11 février 1657, le mercredi jour des cendres.

Gombaud (Jean-Ogier de) est mort en 1666, presque centenaire.

Hénault (le président), poète à ses heures, est mort à quatre-vingt-onze ans, le samedi 24 novembre 1770. Il était né à Paris, le 8 février 1685.

Maynard (Honoré), né à Toulouse en 1542, est mort dans sa province en 1646, ce qui lui donnerait cent quatre ans. C'est une erreur.

Pannard (Charles-François), né à Courville en 1675, est mort le jeudi 13 juin 1765, à quatre-vingt-dix ans.

Saint-Aulaire (de Beaupoil de), né en Limousin, est mort le lundi 17 décembre 1742, à quatre-vingt-dix-huit ans.

Saint-Evremont (Charles-Marguerite de Saint-Denis), né près de Coutances, le lundi saint 1613; mort en Angleterre (enterré à Westminster), le 20 décembre 1703 (samedi vigile) à quatre-vingt-dix ans.

Scudéry (Mlle Madeleine de), née au Havre en 1607, morte à Paris, le jeudi 2 juin 1701, à quatre-vingt-quatorze ans.

Sénecé (Antoine-Bauderon de), né à Mâcon, le mardi 13 octobre 1643, mort à Mâcon, le mardi 1er janvier 1737, à quatre-vingt-quatorze ans.

On voit que notre grand poète eût pu, lui aussi, mourir centenaire. Il n'eût fait qu'imiter Gombaud, Maynard et Fontenelle.

La Longévité des historiens contemporains. — *Le Livre* a publié, en 1883 (*Gazette bibliographique*, p. 473), un article sur la longévité parmi les membres de l'Institut. La longévité des historiens n'est pas moins remarquable. — Le doyen des historiens allemands, Léopold V. Ranke, a quatre-vingt-dix ans; le 31 mars dernier, on a célébré le 60e anniversaire de sa nomination à la chaire d'histoire de l'Université de Berlin. Schlosser, l'auteur d'une célèbre histoire universelle, est mort en 1861 à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Dahlmann mourut à l'âge de soixante-quinze ans; le professeur Droysen à soixante-seize ans. Fréderic Raumer, l'auteur des *Hohenstauffen et de leur époque*, est mort en 1873 à l'âge de quatre-vingt-douze ans et Grote, dont l'*Histoire de la Grèce* est célèbre, était âgé de soixante-dix-neuf ans, lorsqu'il mourut à Londres. Il est vrai qu'en Angleterre Gibbon est mort relativement jeune (cinquante-sept ans), et que Macaulay n'avait que quarante-huit ans à l'époque de sa mort, le 13 mars 1848.

Philippe Dauriac. — Notre confrère Jules Claretie raconte une curieuse anecdote sur Philippe Dauriac, le trop modeste écrivain dont nous avons annoncé la mort :

En arrivant de sa province, tout jeune, avec la modeste fortune qu'il tenait de ses parents, Philippe Dauriac, qui aimait profondément les lettres, rêva de connaître les gens illustres de son temps; et comme il était timide, ce modeste, et qu'il n'eût pas osé aller les voir chez eux, il se dit qu'il les verrait peut-être venir chez lui, s'il publiait leurs ouvrages. Et il s'associa avec deux autres amis des livres, Giraud et Dagneau, qui éditaient en jolis volumes, format Charpentier, bien imprimés, peu vendus alors, rares et recherchés aujourd'hui, des ouvrages de Balzac, de Gérard de Nerval, de Monselet, de Méry...

Le pauvre Dauriac y laissa sa petite fortune. La maison — nous a-t-il conté bien souvent — ne fit guère qu'une bonne affaire : elle publia la brochure de la *Dame aux Camélias* d'Alexandre Dumas fils, la pièce. La veille de la représentation, ou peu de jours auparavant, Dumas était même venu chez Giraud et Dagneau leur proposer de leur vendre tous ses droits d'auteur sur la *Dame aux Camélias* pour la somme de 6,000 francs.

— Oui, donnez-moi 6,000 francs, et la *Dame aux Camélias* est à vous!

Philippe Dauriac, qui m'a rappelé cette anecdote, se souvenait surtout de l'air franc et de la belle prestance de l'auteur, alors si jeune, et aussi les chapeaux extraordinairement superbes que Dumas fils arborait. Tous les matins, Dumas poussait la coquetterie jusqu'à mettre un chapeau neuf, et ce détail étonnait beaucoup le petit provincial de vingt ans. On portait plus longtemps ses chapeaux à Périgueux ou à Bergerac.

Bref, le marché était proposé. Dagneau, l'associé de Giraud et de Dauriac, semblait tout disposé à acheter les droits de la *Dame aux Camélias* pour ce plat de lentilles; mais, sans compter la modestie incorrigible dont j'ai parlé, ce brave et bon Dauriac avait une vertu qui, après tout, n'est que de l'orthographe : l'honnêteté.

— Non, messieurs, dit-il — lui qui n'osait guère parler — non, ne faisons pas cette affaire-là. Publions la pièce, soit, mais contentons-nous d'exercer notre métier d'éditeurs. Si la *Dame aux Camélias* produisait moins de 6,000 francs de droits, l'affaire deviendrait mauvaise, ce qui serait un petit malheur; si elle en produisait beaucoup plus, elle deviendrait trop bonne, et nous aurions quasi dépouillé M. Dumas. Ce n'est pas pour cela que je suis entré dans la librairie!

La maison Giraud et Dagneau édita la *Dame aux Camélias* et Dumas fils garda ses droits.

Combien, depuis 1852, a rapporté la pièce de Dumas ?

— J'en aurais touché le tiers, me disait parfois Dauriac en souriant. Et je serais riche!

Puis il haussait les épaules et ajoutait :

— A quoi bon ?

Un café littéraire disparu. — Le plus ancien café de Paris vient d'être fermé; nous voulons parler du café Procope, situé rue de l'Ancienne-Comédie. Là se sont réunis les écrivains illustres des XVIIe et XVIIIe siècles.

Ce fut dans cet établissement que les Parisiens prirent pour la première fois des glaces. Le café Procope eut pour clients Piron, Destouches, d'Alembert, Voltaire, d'Holbach, Jean-Jacques Rousseau, Diderot et d'autres illustres littérateurs qui firent de ce café une succursale de l'Académie.

Sur les murs de l'établissement sont peints les portraits de beaucoup de littérateurs.

Dans ces derniers temps, le cercle républicain de la rive gauche y tenait ses réunions.

ÉTRANGER

Angleterre. — *La nouvelle Bible anglaise.* — Depuis le 19 mai, la nouvelle Bible, à laquelle il a été travaillé pendant quinze ans, est en vente en Angleterre, en Écosse, en Irlande, en Australie, au Canada, au Cap et aux États-Unis.

Des millions de dévots sont occupés en ce moment à feuilleter le saint livre, pour voir si des modifications essentielles y ont été apportées. La nouvelle traduction est la propriété des universités d'Oxford et de Cambridge, et c'est un comité de savants qui avait été chargé de ce grand travail.

Sur 16 membres de ce comité, 10 sont morts à la peine; en 1871, il se mettait en rapport avec le comité américain, et les deux groupes tinrent 85 réunions qui durèrent 792 jours. Chaque modification a été mise aux voix, et pour être adoptée elle devait réunir les deux tiers des suffrages. Le travail a été terminé en juin dernier. La composition, le tirage et la reliure de l'ouvrage ont demandé onze mois.

Des mesures exceptionnelles de surveillance ont été prises pour empêcher que comme il y a trois ans, quand parut le Nouveau Testament, une seconde indiscrétion fût commise. Le représentant du *New-York Herald* avait télégraphié le texte entier, ce qui porta un préjudice sérieux à la vente. Cette fois-ci, les Américains devront attendre ; on cite un journal de New-York qui a offert 100 livres sterling rien que pour jeter un coup d'œil sur le livre. La partie matérielle de l'entreprise n'a pas donné moins de peine que la traduction. Le papier a été confectionné avec les chiffons les plus fins; une seule fabrique en a fourni 250 tonnes. Quant à la reliure, il n'a pas fallu moins de 1,500 peaux de chèvres pour les seuls exemplaires destinés aux États-Unis; 5,000 ouvriers relieurs ont été occupés pour livrer à temps le million d'exemplaires destinés aux Américains. Le Congrès américain, par décret spécial, a accordé l'entrée en franchise à la nouvelle Bible anglaise.

Les modifications introduites dans le texte accepté jusqu'à ce jour sont nombreuses, mais en général peu importantes. C'est ainsi que dans le récit biblique de la création on lira désormais : « la terre était *désolée* et vide » au lieu de « *sans forme* et vide » et « monstres marins » au lieu de « baleines ; » Adam n'a pas de nom jusqu'à la chute; il s'appelle « l'Homme. » C'est l' « Homme et sa Femme qui mangent la pomme, qui se cachent, qui entendent la voix terrible : « Adam » n'apparait qu'après la malédiction. Le fameux verset du *Lévitique*, qui fait encore texte de loi en Angleterre, a été étudié avec un soin particulier. L'ancienne version disait : « 18. Et tu ne prendras pas une épouse à côté de sa sœur, pour la vexer et découvrir sa nudité auprès d'elle, pendant sa vie. » La nouvelle porte : « 18. Et tu ne prendras pas une femme à côté de sa sœur, pour être sa rivale et découvrir sa nudité auprès d'elle pendant sa vie. » Jubal n'est plus l'ancêtre des « joueurs de harpe et d'orgue, » mais celui des « joueurs de harpe et de chalumeau. » Le *mur* de Balaam devient une *barrière*, etc., etc.

Un autographe de Shakespeare. — La découverte récente d'un autographe de Shakespeare, à Chicago vient de renouveler la controverse relative à l'orthographe de son nom.

Les nombreux admirateurs et commentateurs du poète anglais n'ont jamais pu se mettre d'accord sur

l'orthographe de ce nom, ni même admettre que ce nom ait été orthographié de différentes manières.

Sir Frederick Madden, que l'on considère comme une haute autorité, affirme que le nom doit s'écrire *Shakespere* et non *Shakespeare*, s'appuyant sur ce fait que, dans l'acte de baptême du poète ne se trouve pas la lettre *a*; et cependant, du vivant même du poète, ses poésies ont été publiées avec son nom écrit Shakespeare.

Le nouvel autographe a été retrouvé par M. Gunther, de Chicago, dans le journal de John Ward; c'est une signature dont tous les lettrés anglais connaissaient l'existence. Elle ressemble assez exactement aux signatures qui sont apposées au bas du testament du poète et à la seule signature qu'on connaisse jusqu'ici, en dehors des précédentes, et qui se trouve sur une traduction des *Essais* de Montaigne.

C'est là que la question devient grave. La signature du journal de John Ward porte un *a*. Les partisans de cette orthographe y voient une preuve de leurs affirmations; ses adversaires prétendent que c'est une fausse signature.



Chine. — *Le prix et les origines des livres chinois en Chine.* — Sous ce titre et sous la signature Ph. B. (Philippe Burty), nous lisons dans la *République française* :

Veut-on connaître le prix des livres en Chine? Voici la transcription de la réponse reçue ces jours derniers par un de nos amis qui s'était adressé à un Français qui occupe depuis nombre d'années un poste élevé à Pékin :

« ... Je me suis mis immédiatement en campagne, non pas tant dans l'espoir de trouver ce que vous me demandez, que pour vous fournir des renseignements et recevoir de vous des instructions plus précises.

« Vous me dites « de vous acheter des livres japo« nais ou chinois, à gravures, en premières éditions « et dans des conditions modestes. » Je vous serais d'abord fort obligé de me préciser ce que vous entendez par *modeste*, étant donnés les prix que les Chinois attachent à leurs livres et le nombre infiniment restreint d'exemplaires tirés à chaque édition. Veuillez donc me fixer une limite à ne pas dépasser pour un certain nombre d'ouvrages ou par ouvrage. Vous allez voir que cette condition n'est pas superflue.

« Le ministre du Japon, lettré très renommé, auquel je me suis d'abord adressé, m'a répondu, à propos des livres japonais, que je ne trouverais rien ou à peu près rien dans la Chine, pays ravagé par des révolutions successives, et que, si je trouvais quelque chose, ce serait hors de prix — vous en jugerez tout à l'heure! — que, en ne se pressant pas, au Japon, on recueillerait peut-être encore quelques ouvrages, mais qu'il serait impossible de refaire la collection de livres et de peintures de MM. E. Satow et Anderson, qu'il connaissait, et que l'Angleterre vient d'acheter 150,000 francs pour le British Museum. Il s'est du reste mis à ma disposition. Mais, de même que moi, il désirerait savoir ce que vous entendez par *ancien* : 200, 400, 1,000 ans, ou plus?

« Voici, cependant, ce que j'ai trouvé par l'intermédiaire d'un petit marchand très fureteur :

« Un livre de prières sur papier noir, caractères et dessins représentant des divinités, faits à la main, en or, l'an 1403. Le prix en est de 800 francs. — Une feuille de papier, sans date, contenant quelques caractères attribués à un sage qui vivait l'an 300 après Jésus-Christ. Prix : 1,800 francs. Un ouvrage en 4 volumes. La première page, contenant la date de l'édition, manque. La dernière porte cette inscription : *L'an 1137, le mandarin Wen a écrit la préface ci-jointe pour le présent livre, qui date de la dynastie des Thang* (600 à 900 ans après Jésus-Christ). Ce livre est évidemment ancien. Mais est-il en première édition? Rien ne le prouve... que le prix : 3,000 francs.

« Je me bornerai donc, pour le moment, à tâcher de savoir où se trouveraient des ouvrages similaires, si vous le désirez, car j'avoue que ces quelques prix ne m'ont pas paru rentrer dans la catégorie des conditions *modestes*. On m'a promis aussi de m'apporter un livre gravé sur planches de bambou, avant l'invention de l'imprimerie; cela vaut peut-être plusieurs dizaines de mille francs. Dans tous les cas, je serai heureux d'avoir pendant quelques instants dans les mains une curiosité aussi rare. On promet enfin la *Grande Encyclopédie* exécutée sous le règne de l'empereur Khang-Shi (1662-1723). Cet ouvrage complet coûte, selon l'état de conservation, de 25,000 à 90,000 francs.

« Je suis, cher monsieur, etc. »

L'histoire de l'impression au Japon et, par allusion, en Chine, a donné lieu à une lecture devant la Société asiatique de Yokohama par M. E. Satow, en décembre 1881.

Le mémoire a été inséré tout au long dans les *Transactions* de la Société (T. X). Il est demeuré inconnu en France, où il intéresse cependant toutes les personnes qui s'intéressent aux origines de l'imprimerie, en quelque lieu qu'on en constate la naissance. Il est beaucoup trop développé et trop technique pour que nous puissions l'analyser. Nous dirons seulement que M. Erard Satow fait remonter cette invention à l'usage, parmi les lettrés, de prendre par frottement l'empreinte des inscriptions antiques. Dès l'an 175 (ap. J.-C.) des poésies classiques circulaient, obtenues par pression ou frottement. Mais l'impression régulière sur des tablettes entaillées ne remonte pas au delà de la fin du VIe siècle. On sait que pendant le cours du siècle suivant le bouddhisme pénétra au Japon par la Corée; qu'il y introduisit les livres de prière et, par suite, la nécessité d'apprendre la signification des caractères chinois et l'écriture. Au Japon, le plus ancien exemple de bois gravés daterait du milieu du VIIIe siècle.

L'impression à l'aide de caractères mobiles — qui provoqua une telle révolution religieuse, politique et sociale en Europe! — date, en Chine, du milieu du XIe siècle, sous la dynastie des Sung. On attribue aux Coréens l'emploi des caractères en cuivre, dans

le commencement du xve. L'État, à Pékin, conserve la série des types qui ont servi à l'impression de l'*Encyclopédie* dont notre ami M. V. nous signale un exemplaire.

MM. Satow et Anderson ont recueilli, pendant leur long et fructueux séjour au Japon, des caractères mobiles anciens, en métal et en terre cuite.

Les impressions en couleur, poussées si loin au Japon, datent du commencement du xviie siècle. L'antériorité de la Chine dans « l'art d'imprimer au moyen de planches en bois, de planches en pierre et de types mobiles » avait déjà été constatée dans le mémoire de Stanislas Julien inséré dans le tome IX du *Journal asiatique*.

A travers les Revues.

ARTICLES LITTÉRAIRES
parus dans les revues étrangères.

Italie. — *Il Bibliofilo.*

Avril : F. Novati : Scrittori e miniatori cremonesi del sec. xv. — A. Bertolotti : Varietà archivistiche e bibliografiche. — C. Negroni : L'uccelliera dell' Olina. — F. Evola : La stampa siciliana fuori di Palermo e di Messina nei due secoli xvi et xvii.

Mai : L. Luchini : Miniatori e scrittori cremonesi. — C. Negroni : Tre libri o trattati di S. Caterina da Siena. — C. Arlia : Un libro ignoto a bibliografi.

Gazzetta letteraria, artistica e scientifica.

16 mai : Cl. Calacito : Tennyson.

30 mai : Un Santo civile (Terenzio Mamiani), par Giovanni Faldella. — Victor Hugo, par G.-C. Molineri.

6 juin : Achille Neri : Due lettere inedite di Fabrizio Maramaldo.

13 juin : Dopo i funerali, di Edouard Rod. Il carpaccio e il tiepolo, studi d'arte veneziana di P.-G. Molmenti.

Nuova Antologia.

1er juin : D. Gnoli : Terenzio Mamiani. — O. Marucchi : La storia di Roma studiata nelle sue rovine del secolo v al xv.

Revue internationale.

25 mai : Les grands écrivains français contemporains : Edouard Pailleron. — Thomas Szana : La poésie hongroise contemporaine. — Ch. de Riemer : Louis XVI et la Révolution. — Dora d'Istria : La littérature française au xixe siècle.

10 juin : Pierre Boborykine : Le culte du peuple dans la littérature russe contemporaine. Théodora, poème dramatique en grec moderne.

COMPTES RENDUS D'OUVRAGES FRANÇAIS

Allemagne. — *Deutsche Literaturzeitung n° 17.*

R. Forster : Paléographie des classiques latins, par Emile Chatelain.

Angleterre. — *The Academy.*

9 mai : Poètes modernes de l'Angleterre, par Gabriel Sarrazin. — Li Romans de Carité et Misérére du Renclus de Moiliens. Edition critique par A.-G. van Hamel, professeur de langue et de littérature françaises à la Faculté des lettres de Groningue. — L'art poétique de Vauquelin de la Fresnaye, par G. Pelissier. — Grammaire élémentaire de la vieille langue française, par L. Clédat. — Nouvelles lettres d'Italie, par E. de Laveleye. — La vie de Richard Cobden, par John Morley, traduit par Sophie Raffalovich.

16 mai : Les classes ouvrières en Europe, par René Lavollée.

The Literary world.

16 mai : Louis Pasteur, his life and labours, by his son-in-law; traduit du français par lady Claud Hamilton.

The Nation.

14 mai : La Chanson de Roland, traduite sur la septième édition de Léon Gautier, professeur à l'Ecole des chartes, par Léonce Rabillon, « lecturer » de la John Hopkins University.

21 mai : Dictionnaire historique et pittoresque du théâtre et des arts qui s'y rattachent, par Arthur Pougin.

The Saturday Review.

23 mai : La crise irlandaise, par Edouard Hervé. — La vie rurale en France, par Albert Babeau.

Italie. — *Gazetta letteraria, artistica e scientifica.*

9 mai : L'epistolario di uno scrittore (J. de Goncourt), di Giuseppe Depanis.

23 mai : I romanzi dei fratelli de Goncourt, di Vittorio Pica. — La critica di Barbey d'Aurevilly, di Edouard Rod.

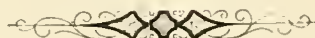
Nuova Antologia.

15 mai : Le collectivisme : examen critique du nouveau socialisme, par Paul Leroy-Beaulieu.

NOUVEAUX JOURNAUX ÉTRANGERS

Hollande. — Le 1er juillet parait le premier numéro de la *Revue coloniale internationale*, publication mensuelle fondée par la Société coloniale *(Koloniale Vereeniging)* d'Amsterdam. Parmi ses rédacteurs nous voyons figurer avec plaisir des noms tels que MM. C.-M. Kan et Josephus Jitta, d'Amsterdam, Van der Lith de Leyde, etc. Les articles de la *Revue coloniale* seront écrits en français, en allemand ou en anglais. C'est à M. H.-C. Rogge, le bibliothécaire et bibliographe éminent d'Amsterdam, qu'a été confiée la partie bibliographique du nouveau journal.

Russie. — Une nouvelle revue philologique slave paraît à Varsovie sous le titre : *Racy filologiczne* (essais de philologie), sous la direction de M. Baudouin de Courtenay.



NÉCROLOGIE.

FRANCE

— Nous apprenons la mort de M. Paul Beauvallet, rédacteur de la *France*, où il a publié des variétés signées Mirax.

M. Beauvallet était le fils du sociétaire de la Comédie-Française, et le frère de l'auteur dramatique mort il y a peu de temps. Destiné lui-même au théâtre, il était élève au Conservatoire lorsqu'une maladie du larynx l'obligea à abandonner la carrière à laquelle il se destinait. Il s'adonna ensuite à la littérature.

— Nous apprenons la mort de M. Louis-François Cordier, conservateur adjoint de la bibliothèque de l'Arsenal et membre fondateur de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques, dont il était pensionnaire.

— M. Victor Cauvel de Beauvillé, bibliophile distingué, vient de mourir. Il laisse une bibliothèque considérable qu'on n'estime pas moins de cinq cent mille francs.

— On annonce la mort de M. Demasure, avocat à la cour de cassation et au conseil d'État.

M. Demasure, qui n'avait que trente-sept ans, était directeur d'un journal spécial, *le Contrôleur de l'Enregistrement*; il avait publié recemment un ouvrage sur le régime fiscal des Sociétés.

— On a enterré le mois dernier, au cimetière Montmartre, la seconde et dernière sœur de Théophile Gautier, Mlle Zoé Gautier. Elle était âgée de soixante-cinq ans.

Mlle Zoé Gautier a été déposée avec sa sœur aînée, exhumée à cet effet, dans le tombeau du poète.

— Nous apprenons la mort de M. René Grousset, ancien membre de l'École française de Rome, maître de conferences à la Faculté des lettres de Grenoble depuis quelques mois.

Peu de jours avant son décès il corrigeait les dernières épreuves d'une *Histoire des sarcophages chrétiens* qui vient de paraître chez Thorin. Ses anciens maîtres, MM. Gaston Boissier et Fustel de Coulanges, fondaient sur lui de légitimes espérances et l'on se propose de réunir en volume ses travaux littéraires, ses poésies, fort remarquables, et un choix de sa correspondance. Deux jeunes membres de l'Université, MM. Doumic et Imbart de La Tour, ont pris l'initiative de cette publication.

M. René Grousset avait été désigné par le ministre pour aller à Rome, où il s'etait livré à d'intéressantes recherches sur les antiquités chrétiennes.

Sorti le second de l'École normale, M. Grousset avait été reçu agrégé à vingt-deux ans.

— On annonce la mort de M. Noël Guéneau de Mussy, membre de l'Académie de médecine dans la section de thérapeutique.

M. Noël Guéneau de Mussy était âgé de soixante et onze ans. Il était neveu de François Guéneau de Mussy, célèbre médecin qui mourut en 1857. Sorti de l'École polytechnique, il abandonna les carrières qui s'ouvraient devant lui pour suivre les cours de l'École de médecine de Paris, dont il fut un des élèves, et, plus tard, un des maîtres les plus distingués. Successivement agrégé, professeur titulaire, médecin des hôpitaux, il montra dans ces différentes situations les plus hautes qualités, un esprit large, sûr et méthodique, un dévouement inépuisable à ses malades, à ses élèves, à la science.

Il a publié des ouvrages importants et nombreux ; nous citerons surtout ses *Leçons de pathologie générale*, son travail sur les *Causes et le traitement de la tuberculisation pulmonaire*, ses recherches sur l'origine et la nature de la fièvre typhoïde, maladie dont il voyait la cause presque unique dans la pollution des eaux potables par les matières fécales. Le dernier écrit qu'il ait composé est une étude sur les préceptes hygiéniques contenus dans la législation moïsiaque.

Depuis quelques années, M. Guéneau de Mussy avait abandonné son enseignement. Il était toujours très assidu aux séances de l'Académie de médecine, qui lui avait ouvert ses portes en 1867.

M. Noël Guéneau de Mussy était officier de la Légion d'honneur.

— M. Henri Lefevre, ancien secretaire particulier de feu M. le baron James de Rothschild, est mort à Paris le mois dernier.

On lui doit plusieurs ouvrages financiers d'une très grande valeur : *le Change et la Banque*, où, pour la première fois en France, toute la théorie et, du même coup, toute la pratique des changes ont été exposées d'une façon scientifique; *la Comptabilité*,

théorie, pratique et enseignement, œuvre qui devrait servir de guide dans toutes nos écoles de commerce; enfin, *le Commerce, théorie, pratique et enseignement*, suivi du *Dictionnaire du Commerçant*, traité des plus remarquables, tout rempli de vues neuves et d'observations fécondes.

Henri Lefevre a publié bien d'autres études dans lesquelles se retrouve son talent exceptionnel d'observateur et de généralisateur; nous rappellerons notamment son *Traité pratique du commerce des céréales en France et à l'étranger*.

Henri Lefèvre n'avait que cinquante-huit ans.

— La *Bibliothèque de l'École des chartes* annonce la mort d'un de ses collaborateurs, M. Lemercier de Morière, secrétaire de la Société d'archéologie lorraine.

— On annonce la mort de M. Alphonse Le More de Vaudouard, ancien bibliothécaire-archiviste des affaires civiles de l'Algérie. Le défunt était âgé de soixante-six ans. C'était un travailleur infatigable et un écrivain très distingué.

— Nous avons le regret d'apprendre la mort de M. Alphonse de Neuville, le célèbre peintre militaire.

Né à Saint-Omer en 1836, Alphonse de Neuville entra, à l'âge de dix-huit ans, dans l'atelier de Picot, reçut les conseils et les encouragements du grand Delacroix, et, dès 1859, il exposait une toile représentant le 5e *bataillon de chasseurs à pied à la batterie Gervais*.

Cet épisode du siège de Sébastopol eut un vif succès.

Deux ans après, l'artiste reparut avec un tableau du même genre : *les Chasseurs de la garde à la tranchée du Mamelon-Vert*.

Élève de Meissonier, étudiant avec passion les incidents de la vie militaire et connaissant à fond les menus détails des brillants uniformes que l'Empire avait adoptés, de Neuville peignit, trois ans plus tard, un *Épisode de la bataille de Magenta*, qui consacra définitivement sa réputation artistique.

Sans vouloir rappeler ici complètement la carrière artistique du peintre regretté, nous ne pouvons oublier qu'il a illustré plusieurs ouvrages et collaboré à de nombreuses publications. Les plus connues sont : *l'Histoire de France racontée à mes petits-enfants*, par M. Guizot; *A coups de fusil*, par Quatrelles.

— L'Institut de France vient encore d'éprouver de nouvelles pertes. L'Académie française a perdu son doyen, M. le duc Paul de Noailles, décédé le mois dernier à Paris. Il était né à Paris, le 4 janvier 1802, et avait remplacé Chateaubriand, le 11 juin 1849.

Né d'une famille illustre du Limousin, il hérita des titres et de la pairie de son grand-oncle, mais il ne siégea au Luxembourg qu'en 1827. Après la révolution de Juillet, il crut devoir rester à son poste, et prit souvent la parole en faveur du régime déchu, sur les questions étrangères, et surtout contre l'alliance anglaise; ses discours et opinions ont été l'objet d'une publication à part. Rendu, en 1848, à la vie privée, il s'est renfermé dans les études littéraires.

Le 16 décembre 1849, il fut reçu à l'Académie. Ses titres à cette haute distinction se réduisaient alors à un *Essai sur Saint-Cyr* (Histoire de la maison royale de Saint-Louis), 1843, qui n'avait pas été mis dans le commerce, et à l'*Histoire de Mme de Maintenon* (1848), 2 vol. Depuis, il a donné plus d'extension à son premier travail sur *Saint-Cyr* (1856).

Il a prononcé quelques discours dans les séances publiques de l'Académie française, au sein de laquelle il fortifia ce qu'on a malignement appelé le parti des ducs.

— L'Académie des inscriptions et belles-lettres a été éprouvée en la personne de M. Léon Renier, bibliothécaire de l'Université, professeur au Collège de France.

Né à Charleville (Ardennes), le 2 mai 1809, il entra dans l'instruction publique et fut nommé proviseur du collège de Nesle (Somme). Il vint ensuite à Paris, se livra à l'enseignement privé et travailla avec Ph. Le Bas, au Dictionnaire encyclopédique de la France (1840-1845, 12 vol.).

Ses relations avec ce savant lui donnèrent le goût des études épigraphiques auxquelles il se consacra depuis. En 1845, il fonda la *Revue de philologie, de littérature et d'histoire ancienne*, et dirigea la nouvelle édition de l'*Encyclopédie moderne*, de Courtin (1845-1851, 30 vol.). — Chargé, en 1850 et 1852, de recueillir les inscriptions romaines de l'Algérie, il fut ensuite désigné par le comité historique pour rassembler les éléments d'un *corpus* des inscriptions romaines de la Gaule.

M. Renier fut appelé à la chaire d'épigraphie au Collège de France en 1861.

Membre de la Société des antiquaires depuis 1845, il a été élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres le 12 décembre 1856, en remplacement de M. Fortoul.

M. Renier a dirigé le grand ouvrage sur les *Catacombes de Rome*, publié par le gouvernement (1851-1853); il a formé le Recueil des inscriptions romaines de l'Algérie. C'est lui qui fut chargé par l'empereur d'acheter à Rome la portion du mont Palatin, pour y faire des fouilles au milieu du palais des Césars.

On lui doit encore des mélanges d'épigraphies, divers mémoires insérés dans la *Revue archéologique* et le *Recueil de la Société des Antiquaires de France*; plusieurs éditions classiques; il a dirigé la belle publication des œuvres de Borghesi.

— Enfin, le 21 juin, M. Tresca, membre de l'Académie des sciences, a succombé à une attaque d'apoplexie.

Henri Tresca, sorti en 1835 de l'École polytech-

nique, entra d'abord dans le corps des ponts et chaussées, qu'il abandonna bientôt pour se livrer à l'étude des sciences. En 1850, il fut nommé inspecteur principal de l'Exposition française à Londres. En 1854, il fut chargé, en qualité de commissaire général, du classement de l'Exposition universelle de 1855. Il devint ensuite sous-directeur du Conservatoire des arts et métiers; il occupa dans cet établissement avec une haute distinction la chaire de mécanique industrielle.

En 1872, il fut élu membre de l'Académie des sciences en remplacement de M. Combes, et, sept ans après, il entra dans le conseil supérieur de l'enseignement technique.

Ses nombreux ouvrages attestent la fécondité de cette vigoureuse intelligence. Citons parmi les principaux : *Traité élémentaire de géométrie descriptive*, *Visite à l'Exposition universelle de 1855*, *Mécanique pratique*, *Machines à vapeur* (en collaboration avec le général Morin), *Cours de mécanique appliquée*, professé à l'École centrale, *l'Écoulement des solides*, qui lui valut, en 1862, le grand prix de mécanique.

Tresca était né à Dunkerque en 1814. Pendant la Commune, il se conduisit courageusement et ferma les portes du Conservatoire aux rebelles qui voulaient s'emparer des canons de l'établissement. Il vécut dans l'intimité de Le Verrier, auquel il demeura attaché dans les circonstances les plus difficiles.



ETRANGER

— **Allemagne.** — Le prince Frédéric-Charles, fils unique du prince Charles, neveu de l'empereur d'Allemagne, est mort le 15 juin, d'une attaque d'apoplexie, à son château de Klein-Glienicke, près Potsdam.

Le prince Frédéric-Charles, qui, pendant ces dernières années, vivait très retiré, passant des journées entières à sa table de travail, laisse des mémoires sur la guerre franco-allemande, qu'il écrivit de 1873 à 1875. Ces mémoires seront bientôt publiés. Ils doivent être examinés par le général Bronsart de Schellendorf, ministre de la guerre; ils seront joints probablement au grand ouvrage publié par l'état-major allemand sur la campagne de 1870-1871.

On a attribué au prince Frédéric-Charles une brochure militaire signée P. C. qui indique un plan de campagne contre la France. Mais rien ne justifie cette attribution.

— Le professeur Robert V. Schlagintweit, un des géographes et ethnographes les plus distingués du siècle, vient de mourir à Giessen. — M. Schlagintweit a publié les relations de ses voyages scientifiques dans le nord de l'Inde et dans l'Amérique occidentale.

— L'Allemagne vient de perdre un de ses voyageurs et explorateurs les plus célèbres, le Dr Nachtigal, mort le 20 avril à bord de la canonnière allemande *Mave*.

Après avoir terminé ses études médicales, M. Nachtigal voyagea en Algérie et en Tunisie où il entra, en qualité de médecin, au service du bey. Dans la suite (1868), il fit plusieurs voyages d'exploration dans l'intérieur de l'Afrique et en particulier dans le Soudan. Il réussit à pénétrer jusqu'à Baghirmi et Nadai, mais l'état déplorable de sa santé l'obligea à rebrousser chemin. Pendant les cinq années que M. Nachtigal avait passées en Afrique, il avait réuni les matériaux du grand ouvrage qu'il publia en 1880 sous le titre : *le Sahara et le Soudan*.

En 1882, M. Nachtigal devint président de la Société géographique de Berlin, et peu de temps après le gouvernement allemand le nomma consul général à Tunis. C'est au retour de son voyage à Cameroun que M. Nachtigal succomba aux fièvres contractées dans ses explorations.

— M. J. C. H. Schubart, ancien bibliothécaire de la bibliothèque de Cassel (Landesbibliothek), également apprécié comme bibliographe et comme savant, vient de mourir à l'âge de quatre-vingt six ans.

— **Italie.** — Le comte Giberto Borromeo Arese, issu d'une des plus anciennes familles de Milan et dont la noblesse remonte au XIVe siècle, conservateur de la bibliothèque Ambrosienne, est mort le 23 avril à Milan.

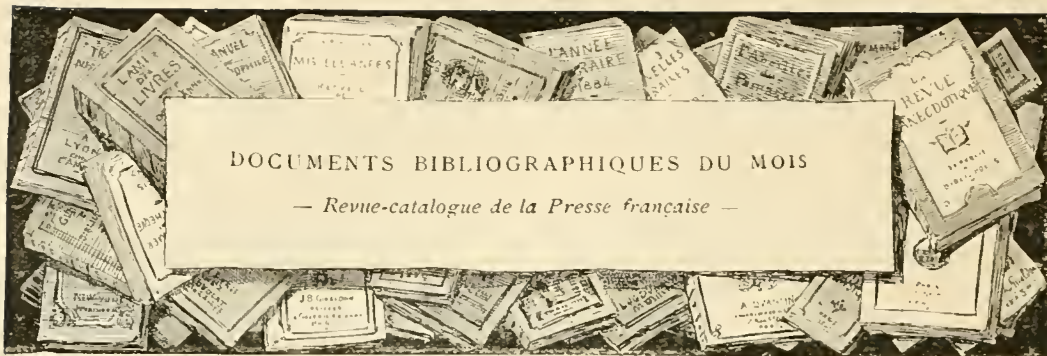
— M. Terenzio Mamiani della Rovere est mort récemment à Rome, après une longue maladie.

M. Mamiani était né dans les États de l'Église; de bonne heure il prit part au mouvement insurrectionnel de la Romagne et fut membre du gouvernement provisoire de Bologne; mais, lorsque le mouvement fut comprimé par les Autrichiens, il passa en France, où il se lia avec les principaux écrivains de notre pays. Il ne rentra en Italie qu'à l'avènement de Pie IX.

Il ne nous appartient pas de retracer la vie politique de l'ancien ministre : philosophe éminent, il fut longtemps correspondant de l'Académie des sciences morales.

Poète très distingué, jurisconsulte savant et chef de l'école philosophique qui tient le juste milieu entre le scepticisme de Kant et le sentimentalisme de Gioberti, M. Mamiani a été l'un des plus féconds écrivains de l'Italie; malgré son âge, il travaillait toujours et ajoutait tous les ans quelques volumes à la longue série de ses publications.

M. le comte Terenzio Mamiani della Rovere était âgé de quatre-vingt-cinq ans.



Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ART (nº 504). Véron : Salon de 1885. — Ch. Perkins : La Troisième Porte en bronze du baptistère de Florence. — (nº 505). Véron : Salon de 1885. — Lettres d'artistes et d'amateurs : une Lettre d'Eugène Delacroix. — Ch. Yriarte : Le Château de Chantilly. — ARTISTE (mars). Pousonhaille : L'exposition de l'œuvre d'Eugène Delacroix. — Ed. de Barthélemy : Le trousseau d'une grande dame au XVIIIe siècle. — Peladan : Les musées d'Europe, d'après la collection Braun.

BIBLIOTHEQUE DE L'ECOLE DES CHARTES (1re et 2e liv. 85). Germain Lefèvre-Pontalis : Un détail du siège de Paris par Jeanne d'Arc. — Molinier : Inventaire du trésor du Saint-Siège sous Boniface VIII. — Osmont : Catalogue des manuscrits grecs de Guillaume Pelicier. — Delisle : Les registres d'Innocent III. — Baudon de Morcy : Origines historiques de la question d'Andorre. — Morel-Fatio : Rapport sur une mission philologique à Valence. — Havet : La formule *N. rex Francorum v. inl.* — BIBLIOTHEQUE UNIVERSELLE (avril). Marc-Monnier : Camoëns. — De Floriant : Une excursion en Sicile. — Maurice Jametel : La diplomatie chinoise. — Louis Leger : Un jubilé littéraire en Pologne; Jean Kochanowski. — Meren : Les juifs en Italie. — BULLETIN DES BEAUX-ARTS (nº 3). L'exposition des œuvres de Prudhon au profit de sa fille. — Mme Anthony et ses enfants. — Portrait de Blanchard, aéronaute. — BULLETIN DU BIBLIOPHILE (janv.-fév.). V. Develay : Epîtres de Petrarque. — Meaume : La mère du chevalier de Boufflers. — Moulin : Le Palais et l'Académie au XVIIe siècle. — Delpit : Pierre de l'Ancre et la sorcellerie. — BULLETIN DE LA REUNION DES OFFICIERS (mai 16). Au sujet de la mobilisation. — Géographie de l'Allemagne. — Grandes manœuvres de la garde impériale russe, en 1884. — (23 mai). Les Russes et les Anglais dans l'Asie centrale. — L'habillement des officiers. — (30 mai). Réformes militaires. — (6 juin). Puissance comparée du fusil et du canon. — Une étude sur l'histoire de l'infanterie. — BULLETIN DE LA SOCIETE DE L'HISTOIRE DE PARIS (mars-avril). Jeton inédit de Thomas Rapouel, secrétaire du Roi (1535-1536). — Manuscrit grec de l'Evangile de saint Jean, conservé à Paris dans le trésor du temple moderne. — Boileau et sa maison d'Auteuil. — Notes sur la famille de Guillaume Budé. — Addition aux notes pour servir à la biographie de Pierre de Cugnières.

CORRESPONDANT (25 mai). Comte de Ludre : Le socialisme d'Etat en 1793. — A. Leroy-Beaulieu : Le catholicisme et les peuples modernes. — Pingaud : Un chevalier errant au XVIIIe siècle; le comte Roger de Damas. — De Lamage : Une page de l'histoire financière de la République; les victimes de décembre 1851. — (10 juin). Thureau-Dangin : L'alliance et la brouille de M. Molé et de M. Guizot. — Abbé Sicard : Le respect des morts et la Révolution. — Pingaud : Le comte de Damas. — Nourrisson : Le voltairianisme ou la philosophie de Voltaire. — CRITIQUE PHILOSOPHIQUE (31 mai). Renouvier : Les rites sacrés des Brahmanes. — Lionel Dauriac : *La délicatesse dans l'art*, par Constant Martha. — Georges Noël : Qu'est-ce que la ressemblance? — F. Pillon : Edgar Quinet. Lettres d'exil. — Victor Hugo. — CURIEUX (mai). — Mme Tallien. — Le dossier Poinsot. — Jud. — La duchesse de Berry et M. René Goblet. — Les Boufflers. — Les pairs de France. — La duchesse d'Angoulême. — Longpérier. — La postérité de Mme Geoffrin.

ECONOMISTE FRANÇAIS (16 mai). De la production du vin en France et dans le monde et de l'avenir de la viticulture. — Le commerce de l'Allemagne en 1884. — Les Sociétés coopératives et l'Etat. — (23 mai). La coopération, la participation aux bénéfices et les encouragements de l'Etat. — Le logement des classes ouvrières : une enquête britannique. — Les Républiques de l'isthme central américain : leur situation et leurs ressources naturelles. — Le système budgétaire anglais : II. — Exécution et contrôle du budget. — (30 mai). Les chemins de fer à voie étroite dans les différents pays du monde. — La terre au XIXe siècle : XIV. — Les remaniements parcellaires collectifs en France. — La question de l'Opéra et les théâtres subventionnés. — (6 juin). Le crédit populaire en Allemagne et en France. — Les salaires et les traitements en France et en Italie. — Lettres d'un administré : la question des monopoles; la Compagnie générale des eaux et la Ville de Paris.

GAZETTE ANECDOTIQUE (31 mai). Victor Hugo. — Le peintre Menzel. — Vente Bastien-Lepage. — Les portraits du siècle. — Mme Palabau. — Sardou plagiaire. — (15 juin). Funérailles de Victor Hugo. — Mort de Victor Rogier, du duc de Noailles. — Portraits et charge de Victor Hugo. — Mme Carvalho. — Molière jugé par Hugo. — Une affiche parisienne. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (juin). A. Michel : Le Salon de 1885. — P. Mantz : Les portraits du siècle. — Louis Gonse : Exposition d'Adolphe Menzel à Paris. — La vente Makart. — L'exposition du bois sculpté à Rome. — Bibliographie des ouvrages publiés en France et à l'étranger

sur les beaux-arts et la curiosité pendant le premier semestre de 1885.

L'HOMME (10 mai). Collineau : Le simple d'esprit. — Martinet : les Polynésiens. — (25 mai). De Mortillet : Silex tertiaires intentionnellement taillés. — Thulié : La femme ; éducation mystique.

INSTRUCTION PUBLIQUE (16 mai). J. Levallois : La Fontaine. — Bagel : M. G. Merlet et les classiques grecs et latins. — Edelin : Etude sur la narration. — (23 mai). Hild : La réforme du baccalauréat et le volontariat. — Cours de MM. Caro et Pigeonneau. — Penant : Voyages d'un lettré et d'un artiste. — (30 mai). Huit : La physique de Platon. — Cours de MM. Croiset, Crouslé et Pigeonneau. — INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 mai). Lettres et documents inédits sur la Clairon. — Gabrielle d'Estrées. — Vie de Jésus-Christ. — Antiquité des poupées. — Histoire de la chorégraphie. — Waterloo. — Histoire de la prostitution, par P. Dufour. — Les assasins littérateurs. — Croquer le marmot. — Lettre inédite de Th. Gautier à M. Ingres. — (10 juin). Dictionnaire des graveurs. — Propriété littéraire. — Souvenirs de Mme Vigée-Lebrun. — Lettres inedites de Victor Hugo. — Longévité des poètes.
JOURNAL DES ECONOMISTES (mai). Baudrillart : La question de la population en France au XVIIIe siècle, au point de vue de l'histoire et de l'économie politique. — Liesse : L'enquête parisienne de la commission des 44. — De Fontpertuis : La puissance coloniale du Royaume-Uni. — JOURNAL DES SAVANTS (mai). Ch. Levêque : La délicatesse dans l'art. — Egger : Les inscriptions grecques du British Museum. — Dareste : Les antiquités du droit grec. — Perrot : Les commencements de l'art en Grèce. — Bertrand : Vie de Niels Henrick Abel. — Hauréau : Manuscrits du Mont-Cassin.

MAGASIN PITTORESQUE (31 mai). Texte : Le Crieur de nuit, nouvelle, par M. E. Mathey. — Mme Dacier, par M. G. L. — Un Sage, par M. E. Lesbazeilles. — Hildesheim (Hanovre), par M. E. C. — Transport d'un bâtiment en maçonnerie, par M. E. C. — Un Remords, anecdote historique racontée par Nathaniel Hawthorne, traduction de Th. Bentzon. — (15 juin). Texte : J.-H. Fragonard, par Léonce Benedite. — Les Feux de la Saint-Jean, par M. Alexandre Bertrand. — Fours et cuisines de campagne, par M. le lieutenant-colonel Hennebert. — Histoire du Caveau, par M. A. Taphanel. — Un Sage, par M. E. Lesbazeilles. — Faïence de Delft. — MATINÉES ESPAGNOLES (15 mai). Herculano : Histoire de l'Inquisition. — (1er juin). Aur. Scholl : Victor Hugo. — Victor Hugo intime ; lettres inédites. — MOLIÉRISTE (juin). V. Hugo : Le vers de Molière. — V. Hugo : Molière vrai. — Ed. Thierry : Georges Dandin. — Baluffe : A propos de Madeleine Béjart. — Portraits présumés de Molière.

NATURE (16 mai). Liquéfaction de l'oxygène. — L'histoire de la liquéfaction des gaz. — Exploration de l'île Krakatoa à l'occasion de l'explosion du 27 août 1883. — Communications télégraphiques avec les trains en marche. — Les calaos. — (23 mai). L'exécution des chiens. — Nouvelle source de gutta-percha, fournie par un végétal africain. — Le monument de Washington. — Lampe à pétrole à bec intensif. — Les établissements de pisciculture en Suisse. — Le théâtre javanais. — L'exposition des inventions à Londres. — (30 mai). Le centenaire de Blanchard et de Jeffries. — La coupole à flotteur annulaire pour le grand équatorial de l'Observatoire de Nice. — L'audition colorée. — Les grandes souffleries de Denain et d'Anzin. — Nouvelle pile *auto-accumulateur*. — La vie au fond des mers. — Les combustibles liquides sur les navires à vapeur. — (6 juin). La population de l'Allemagne et de la France. — L'avenir de la France. — L'ohm légal et le bureau d'étalonnement électrique. — Curiosités physiologiques. Les pierres d'hirondelle. — Le percement de l'isthme de Panama. — Ruines yucatèques. — NOUVELLE REVUE (15 mai). Vasili : La société de Londres. — Vlasto : La Grèce en 1884. — Pauliat : Louis XIV et la Compagnie des Indes de 1664. — (1er juin). Vasili : La société de Londres. — De Cyon : L'enseignement supérieur en Russie. — Ramus : L'âge de la terre et l'âge de l'homme.

POLYBIBLION (mai). De Bernou : Jurisprudence. — Vaillant : Théâtre. — Mme de la Croix : Ouvrages pour la jeunesse. — Comptes rendus dans la section de théologie, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Chronique. — Questions et réponses.

REVUE D'ADMINISTRATION (mars). Dejamme : La réforme de l'hygiène publique. — Les prisons en 1880. — (avril). Laferrière : Essai sur l'histoire du droit français. — Gueslin de Guers : Le service des poids et mesures. — (mai). Les vicissitudes de l'administration des cultes. — P. Ferrand : Du canal. — REVUE ALSACIENNE (mai). E. About : Nos désastres en 1870. — De Neyremand : La casemate, souvenirs du siège de Huningue en 1813. — Lettres d'Alsace-Lorraine. — REVUE DE L'ART FRANÇAIS (mai). Lettre de Louis XIII aux consuls de Toulon au sujet du peintre Fouquières. — Etienne Dumonstier (1598). — Les Fréminet (1538-1571). — Baudrain Yvart, peintre du roi (1611). — Adam, peintre de la ville d'Amiens (1416). — Crozat (1728). — Bout de l'an de Louis XIII, à Saint-Denis. — REVUE BRITANNIQUE (mai). Shakespeare ou Bacon. — Développement de l'intelligence chez les hommes et chez les animaux. — Impressions variées de six voyageurs aux Etats-Unis. — L'armée des Indes. — Un nouveau Mercure. — Les pompiers de Londres. — REVUE CONTEMPORAINE (avril). Ed. Rod : La course à la mort. — Leconte de Lisle : Le secret de la vie. — J. Lemaître : Huysmans ; étude critique. — (mai). Lermontoff : Poésies. — H. Becque : Sonnets mélancoliques. — Tourgueneff : Lettres à M. Annenkoff. — Ch. Morice : Paul Bourget. — M. Bonchor : Le bicentenaire de Bach. — Ch. Henry : Les microbes de l'atmosphère. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTERATURE (11 mai). Dietrichson : Antinoüs. — Berger : Stylistique latine. — Bloch : De l'octroi des insignes des magistratures romaines. — Quicherat : Mélanges d'archéologie et d'histoire. — Sanders : Dictionnaire allemand. — (18 mai). Haussleiter : Le pasteur d'Hermas. — Thomas : Francesco de Barberino et la littérature provençale. — Grandeur et décadence de la Colombine. — (25 mai). Kastromenos : Les monuments d'Athènes. — Bender : Histoire abrégée de la littérature romaine. — Bourchenin : Tanneguy Lefèvre. — Etude sur les Académies protestantes en France aux XVIe et XVIIe siècles. — (8 juin). Preller : Mythologie romaine. — Fourneaux : Tacite, *Annales*. — Kolligs : Guillaume le Taciturne. — Catalogue des livres de M. de Rothschild. — Encore la Colombine. — REVUE DES DEUX MONDES (15 mai). C. Rousset : Les commencements d'une conquête ; le gouvernement du comte d'Erlon. — A. Barine : Swift, d'après des travaux récents. — A. Fouillée : La survivance et la sélection des idées dans la mémoire. — Moser : Le pays des Turcomans ; notes de voyages. — A. Leroy-Beaulieu : Les mécomptes du libéralisme. — Bellaigue : Les *Maîtres chanteurs*. — (1er juin). D'Haussonville : L'ambassade de M. de Chateaubriand à Rome, en 1828. — P. Janet : Le nouveau spiritualisme. — Blaze de Bury : Jeanne d'Arc dans la littérature. — G. Charmes : La question religieuse en Bosnie et en Herzégovine. — Brunetière : La poésie française

au moyen âge. — REVUE FÉLIBRÉENNE (20 mai). Mistral : Dins l'autre mounde. — Paul Arène : A la perdudo, plou e souleio. — Sinso : Enco de la nourriço. — Aubanel : Li sèt poutouz. — REVUE GÉNÉRALE (15 mai). Bladé : L'Allemagne et l'Italie de M. Rothan. — De Larivière : *Étude sur les Académies protestantes aux* XVIe *et* XVIIe *siècles*, par M. Bourchenin. — (1er juin). Ch. de Larivière : Victor Hugo. — E. des Essarts : La correspondance d'Edgar Quinet. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (mai). Himly : Les grandes époques de l'histoire de la découverte du globe. — Venukoff : Progrès de la civilisation dans l'Asie centrale dus aux conquêtes de la Russie. — Vidal-Lablache : La Baya, note sur un port d'autrefois. — Marcel : Cartographie de la Nouvelle-France. — Prince Bonaparte : Récentes découvertes des Néerlandais en Nouvelle-Guinée. — Deschamps : Les découvertes et l'opinion en France au XVIe siècle. — REVUE GÉOGRAPHIQUE INTERNATIONALE (avril). Dr Cauvin : Excursion au Taï-Channes et au tombeau de Confucius. — L. Say : Notes sur l'Italie économique. — G. Renaud : Le passé et l'avenir de Port-Vendres. — Alavaill : Les irrigations dans le Roussillon. — (mai). Coudreau : Les Uapé. — Froidevaux : Voyages du Dr Montano en Océanie. — Hanusz : Les glaciers des Alpes et la Hongrie. — Dr Neis : Voyage dans le haut Mékong. — REVUE LITTÉRAIRE (mai). Mgr Maupied : Le brahmanisme (Mgr Lanouënan). — Félix Velluz : Le chant liturgique (abbé Lhoumeau). — A. Rastoul : Les origines de la Révolution en Bretagne. — L. Nemours Godré : L'oncle Sam (Mandat-Grancey). — Hy : L'art de la diction (abbé L. Bourgain). — Jean de Saint-Thomas. — L. Nemours Godré : Mme de Sévigné (F. Combes). — REVUE PHILOSOPHIQUE (juin). Tarde : Le type criminel. — Arréat : La philosophie de la rédemption, d'après un pessimiste. — Paulhan : Sur l'émotion esthétique. — Beaunis : *Recherches expérimentales sur les conditions de l'activité cérébrale et sur la physiologie des nerfs*. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (16 mai). J. Lemaître : M. F. Sarcey. — Bourdeau : Les maladies de la personnalité, d'après M. Ribot. — L. Havet : La philologie; sa définition. — (23 mai). L'Égypte et le canal de Suez. — J. Lemaître : M. J.-J. Weiss. — Ch. Bigot : Le Salon de 1885. — J. Reinach : Victor Hugo. — (30 mai). Ch. Bigot : Le Salon de 1885. — A. Leroy-Beaulieu : Le catholicisme et la société moderne. — Louis Ulbach : Burgos. — Edg. Courtois : La crise de l'Opéra. — (6 juin). Dionys Ordinaire : La jeune génération. — J. Lemaître : Mme Alphonse Daudet. — Lavisse : *Études sur l'histoire de Prusse*. — Seeley : *L'Expansion de l'Angleterre*. — A. Houssaye : *Mes Confessions*. — REVUE RÉTROSPECTIVE (1er juin). *Diti*, histoire d'un chien. — Les précautions de Mme de Genlis. — Lettres des citoyens Gouly et Louchet à Robespierre. — Valeur des assignats. — Le siècle des boiteux. — Un espion ambitieux. — Mlle Georges et Mlle Sainval à l'étranger. — Vers inédits d'Amédée Rolland. — REVUE SCIENTIFIQUE (16 mai). Gaudry : La paléontologie au Muséum. — Tollin : Trois médecins du XVIe siècle : Champier, Fuchs et Servet. — Ch. Richet : La température normale de l'homme. — (23 mai). Gautier : L'origine des eaux minérales. — Wundt : L'étendue et le développement de la conscience. — Trouessart : L'œuf de l'ornithorynque. — (30 mai). J. Michel : Les chemins de fer et la géographie. — Duclaux : Le lait et sa constitution chimique. — Perrier : Les encrines vivantes, d'après les explorations du Challenger. — Foussereau : La résistance électrique des substances isolantes.

SCIENCE ET NATURE (16 mai). Les cendres des farines. — Les cigognes et l'agriculture. — Les terres comestibles. — Les torpilles. — (23 mai). Le centenaire de Blanchard et de Pilâtre des Rosiers. — Les frontières de l'Afghanistan. — Une plante qui mange les poissons. — (30 mai). La galvanoplastie à l'exposition d'électricité. — Les baleines franches de l'Atlantique nord. — Les conserves de légumes; l'écosseuse mécanique. — (6 juin). Claude Bernard. — L'eau et les maladies. — Coca et cocaïne. — Le Rotang et le bambou; applications nouvelles. — La sobriété de différents peuples.

SPECTATEUR MILITAIRE (15 mai). Général Wolff : Souvenirs de l'expédition du Mexique. — De Corlay : Considérations militaires sur l'avenir de la tactique de l'infanterie. — Brun : Les magasins de compagnie. — (1er juin). Lehautcourt : La défense nationale dans le Nord : Laon, Soissons. — Brun : Organisation des magasins de compagnie. — De Fonvielle : Le torpilleur 68 et la direction des ballons.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 mai au 15 juin 1885)

CONSTITUTIONNEL. Mai : 16. Lettres de Catherine de Médicis.

DÉBATS. Mai : 19. Les dernières années de Voltaire. 21. J. Lemaître : Lettres d'Edm. de Goncourt. 23. H. Houssaye, Renan : Victor Hugo. 24. Bourget : Victor Hugo. 27. M. Block : *Du principe de population*, par J. Garnier. 31. Jalifier : *L'impératrice Théodora*, par Debidour. — Juin : 2. Carrau : *Les Maladies de la personnalité*, par Ribot. 3. A. Mori : La vie et les lettres de Mme Bonaparte. 6. G. Charmes : *Questions maritimes*, par M. Weyl. 7. D'Haussonville : Les salons de Paris en 1829 et 1830. 9. F. Charmes : Correspondance de M. de Rémusat. 10-12. Maspero : Les fouilles récentes en Égypte. 13. Renan : V. Cousin et son œuvre. 14. E. Bertin : Œuvres complètes de La Rochefoucauld; éd. Chassang.

XIXe SIÈCLE. Mai : 18. J. Levallois : La reine Margot devant l'histoire. 22. Pessimisme littéraire. 23. H. Fouquier : Victor Hugo. — Juin : 2. Victor Hugo et la démocratie française. 7. *Les Collectionneurs*, par Maz-Sencer. 8. Souvenirs du Deux Décembre. 15. Landrin : Bouquins et chimie.

ÉCHO DE PARIS. Mai : 19. Dubrujeaud : *Mes Confessions*, par A. Houssaye. 24. A. Scholl : Victor Hugo.

ÉVÉNEMENT. Mai : 17. A Houssaye : L'ancienne Comédie française. 24. Magnier : Victor Hugo. — Juin : 2. A. Houssaye : L'âme de Victor Hugo. 9. Victor Hugo enfant.

FIGARO. Mai : 16. Le comte Tolstoï. 23. Vitu : Victor Hugo. — Juin : 1. A. Wolff : Victor Hugo. 4. M. Leconte de Lisle. 11. A. Wolff : Hector Malot.

FRANÇAIS. Mai : 17. La bibliothèque de M. de Latour. 20. *François Miron et l'administration municipale de Paris sous Henri IV.* 22. Les derniers états de Bretagne, à propos d'une publication récente. — Juin : 2. *Turgot et ses doctrines.* 5. Victor Hugo. 8. Souvenirs de M. Arsène Houssaye. 9-10. Histoire du Parlement de Toulouse. 12. *Tony*, par Bentzon. 14. Les nouveaux Bollandistes et la *Revue des Deux Mondes.*

FRANCE. Mai : 24. O. Mirbeau : Victor Hugo.

FRANCE LIBRE. Mai : 18. Les droits d'auteur. 29 et juin : 6-9. La censure. — Juin : 5. Chateaubriand en déshabillé. 15. L'histoire dans le théâtre de Victor Hugo.

GAGNE-PETIT. Mai : 23. Ch. Bigot : Victor Hugo. — Juin : 5. *La cour impériale à Compiègne*, par Sylvanecte. 11. Sarcey : Et Lamartine ?

GAZETTE DE FRANCE. Mai : 16. Mémoires inédits de Mme de Chateaubriand. 19. Juin : 2-6. Le journalisme en Angleterre. 23. Dancourt : Victor Hugo. Juin : 6. Dancourt : La statue de Balzac. 9. Lignées littéraires : Les Moustier.

GIL BLAS. Mai : 22. Th. de Banville : Les Confessions d'Arsène Houssaye. 24. Th. de Banville : Victor Hugo. — Juin : 2. C. Mendès : Victor Hugo. 7. G. de Maupassant : Aux critiques de *Bel-Ami.*

JUSTICE. Mai : 16. Le centenaire de Ronsard. Juin : 7. La bibliothèque de Christophe Colomb. 8. Alph. Daudet : A propos d'une nouvelle édition de *Sapho.* 8. Le caractère et les débuts de Billaud-Varennes. 14. Le métier d'écrire.

LIBERTÉ. Mai : 20. Drumont : Les *Confessions* d'Arsène Houssaye. 23. Drumont : Victor Hugo. 29. Drumont : Voltaire et Victor Hugo. — Juin : 5. Drumont : Barbey d'Aurevilly et la critique. 11. Souvenirs de M. d'Haussonville. 15. L'Empire et les mémoires de M. de Maupas.

MATIN. Mai : 26. P. de Cassagnac : Les voleurs d'hommes (V. Hugo).

MONITEUR UNIVERSEL. Mai : 17. Histoire du Parlement de Toulouse. 28. L'Italie et la France en 1870-71, par M. Rothan. — Juin : 1. Eliante, du *Misanthrope.* 4. Oct. Feuillet : *Monsieur de Camors.*

NATIONAL. Mai : 18. Le comte Tolstoï.

PARIS. Mai : 28-29. Victor Hugo devant la Justice.

PAYS. Juin : 9. Lettres de J. de Goncourt.

RAPPEL. Mai : 24. Vacquerie : Victor Hugo.

REPUBLIQUE FRANÇAISE. Mai : 22. *Poèmes de la libellule*, par Judith Gautier. 31. Le droit public et privé de la Révolution française. — Juin : 2. Les prix et les origines des livres chinois en Chine.

SIECLE. Mai : 28. *Le sang bleu*, par H. Malot. 30. Contes de Grazzini. Juin : 5. Souvenirs d'un hugolâtre. 8. *Le cardinal de Bernis*, par F. Masson. 9. Mme de Lamartine.

TELEGRAPHE. Mai : 17. Jules de Goncourt.

TEMPS. Mai : 24. H. Michel : Victor Hugo. 26. Alexandre Dumas a Villers-Cotterets. 28. L'histoire du Panthéon. 29. J. Claretie : Victor Hugo. 30 et juin : 10. L'ouvrage de Stanley sur le Congo. — Juin : 3. Boscowitz : Les tremblements de terre et les astres. 4. A. Sorel : L'Italie pendant la guerre, à propos d'un récent ouvrage de M. Rothan. 5-6. D'Haussonville : La révolution de 1830. 6. La bibliothèque du fils de Christophe Colomb au pillage.

UNIVERS. Mai : 18. L'ordre des Chartreux. — Juin : 5. Marat. 9-10. Léon Aubineau : Victor Hugo.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

D'APRÈS LE RELEVÉ OFFICIEL DE LA DATE DES DÉPOTS

Pendant le mois de mai 1885

1. *Bulletin de l'Association fraternelle des employés de chemins de fer français.* Petit in-4°, 4 p. à 3 col. Choisy-le-Roi, imp. Belon. Bureaux, 16, rue du Temple. Mensuel. Abonnements : un an, 20 fr.

Le Ralliement typographique, paraissant le 1er de chaque mois. Petit in-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Nouvelle. Bureaux, 71, rue de la Mare. Abonnements : 1 fr. 50. Le numéro, 10 centimes.

La Mère et l'Enfant. Journal illustré de la première enfance. In-4°, 16 p. à 2 col., fig. Paris, imp. Noizette. Bureaux, 15, rue Soufflot. Abonnements : un an, 6 fr. Le numéro : 60 centimes. Mensuel.

2. *Le Nouveau-Monde.* Journal hebdomadaire, politique et littéraire, industriel et commercial. In-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Maury. Bureaux, 62, rue de Provence. Abonnements : un an, 24 fr. Le numéro, 50 centimes.

3. *Le Réveil des petits employés.* In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Excoffon. Bureaux, 92, rue Rochechouart. Abonnements : un an, 2 fr. Le numéro, 10 centimes.

L'Indiscret. Pamphlet hebdomadaire paraissant tous les samedis. In-8°, 8 p. à 2 col., fig. Paris, imp. Bataille. Bureaux, 1, rue du Marché-des-Patriarches. Le numéro, 5 centimes.

Les Silhouettes parisiennes. Journal du high life, paraissant tous les samedis. In-4°, 8 p. à 2 col., pl. Paris, imp. P. Dupont. Bureaux, 59, rue La Boëtie. Abonnements : 3 mois, 12 fr. Le numéro, 1 fr.

6. *La Griffe.* Lettres, beaux-arts, sciences. In-8°, 16 p. Pa-

ris, imp. Rougier. Bureaux, 146, rue Montmartre. Abonnements : un an, 12 fr.; 6 mois, 7 fr. Le numéro, 50 centimes.

10. *L'Indépendant du XXe arrondissement.* in-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Vert. Bureaux, 130, rue Oberkampf. Abonnements : un an, 6 fr. Le numéro, 10 centimes. Hebdomadaire.

13. *Le Scrutin de liste illustré.* Organe des élections générales. In-4°, 4 p. à 5 col. Paris, imp. Robert. Bureaux, 48, rue de la Tour-d'Auvergne.

16. *L'Évolution sociale.* Journal hebdomadaire. In-4°, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Robert. Bureaux, 19, faubourg Saint-Denis. Abonnements : un an, 6 fr.; 3 mois, 3 fr. 50. Le numéro, 15 centimes.

24. *Mon Courrier.* Journal illustré pour la jeunesse, paraissant le dimanche. In-8°, 22 p., fig. Paris, imp. Noizette. Bureaux, 13, rue Chomel. Abonnements : un an, 12 fr. Le numéro, 30 centimes.

La France artiste. Journal hebdomadaire, organe des artistes dramatiques et lyriques. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Morellet. Bureaux, 7, cité d'Angoulême. Abonnements : un an, 12 fr. Le numéro, 25 centimes.

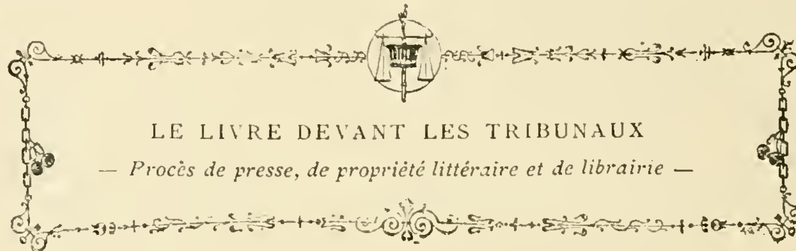
27. *Le Victor Hugo.* Journal quotidien, politique et littéraire. Petit in-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Kugelmann. Bureaux, 12, rue Grange-Batelière. Abonnements : un an, 22 fr. Le numéro, 5 centimes.

Sans date. *Journal du Salon.* In-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Schiller. Bureaux, 10, faubourg Montmartre. Le numéro, 15 centimes.

L'Esprit de révolte. Mensuel. In-8°, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Bataille. Bureaux, 1, rue du Marché-des-Patriarches. Abonnements : France, 6 mois, 75 centimes; étranger, 1 fr.

L'Avenir des Campagnes. Organe des syndicats agricoles et vinicoles. Revue mensuelle illustrée. In-8°, 16 p. à 2 col., fig. Paris, imp. Schlœber. Bureaux, 9, rue Casimir-Perier. Abonnements : un an, 5 fr.

Les Figures nouvelles. In-4°, 4 p. à 4 col., fig. Paris, imp. Kugelmann. Bureaux, 12, rue Grange-Batelière. Abonnements : un an, 25 fr. Le numéro, 50 centimes.



LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

— Procès de presse, de propriété littéraire et de librairie —

ÉTRANGER

Belgique.

Tribunal correctionnel de Bruxelles.
Contrefaçon : Les « Mémoires du comte de Viel-Castel ».

Le tribunal correctionnel de Bruxelles, statuant sur la plainte de M. Paul Haller, de Berne, éditeur des *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel*, a condamné, dans son audience du 25 mars dernier, le libraire Brancard à deux mois d'emprisonnement, 400 francs d'amende et 500 francs de dommages et intérêts, pour contrefaçon de l'édition de ces mémoires.

Le jugement ordonne en outre la destruction des exemplaires saisis ou à saisir.

M. Brancard a été condamné par défaut; il avait quitté la Belgique durant l'instance, laissant un passif important. C'est en raison de son insolvabilité que Me J. Janson, avocat de M. Haller, a borné sa demande aux 500 francs qui lui ont été accordés.



L'imprimeur-éditeur-gérant : A. QUANTIN.

COMPAGNI EDES CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Les trains rapides et directs partant de Paris à 1 h. 30, 9 h. 25 et minuit 30 desserviront, comme l'année dernière, Trouville, Villers et Dives et seront prolongés jusqu'à Cabourg.

Le train express de 6 h. 55 du soir desservira tous les jours Cabourg et Beuzeval par Trouville.

Pour le retour sur Paris, les trains rapide et express arrivant à Paris à 5 h. 50 du soir et à minuit 10, desserviront directement Cabourg, Dives, Beuzeval et Villers par Trouville.

Les trains 12 arrivant à Paris à 1 heure du soir et 52, des Lundis, arrivant à Paris à 10 h. 50, partiront de Cabourg au lieu de Villers.

Le train express, n° 15, de Paris à Cherbourg, gagnera 25 minutes sur sa marche ; de plus, un train express, partant de Cherbourg à 3 h. 52 du soir, viendra se souder à Caen, à l'express n° 38, qui arrivera à Paris à minuit 10.

Saint-Valery. — Un train express partant à 7 h. 45 du matin, empruntera la ligne de Dieppe, au lieu de celle du Havre, évitant le transbordement à Motteville et gagnant 15 minutes sur son ancien parcours.

L'imprimeur-éditeur : A. QUANTIN.

A. QUANTIN, Imprimeur-Éditeur, PARIS

BIBLIOTHÈQUE DES CHEFS-D'ŒUVRE DU ROMAN CONTEMPORAIN

VIENT DE PARAITRE

(COLLECTION CALMANN LÉVY)

HONORÉ DE BALZAC

LE PÈRE GORIOT

SCÈNES DE LA VIE PARISIENNE

Illustré de dix compositions par LYNCH

Gravées à l'eau-forte par E. ABOT

Tirées hors texte

Un volume petit in-4, sur papier blanc à la cuve, planches hors texte sur papier teinté, couverture repliée, avec médaillon repoussé en or. Prix................ 25 fr.

Il a été tiré *cent* exemplaires numérotés, sur papier du Japon, texte réimposé et réimprimé sur format grand in-4, avec planches avant lettre sur Japon, et avec lettre sur papier teinté à la cuve. Prix............................ 100 fr.

OUVRAGES PARUS

GUSTAVE FLAUBERT. — **Madame Bovary.** Édition illustrée de douze compositions par Albert Fourié, gravées à l'eau-forte par Abot et Mordant, et tirées hors texte.

OCTAVE FEUILLET. — **Monsieur de Camors,** illustré de onze compositions par S. Rejchan, gravées à l'eau-forte par Mme Louveau-Rouveyre et MM. E. Daumont et A. Duvivier, tirées hors texte.

Les 100 exemplaires de Madame Bovary, *numérotés, sur grand Japon, sont épuisés.* Les souscripteurs de *Madame Bovary* et de *Monsieur de Camors* ont droit de primauté sur les 100 exemplaires du *Père Goriot.* Les mêmes numéros leur sont réservés.

A. HENNUYER, Imprimeur-Éditeur, rue Laffitte, 47, PARIS

BIBLIOTHÈQUE

ETHNOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE MM.

A. DE QUATREFAGES
Membre de l'Institut,
Professeur au Muséum d'histoire naturelle.

E.-T. HAMY
Conservateur du Musée d'ethnographie
du Trocadéro.

LES AZTÈQUES

HISTOIRE, MŒURS, COUTUMES

PAR

LUCIEN BIART

**Un beau volume in-8 grand raisin avec gravures, cartes et plan.
Prix, broché, 9 francs.**

Voici en quels termes M. A. Bertrand, membre de l'Institut et conservateur du musée des antiquités nationales de Saint-Germain en Laye, a présenté *les Aztèques* à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, dans sa séance du 19 juin dernier :

L'histoire et l'ethnographie des peuples civilisés en dehors du monde classique et des grandes nations de l'Orient, sont restées jusqu'à présent le monopole de spécialistes peu nombreux. Il n'existe point dans la littérature scientifique de livres sérieux, dans lesquels un homme instruit puisse trouver tout à la fois l'histoire des grands peuples exotiques et l'exposé exact de leurs caractères ethniques, de leurs mœurs et de leurs coutumes.

Cette lacune avait depuis longtemps frappé M. le docteur Hamy qui, après s'être assuré le concours de M. de Quatrefages, a fondé la **Bibliothèque ethnologique** dont j'ai l'honneur de placer un premier volume sous les yeux de l'Académie.

Ce volume, dû à la plume expérimentée de M. Lucien Biart, qui a séjourné plus de vingt années au Mexique, est consacré à l'empire que Cortès a trouvé florissant sur les bords des lagunes de l'Anahuac et dont il a consommé la destruction en 1521. M. Biart décrit rapidement la topographie du pays, et après un court aperçu sur les peuples qui y ont précédé les Mexicains proprement dits ou Aztèques, il expose l'histoire de cette nation et nous en fait connaître les caractères physiques, intellectuels, moraux et religieux. Ce qui donne à cette description, particulièrement bien écrite d'ailleurs, un caractère original, c'est que les données en sont surtout empruntées aux monuments indigènes que l'on commence à bien connaître en France, grâce aux travaux des élèves de Longpérier et d'Aubin. On n'avait pas encore puisé aussi largement à cette précieuse source d'informations.

Des figures presque toutes empruntées aux riches collections du Musée du Trocadéro, des cartes reproduites d'après celles de Clavigéro, un curieux plan du siège de Mexico, ajoutent encore à l'intérêt de ce volume, édité avec beaucoup de soin par M. A. Hennuyer.

Deux autres volumes de la **Bibliothèque ethnologique** sont en préparation ; ils renfermeront, l'un, l'*Histoire des Mongols*, l'autre, celle du grand empire fondé par les *Foulahs* au cœur de la Nigritie.

L'imprimeur-éditeur-gérant : A. Quantin.